

- PALLI

Nº. 22.



P. J. 15. III. 12

· BIBLIOTECA ·
· LUCCHESI · PALLI ·



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.^a SALA

SCAFFALE

15

PLUTEO

III

N.^o CATENA

12

CHEF-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE

P I R O N.

TOME PREMIER.

A large, ornate decorative flourish with symmetrical scrollwork and leaf-like patterns framing the publisher's name.

PERRIN

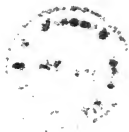
Ministre.

CATALOGUE

DES CHEF-D'ŒUVRES

Actuellement en vente.

Chef-d'œuvres de P. et Th. Corneille, 9 volumes ; 11 liv. ; de Racine, 6 v. 7 liv. ; de Molière, 10 v. 10 liv. ; de Scaron, 1 liv. 4 s. ; de Champmêlé, 14 s. ; de Boursault, 2 vol. 2 liv. 8 s. ; de Campistron, 2 vol. 2 liv. ; de Boindin, 16 s. ; de J. La Fontaine, 1 liv. 4 s. ; de Brueys et Palaprat, 3 vol. 3 liv. ; de La Fosse, 1 liv. ; de Le Sage, 2 v. 2 liv. ; d'Alexis Piron, 3 vol. 3 liv. ; de Baron, 1 liv. 5 s. ; de Crébillon, 2 v. 2 liv. ; de La Motte, 1 liv. ; de Montfleury, 16 s. ; de Gresset, 2 vol. 2 liv. 8 s. ; de Pompignan, 1 liv. ; de La Nouë, 2 vol. 2 liv. 8 s. ; de Boissy, 2 v. 2 liv. 8 s. ; de de Belloy, 3 volumes, 3 liv. ; de Destouches, 4 vol. 5 liv. ; de Fagan, 1 liv. 4 s. ; de Collé 2 vol. 2 liv. 8 s. ; de Duval, 14 s. ; de Saurin, 3 vol. 3 liv. ; de Lafont, 16 s. ; de G. de Merville, 15 s. ; de La Chapelle, 12 s. ; de Cérou et Mlle Monicault, 15 s. ; de d'Allainval, 1 liv. ; de Joly, 2 vol. 1 liv. 12 s. ; de Beauchamps, 1 liv. ; d'Autreau, 2 vol. 2 liv. ; de Qui-nault, 5 vol. 5 liv. ; de Poinsinet, 1 liv. ; de Vadé, 3 vol. 3 liv. ; de Dhèle, 2 vol. 2 liv. Pièce dramatique de M. de La Harpe, 15 s. Recueil de Pièces jouées sur les théâtres du Palais-Royal, des Boulevarts et de la Foire, (auteurs vivans) 7 v. 9 liv. Essais historiques sur l'Art dramatique, 3 v. 4 liv.



7. $\frac{1}{2} + \frac{1}{3} = \frac{3}{6} + \frac{2}{6} = \frac{5}{6}$

1. *Chlorophyll a* (Chl *a*) is the primary photosynthetic pigment in most algae and higher plants. It is a green pigment that absorbs light energy in the blue and red regions of the visible spectrum.



ALEXIS PIRON,

*né en 1689 le 9 Juillet 1689.
mort à Paris le 22 Janvier 1733.*

dessiné d'après le buste. Int. par M. Caffier, sculpteur du Roy, & gravé par L. Bouché.

1787.

CHEF-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE

P. I R. O N.

TOME PREMIER



A PARIS,

Au Bureau général des Chef-d'œuvres drama-
tiques, rue de la Sourdière, n° 14.

Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques,
près Saint-Yves,
VALADE l'aîné, Imprimeur-Libraire,
rue Plâtrière, J. J. Rousseau, n° 12.

1 7 9 1.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce
volume.

Vie de Piron , par Rigoley de Juvigny ,
suivie du Catalogue raisonné et anecd-
dotique de ses Pièces de Théâtre , et
précédée de son Portrait.

V I E

D E P I R O N ,

PAR M. RIGOLÉY DE JUVIGNY. (1)

ALEXIS PIRON, né le 9 Juillet 1689, à Dijon, étoit fils d'Aimé Piron, Apothicaire, et d'Anne Dubois, sa seconde femme. Une probité inalté-

(1) Nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de donner ici la Vie de Piron, par M. Rigoley de Juvigny, son compatriote et son intime ami, qu'il a chargé, lui-même, de présider, après sa mort, à l'édition complète de ses Œuvres. M. Rigoley de Juvigny n'a rien négligé pour se montrer digne de cette confiance de Piron. Son édition de ce Poëte est aussi intéressante que curieuse; et cette Vie, qu'il a mise au-devant, renferme des particularités que l'on chercheroit vainement ailleurs. Nous en avons seulement retranché les Jugemens de M. Rigoley de Juvigny sur les Pièces de Théâtre de Piron, pour placer ces Jugemens dans notre Catalogue de ces Pièces, à la suite de la Vie, et au-devant de celles de ces Pièces que nous donnons.

V I E D E P I R O N.

rable , et reconnue dans toute la Province , leur
 tenoit lieu de fortune. Des mœurs antiques et
 pures entretenoient la paix et l'union qui ré-
 gnoient au sein de cette honnête famille , où les
 Muses n'étoient point étrangères. Le pere d'A-
 lexis les cultivoit. Elles aimoient à parler quel-
 quefois avec lui le langage de l'ancienne Rome ,
 et se prêtoient même souvent au patois du pays ,
 qu'elles embellissoient de leurs charmes. Estimé ,
 chéri , considéré de ses concitoyens , il parvint à
 l'Échevinage de Dijon. Quelques affaires qu'il
 eut à traiter pour les intérêts de la ville le firent
 connoître et lui donnerent accès auprès du Prince
 de Condé , dont il gagna la bienveillance et la
 protection , par la naïveté , la franchise et l'en-
 jouement singulier de son caractere. Il eut éga-
 lement le bonheur de plaire aux deux augustes
 successeurs de ce Prince , qui l'admettoient fa-
 milièrement à leur cour ; car c'étoit encore le
 tems où les Grands prenoient plaisir à rechercher
 la société des Gens de Lettres , parce qu'alors ,
 le savoir étant joint aux mœurs , l'estime ac-
 compagnoit toujours l'accueil honorable et les
 suffrages flatteurs qu'ils obtenoient , sans les
 briguer.

Dans ce tems-là même un Poëte célèbre , l'ornement du Parnasse Latin , Santeul , avoit accompagné le Prince de Condé aux Etats de Bourgogne. Aimé Piron ne fut pas plutôt informé de l'arrivée de Santeul qu'il courut , sur le champ , lui rendre hommage ; mais ce Poëte , qui portoit à l'excès l'ivresse orgueilleuse de son art , le reçut avec tant de hauteur qu'il révolta le Poëte Bourguignon. Bientôt ses humbles égards se changerent en railleries pleines de sel. Aux complimens succéda l'ironie. Les propos devinrent enfin si vifs et si plaisans , de part et d'autre , qu'il se passa , en présence du Prince , une scene des plus comiques , dont le Poëte Latin fut plus piqué qu'hamilié. Ils se brouillerent donc à leur premiere entrevue ; mais cette brouillerie ne dura qu'un moment. Un ami commun , le bon vin du pays , les réconcilia le jour même. Devoit-on s'attendre au sort funeste que cet ami préparoit à Santeul ! Tout le monde sait qu'une colique de *miserere* l'enleva , pour ainsi dire , au milieu d'un repas , où quelqu'un par plaisanterie avoit rempli son verre d'une forte dose de tabac d'Espagne , qu'il avala. L'Apothicaire Poëte fut en vain ap-

pelé au secours. Les ressources de son art devinrent inutiles. Le malheureux Santeul étoit frappé du coup mortel.

Cet événement répandit un deuil général sur le Parnasse. Aimé Piron y fit entendre ses regrets à sa manière ; c'est-à-dire , en vers Bourguignons. Nous avons de lui , dans ce dialecte , une infinité de petits Poèmes , de Chansons , de Harangues et de Pièces fugitives charmantes , dont la plupart ont été imprimées. Il célébroit tantôt les événemens intéressans pour la nation , tels que *la naissance du Duc de Bourgogne , les victoires du grand Condé , le retour de la santé du Roi* , et tantôt les événemens particuliers à sa Province. Plusieurs autres Pièces , en vers François , pourroient encore lui faire honneur ; mais les *Noëls* qu'il composoit , en patois Bourguignon , étoient l'objet de son occupation favorite. Il en publia tous les *Avents* , pendant trente ans , de suite. Ces Cantiques respiroient l'onction la plus tendre. Il y faisoit quelquefois allusion aux événemens du jour : comme dans celui où il parle de la guerre de la succession d'Espagne , et dans celui où il forme les vœux les plus touchans pour

la prospérité de Louis XV , qui ne faisoit que de naître. Bernard de La Monnoye , avec lequel Aimé Piron fut lié de l'amitié la plus étroite pendant l'espace de quatre-vingts ans , le plaisantoit souvent , et lui reprochoit de ne pas tirer tout le parti qu'on pouvoit de la naïveté , de la finesse et de l'énergie du patois Bourguignon. Ce savant Littérateur le possédoit éminemment. Aussi Piron , dont l'amour-propre étoit de la meilleure composition du monde , passoit-il condamnation. Il s'excusoit néanmoins sur l'importunité du Libraire , et sur l'impatience des bonnes gens qui ne croyoient jamais avoir assez-tôt ses *Noëls* pour les vendre ou les chanter ; mais son ami ne goûtant point cette excuse , Aimé Piron le pressa si vivement , *po l'aimor de Dieu et de fran Barôzai* , d'en composer d'autres , que La Monnoye se rendit à ses instances. De-là naquirent les fameux *Noëls Bourguignons* de cet illustre Académicien ; lesquels , accompagnés de son ingénieux et docte commentaire , passeront à la postérité.

D'après ce que je viens de rapporter de l'esprit et du caractère d'Aimé Piron , on peut dire que les Muses assisterent à la naissance d'Alexis , son

filz , et que la Gaieté le reçut en venant au monde , pour ne le quitter jamais.

Son éducation fut , comme on la donnoit dans ce tems-là , savante , utile et sévère. Malgré la vivacité de son âge , Alexis en profita , et fit d'excellentes études. On voit par ce qu'il dit , lui-même , dans sa Préface de *La Métromanie* , avec quelle avidité il écoutoit ses Maîtres , et de quel enthousiasme il étoit saisi à la lecture des bons Ouvrages et à la vue des beautés que présentent les grands modeles de l'antiquité Grecque et Latine. Mais , comme il falloit songer à prendre un état utile et conforme à la médiocrité de sa fortune , ses parens s'efforcèrent , par toutes sortes de voies , même par des châtimens , d'étouffer en lui cet amour poétique , qui déceloit déjà le feu de son génie.

Si le jeune Piron parut se rendre aux instances de sa famille , ce ne fut pas sans se faire une extrême violence. Il trouvoit des inconvéniens à tous les partis qu'on lui proposoit. L'état Ecclésiastique étoit celui que ses parens auroient désiré qu'il choisît , comme le plus avantageux. Il ne voulut point l'embrasser , parce que , disoit-il ,

l'homme le plus pur ne l'est jamais assez pour remplir dignement cet état. Qu'on ne s'imagine pas que nous lui prêtions ce langage. Nous avons trouvé , plus d'une fois , cette façon de penser consignée dans ses écrits. Au défaut de l'état Ecclésiastique , l'Art de la Médecine lui offroit encore , en perspective , un chemin , à la vérité , difficile et laborieux , mais un but utile. Il n'y vit que des obstacles insurmontables. Réfléchissant sur le prix de la vie des hommes , il s'étonnoit qu'on l'abandonnât si facilement aux incertitudes et aux conjectures hasardeuses d'un Art auquel les maux , comme des Protées , échappent , malgré l'attention la plus scrupuleuse et l'expérience la plus consommée. Il ne lui restoit donc que la profession d'Avocat. Il crut que c'étoit celle qui lui convenoit le mieux. Ce n'est pas qu'il n'y vit aussi des écueils. Il savoit que le défenseur des biens , de l'honneur , de la vie même des citoyens avoit besoin d'être doué de grands talens et de grandes vertus ; mais il pensoit qu'à un jugement sain , un esprit actif et pénétrant , une ame élevée et sensible , une droiture de cœur et un désintéressement à toute épreuve , joignant

d'ingénuité , sa gaieté naturelle et soutenue , ses saillies , toujours neuves et intarissables , que le bon vin du pays rendoit quelquefois plus piquantes et plus vives , le firent rechercher , surtout par ces sociétés formées sous les seuls auspices du plaisir et de la liberté. Il y fut introduit par un de ses camarades de Collège , M. Jehannin , qui devint depuis Conseiller au Parlement de Dijon. C'est dans ces sociétés-là que Piron oubloit , en apparence , ses malheurs domestiques ; car , malgré son humeur enjouée , il ne se livroit pas au plaisir autant qu'on l'auroit désiré. Aussi se déroboit-il souvent à l'empressement qu'on lui témoignoit de l'avoir. S'il aimoit la dissipation , il aimoit encore davantage l'étude et la retraite.

Il étoit alors dans l'âge où l'amour triomphe aisément d'un cœur , et le sien , tendre et sensible , s'étoit déjà rendu aux charmes d'une de ses parentes , dont il n'éprouva que des rigueurs. Cette passion malheureuse , qui fit le tourment de ses plus beaux jours , fortifioit encore son goût pour la solitude.

Le jeune Jehannin , qui joignoit à l'esprit le

plus naturel et le plus aimable beaucoup de talents pour la Poésie , étoit , au contraire , entièrement livré à la société. Une indolence voluptueuse formoit le fonds de son caractère , qu'il ne surmonta jamais. Il souffroit impatiemment la conduite sauvage de son camarade , qu'il avoit souvent surpris égaré dans les bois , et fuyant tout commerce avec les humains. Comme il s'avisait un jour de lui en faire des reproches , Piron , à son tour , voulut lui faire honte de sa paresse , et , prenant un ton grave et sérieux , il lui démontra , avec beaucoup de vivacité , et encore plus de fermeté , combien ce vice étoit dangereux , par la léthargie dans laquelle il retient les facultés de l'ame , par ce désordre qu'il porte dans la fortune la mieux établie , par ce dégoût qu'il répand sur les devoirs les plus indispensables ; en un mot , par tous les inconvéniens qui en résultent , pour nous-mêmes et pour les autres.

Jehannin crut devoir répondre à la morale de Piron par une Ode , dans laquelle il chantoit les douceurs de la paresse et les plaisirs de l'amour. Piron reçoit cette Ode ; mais quelle est sa surprise de la trouver remplie d'images indécentes et lascives ,

cives , de maximes dangereuses et libertines , de vers heureux et pleins d'harmonie ? enfin l'Ode lui tombe des mains à la dernière strophe , terminée par la pensée la plus licencieuse et le mot le plus obscene. Sortant , tout-à-coup , de son étonnement , par un grand éclat de rire , piqué d'une folle émulation , et croyant que son ami lui faisoit un défi , il lui répond , sur le champ ; lui rend Ode pour Ode , et trouve plaisant de commencer sa Piece par le même mot qui terminoit celle qu'il venoit de lire. Son imagination le servit trop bien. Il mit en très-peu de tems la dernière main à l'ouvrage , l'envoya à Jehannin , et lui écrivit que c'étoit moins pour le braver et lui montrer un maître qu'il avoit composé cette Piece , que pour lui prouver combien il étoit facile de réussir dans ce genre , et pour le détourner , lui et toute Muse libertine , de la criminelle démangeaison de s'y livrer. Il le prioit sur-tout , avec instance , de jeter l'Ode au feu , dès qu'il l'auroit lue , et de ne la communiquer à personne. Le premier soin de Jehannin fut de violer le secret. Il donna l'Ode à quelques jeunes Conseillers , de ses amis , qui ne se firent point un

scrupule de la lire , à huis clos , et même en présence de l'illustre Président Bouhier. Le Procureur-Général en fut informé , et crut devoir mander Piron , qui , saisi d'effroi et se doutant qu'il étoit trahi , courut chez Jehannin pour l'accabler de reproches. Celui-ci , également alarmé , vole chez le Président Bouhier pour implorer , dans cette délicate et fâcheuse circonstance , sa protection en faveur de Piron , laquelle lui devenoit d'autant plus nécessaire , qu'alors le ministère public sévissoit , avec la plus grande rigueur , contre l'Auteur qui insultoit dans ses écrits à la Religion et aux bonnes mœurs. « Rassurez Piron , » dit le Président Bouhier. Qu'il se rende , sans » tarder , aux ordres du Procureur-Général , et » qu'il désavoue son ouvrage ; et pour peu que le » Procureur-Général insiste que Piron lui déclare qui en est l'Auteur , qu'il me nomme » hardiment. La chose en demeurera là , et je » saurai rendre à Piron , en tems et lieu , ses » droits de propriété. »

Armé de cette bonne réponse , Piron se présenta devant le Procureur-Général ; non sans rougir lorsqu'interrogé quel étoit l'Auteur des

vers , il nomma le Président Bouhier. A ce nom respectable le Procureur-Général se mit à sourire , et après avoir fait une sévère réprimande à Piron , il le congédia , en lui disant qu'il n'éviteroit pas la punition que méritoit une pareille production si jamais il se rendoit coupable de sa publicité. Il finit par l'exhorter à mieux employer désormais ses talens.

Telle fut , dans la plus exacte vérité , l'origine de ce fameux chef-d'œuvre de génie et de licence , devenu malheureusement trop célèbre et trop répandu ! L'Auteur , par soixante ans , et plus , de repentir et de regrets , s'étoit flatté d'en avoir effacé jusqu'au moindre souvenir ; mais ses ennemis n'en ont que trop abusé pour rendre ses mœurs suspectes , quoique cette Ode ne fût ni le fruit d'une honteuse orgie , ni la suite d'un libertinage réfléchi , et encore moins le sujet d'un prix proposé par un grand Prince , comme on a osé le débiter. L'Auteur en avoit conservé la date. Je l'ai trouvée écrite de sa main. Elle est de l'année 1710 , et détruit tous ces faux bruits. Piron n'avoit alors que vingt ans. Néanmoins , nous ne cherchons point ici à le justifier d'une faute que

l'envie lui a trop souvent reprochée. Nous voulons seulement arrêter les progrès de la calomnie, afin que, si elle ne l'a pas épargné pendant sa vie, elle respecte, du moins, sa mémoire.

La réprimande sévère du Procureur-Général eut son effet. Piron s'efforça de se concilier l'estime des honnêtes gens, en faisant oublier, par sa conduite, la coupable erreur d'un moment, à laquelle son cœur n'avoit point eu de part. On l'aimoit, et c'étoit avec peine qu'on le voyoit dans l'inaction et sous le poids de l'infortune. La nature l'avoit affligé d'une vue très-foible et très-basse. Sans ce défaut, il auroit pu tirer un grand avantage d'un petit talent qu'il possédoit supérieurement. Son écriture étoit presque aussi belle que le burin; mais il se fatiguoit beaucoup le corps et les yeux en écrivant. Il fallut, néanmoins, faire usage de cette misérable ressource. Le hasard avoit conduit à Dijon un Financier fort riche. Tout le monde s'empressa de lui parler en faveur de Piron. Le Financier le prit, en qualité de second Secrétaire; et Piron lui fit le sacrifice de ses talens et de sa liberté pour deux cents livres par an. Il subit, sans murmurer, sa triste

destinée, et suivit le Financier dans une tournée , espérant que , lorsqu'il seroit mieux connu , il en obtiendrait un meilleur traitement. Cette espérance lui paroissoit d'autant mieux fondée que ce Financier , du côté de la naissance et de l'éducation , n'avoit rien de commun avec les Financiers de ce tems-là. Au desir d'amasser des richesses il joignoit le goût des Lettres , et avoit , de plus , des prétentions au bel esprit. On l'a vu même , quelquefois , suspendre ses calculs lucratifs pour descendre un moment dans l'arène , entrer en lice et disputer le prix ; en un mot , il étoit *Métromane*. Piron , qu'il occupoit , le plus souvent , à copier des vers , n'étoit ni assez bas flatteur pour les trouver bons , ni même assez politique pour se taire. Quelques procédés peu convenables lui firent voir qu'on étoit blessé de sa franchise , et qu'il étoit tems de se retirer. Il le fit , sans regret , et rentra dans le sein de sa famille , avec un commencement d'expérience bien propre à lui faire comprendre pourquoi les demi-talens , et même l'ignorance trouvent des protecteurs en foule , tandis que le vrai mérite , le savoir modeste et les talens réels en manquent

presque toujours. Il en vit clairement la raison ; c'est qu'on ne protège pas ce qu'on n'a point , ce qu'on ne peut avoir et ce qu'on ne connoît pas. Ajoutons encore que l'ignorance et la médiocrité, plus accoutumées aux bassesses, par conséquent , plus souples et moins délicates sur les moyens de parvenir , affrontent aisément les obstacles et ne sont humiliées de rien ; au lieu qu'une noble fierté, naturelle à toute ame élevée, empêche l'homme honnête d'avilir son talent, en l'offrant à l'idole devant laquelle il seroit contraint de se courber, et, par conséquent, écarte loin de lui les protecteurs dont il auroit à rougir.

Piron revint à Dijon, où, malgré l'extrême rigueur de son sort, il rapporta sa gaieté toute entière, et continua, comme auparavant, d'y mener tantôt une vie studieuse et solitaire, et tantôt agréable et dissipée. Quelque tems après son retour, en 1715, les Chevaliers de l'Arquebuse de Dijon rendirent le prix d'usage, et y inviterent les Compagnies de l'Arquebuse des villes voisines. Dans cette fête la victoire favorisa les Chevaliers Beaunois. La Muse de Piron s'égaya sur les vainqueurs, et célébra leurs exploits, dans

une Ode burlesque et satyrique. Quoiqu'il eut pris la précaution de garder l'anonyme , personne ne s'y trompa ; il passa constamment pour en être l'Auteur , et la guerre s'alluma.

Les hostilités commencerent par un déluge de couplets dont on accabla Piron ; mais malheureusement les Muses de Beaune , malgré leur organe bruyant, (1) n'étoient pas de la force de la Muse Dijonoise , dont les traits plaisans et malins rangeoient toujours les rieurs de son côté. Jamais la scene n'étoit vuide. Piron l'occupoit , sans cesse , aux dépens de ses ennemis. Il alloit dans la campagne des environs de la ville , coupant , abattant tout les chardons qui s'offroient à sa vue. « Eh ! » parbleu ! répondoit-il aux passans qui l'interrogeoient , étonnés de la fureur avec laquelle il

(1) On dit en Bourgogne : *Les ânes de Beaune* , parce que ces animaux sont très-beaux et fort communs à Beaune. Ils y sont de la plus grande utilité , pour le service des vignes du canton. C'est là ce qui a donné lieu au sobriquet , qui n'est qu'une plaisanterie , puisqu'on trouve dans cette jolie ville autant d'esprit qu'ailleurs. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

» moissonnoit ces chardons , je suis en guerre
» avec les Beaunois ; je leur coupe les vivres ! »
On auroit pu , de part et d'autre , en demeurer
là. D'ailleurs, cette Piece satyrique étoit , à tous
égards , peu digne de son Auteur ; et Piron avoit
eu le plus grand tort de livrer indiscrettement au
ridicule tous les habitans d'une ville qui a fourni
plusieurs hommes célèbres.

Quoi qu'il en soit , le ressentiment de l'injure
dura jusqu'en 1717, que les Beaunois rendirent ,
à leur tour , le prix de l'Arquebuse. Piron voulut
y aller. On l'avertit en vain du danger qu'il cou-
roit ; rien ne l'intimida , ni ne put le détourner
de son dessein. Le jour arrivé , il partit , à pied ,
de Dijon pour se rendre à Beaune ; et , après
s'être recommandé à la Dame de ses pensées , il
s'abandonna à son destin. Son ami Jehannin l'ac-
compagna jusqu'à une demi-lieue de la ville ;
et Piron continua sa route seul , jusqu'à Vou-
geot , où il s'arrêta pour en goûter le bon vin.
Là de nouveaux compagnons de voyage se joi-
gnirent à lui. On se remit en chemin , et l'on
marcha le reste de la nuit. Jamais nuit ne fut

plus orageuse et plus noire. Piron en tira un mauvais augure, et n'en fut pas moins de bonne humeur.

Il étoit cinq heures du matin lorsque la joyeuse caravane arriva aux portes de Beaune. Déjà les rues de la ville étoient remplies d'un peuple nombreux que les préparatifs de la fête avoient éveillé bien avant l'aube du jour. Dès que Piron se vit sur les terres ennemies, il ne fut pas le maître d'une certaine émotion qui le saisit ; mais il reprit bientôt courage à la vue de la maison où il étoit attendu, et où il s'étoit ménagé des intelligences secretes, en cas de surprise. Il s'y délassa jusqu'à cinq heures du soir, qu'un bruit d'instrumens guerriers, qui annonçoient l'ouverture du prix, le fit sortir de table, où il étoit encore avec ses amis. Il descendit dans la rue pour être plus à portée de voir défiler ces Chevaliers. Ceux de l'Arquebuse de Dijon ouvrirent la marche. A peine eurent-ils aperçu Piron qu'ils s'arrêtèrent ; et, l'ayant entouré, le presserent de venir se ranger sous leur drapeau. Les propos qu'ils avoient entendus les effrayoient pour lui. On lui dit que son arrivée avoit fait du bruit dans la ville, que

son nom voloit de bouche en bouche , et que déjà une joie perfide , éclatant de toutes parts , donnoit le signal de la vengeance. Piron n'écouta rien. Il ne fut sensible qu'aux instances de ses compatriotes , et à l'amitié qu'ils lui témoignoi-ent dans cette circonstance critique. Il les remercia , en leur disant :

« Allez ; je ne crains point leur impuissant courroux ,
» Et , quand je serois seul , je les *bâtero*is tous ! »

Les Chevaliers Dijonnois , voyant l'impossibilité de le déterminer à les suivre , reprirent leurs rangs , et le quitterent , à regret. Toutes les Compagnies passerent ainsi en revue devant lui. Les Beaunois fermoient la marche. Comme ils l'avoient reconnu de loin , dès qu'ils furent près de lui , ils firent briller à ses yeux quarante épées nues ; mais chaque Cavalier , en lui présentant la pointe baissée , l'honora d'un salut , auquel il répondit par une profonde inclination , deux doigts appuyés sur ses levres , en leur faisant entendre par ce signe qu'il seroit désormais plus circonspect.

Ces Cavaliers étoient suivis d'une troupe de

jeunes fantassins , le fusil sur l'épaule , marchant sur une colonne de cinq hommes de front. Un très-large ruisseau couloit dans la ville. Le fantassin qui se trouvoit sur la ligne du milieu , craignant de se mouiller , et ne voulant pas néanmoins rompre la file , marchoit les jambes ridiculement écartées sur l'un et l'autre bord du ruisseau. Cette attitude frappa Piron , et pensa lui faire enfreindre le traité de paix qu'il venoit , pour ainsi dire , de jurer dans l'instant même. Il se permit quelques saillies , qui lui attirèrent , de la part de cette brave infanterie , des regards menaçans , dont il ne fit pas semblant de s'apercevoir. La marche terminée , chacun se rendit au lieu où devoit s'adjuger le prix ; et la journée se passa sans aucune désastreuse aventure.

Le lendemain les plaisirs recommencerent avec le jour. Piron fut réveillé par le bruit des instrumens qui rappeloient les Chevaliers au drapeau et à de nouveaux divertissemens. Il se contenta de ceux dont il avoit été témoin la veille , et alla passer la journée chez les Prêtres de l'Oratoire , qui l'avoient invité à dîner , et où il avoit un frere. On l'y traita splendidement. Il égaya si

bien la pieuse congrégation , que , pour la première et dernière fois , peut-être , le repas fut prolongé bien au-delà du tems ordinaire , tant on prenoit de plaisir à l'entendre et à le faire causer. Il ne sortit de la Communauté qu'à huit heures du soir , pour aller à la Comédie.

Les Beaunois n'avoient rien épargné pour rendre la journée plus brillante. Ils avoient arrêté une Troupe de Comédiens , et fait dresser un Théâtre dans une vaste grange. Piron , arrivé à la porte du Spectacle , ne sachant pas quelle Piece on alloit jouer , s'adressa , pour le savoir , au plus apparent de ceux qui faisoient foule , et qui , par un air plus avantageux que les autres , et donnant des ordres , paroissoit devoir être plus instruit : « *Les fureurs de Scapin* , lui dit gravement le jeune Beaunois. » — « Ah ! Monsieur , » répondit Piron ; en le remerciant , je croyois que » c'étoient *Les fourberies d'Oreste* ; » et , tout de suite , il entra se placer dans le parterre. !

A peine fut-il dans la salle que tous les regards se tournèrent vers lui. L'assemblée étoit nombreuse. On lui lança mille brocards , qu'il repoussa toujours , avec sa supériorité ordinaire.

Enfin

Enfin la toile se leve , et le bruit cesse jusqu'au troisieme acte ; mais au moment où Scapin enferme Gêronte dans le sac , un petit-maître , qui , sans doute , trouvoit cette scene attendrissante , apostropha , tout-à-coup , le parterre , qui étoit fort tranquille , d'un : « Paix-là , paix , » Messieurs ! On n'entend pas. » — « Ce n'est pas » faute d'oreilles , cria Piron ; » mot cruel ! qui pensa faire ensanglanter la scene , et terminer la Comédie par la catastrophe la plus tragique ! A ce mot , il s'élève un murmure confus ; l'indignation éclate dans tous les yeux , fixés sur Piron : on est prêt à fondre sur lui. Déjà le petit-maître , transporté de fureur , alloit , suivi de beaucoup d'autres , s'élancer du Théâtre au milieu du parterre , l'épée à la main , lorsqu'un génie bienfaisant rétablit heureusement le calme. Le petit-maître remit son épée dans le fourreau , reprit sa place , Scapin son rôle , et Gêronte , qui , par prudence , et à tout événement , étoit sorti de son sac , y rentra , au grand contentement des Spectateurs.

La Piece finie , Piron jugea bien qu'il n'y avoit de salut pour lui que dans la fuite. Il n'attendit pas que la toile fût baissée. Il s'empessa de

sortir , espérant se sauver , à la faveur de la nuit. Il s'échappa donc , avec la vitesse d'un homme qui se sent poursuivi. Il l'étoit , en effet , car à l'instant il fut atteint par une troupe de jeunes gens , l'épée à la main. Alors il redouble sa course , et fait bientôt perdre la trace de ses pas. Comme il n'entend plus de bruit , il croit ses ennemis bien loin. Il s'arrête un moment pour respirer , et se félicite déjà d'avoir échappé au plus grand danger , lorsque le voilà , de nouveau , assailli par cette jeunesse furieuse , prête à le percer de mille coups. Piron voit le péril qui le menace. Fort et vigoureux , il soutient le choc avec courage , rompt deux ou trois épées ; mais , accablé par le nombre , il alloit infailliblement succomber , si le Maire de la ville , devant la maison duquel cette scene se passoit , ne fût accouru à son secours , et ne l'eût arraché des mains de ses ennemis. Il le retira chez lui , où il passa le reste de la nuit , et il sortit de Beaune aussi-tôt qu'on en eut ouvert les portes.

Ainsi se termina cette fameuse aventure , dont le héros se plaisoit , encore long-tems après , à raconter , en riant , les détails ; aventure qui au-

roit pu , néanmoins , devenir funeste , si sa conduite et ses mœurs eussent prêté des armes à la vengeance. On fit encore des couplets contre lui ; mais comme il n'y a que des coups à gagner dans ce genre d'escrime , et que Piron devenoit , de plus en plus , à charge à ses parens , après avoir , en vain , employé tous les moyens de se passer d'eux , il résolut enfin de venir à Paris pour y tenter fortune.

Il abandonna donc , en 1719 , avec le plus grand regret , les foyers paternels , et se rendit à Paris , sous les seuls auspices de la Providence ; c'est-à-dire , sans argent , ni crédit. Avant que de quitter Dijon , M. de Berbisey , alors premier Président du Parlement , et le Marquis de Montmain lui donnerent des lettres de recommandation pour différentes personnes. Mais on sait , par expérience , combien il est rare que ces sortes de recommandations produisent leur effet. Les lettres du Marquis de Montmain étoient adressées à ses deux beaux-frères , le Comte (1) et le Chevalier de Belle-Isle.

(1) Le Comte de Belle-Isle devint depuis Duc de Belle-Isle , Maréchal de France et Ministre de la Guerre.

Piron se présenta d'abord chez le Comte. La réception qu'il lui fit fut courte. A peine eut-il lu la lettre de son beau-frère , qu'il dit à Piron d'aller trouver le Chevalier , que , pour lui , il n'avoit besoin de personne. Le Comte et le Chevalier de Belle-Isle étoient alors occupés de projets de fortune et d'élévation , que leurs talens , leur mérite personnel et les circonstances réaliseroient depuis.

Le Comte et le Chevalier de Belle-Isle mettoient à profit l'intervalle du repos que la paix laissoit à la France ; et chacun , de son côté , l'employoit à s'instruire , soit dans l'art de la guerre , soit dans l'art de la politique. Ils concertoient ensemble l'objet de leurs études ; et , dans le silence du cabinet , ils approfondissoient la science si difficile de connoître les hommes ; science qui fait seule les habiles négociateurs et les excellens Ministres. En un mot , tous leurs travaux tendoient à se rendre utiles à leur patrie , et à mériter , par-là , les honneurs et les dignités auxquels ils aspiraient.

Le Chevalier de Belle-Isle avoit rassemblé une multitude de Mémoires manuscrits , de Projets ,

de Négociations , de Traités , &c. Piron se présenta chez lui comme il commençoit à faire transcrire cette immense collection ; mais il ne put pénétrer jusqu'à lui. Le Chevalier , sans avoir égard à la lettre de son beau-frere , qu'on lui remit , sans s'informer autrement de Piron et sans le voir , lui fit dire que son écriture lui convenoit , et qu'il lui paieroit son travail sur le pied de quarante sols la journée.

Qu'on juge de l'étonnement , ou plutôt de l'abattement de l'ame de Piron à cette proposition ! Néanmoins , il l'accepta , pressé par la nécessité. Un valet-de-chambre le mena prendre possession de son nouvel état , le conduisit dans une espee de galetas , à peine lambrissé , et l'installa vis-à-vis d'un de nos Césars , à quatre sols par jour. C'étoit un très-honnête soldat aux Gardes-Françoises , qui écrivoit passablement bien , et auquel vingt sols que lui donnoit le Chevalier de Belle-Isle , ajoutés à sa paye ordinaire , faisoient un bien-être qui le rendoit heureux.

Piron , pour se consoler de son sort , se ressouvint , sans doute , en ce moment , qu'Apollon , étant exilé de l'Olympe , fut forcé , tout Dieu

qu'il étoit , à faire le métier de maçon , chez Laomédon. Il s'arma donc de courage , et se mit à copier. On s'aperçut aisément de la beauté de l'écriture , et l'on remarqua , sur-tout , l'intelligence et la correction du nouveau copiste ; ce qui mettoit une grande différence entre lui et son compagnon de cabinet. Cela supposoit encore une éducation soignée et quelques études. Cependant , on n'en fut pas plus curieux de s'informer quel pouvoit être cet Écrivain. On se contenta seulement de renvoyer le soldat aux Gardes , et de charger Piron de toute la besogne. On lui en donna même pour l'occuper , au moins , pendant dix ans.

Déjà six mois s'étoient écoulés sans que Piron eût entendu parler encore du salaire d'un travail si rebutant et si triste pour un homme de génie qui s'y voit condamné. Cependant , ses besoins augmentoient , et son crédit diminuoit. Il résolut enfin de solliciter son paiement , et fit demander , à cet effet , au Chevalier , qu'il n'avoit pu voir encore , une audience , qui lui fut refusée. Désespéré de ce refus , il eut recours au chien favori du Chevalier. Il s'étoit attaché à Piron de

façon qu'il ne le quittoit presque pas de la journée. Piron imagina d'entourer le collier du chien d'une Piece de vers , dans l'espérance que le Chevalier jetteroit , au moins , les yeux dessus , et seroit , peut - être , curieux d'en connoître l'Auteur. Il fut encore trompé dans son attente. Huit jours se passerent sans que le fidele animal lui apportât la moindre nouvelle consolante. Alors réduit aux abois , pressé , de toutes parts , son hôte lui refusant et l'asyle et la subsistance , Piron chargea , de nouveau , le chien , son seul ami , d'une autre Piece de vers , où il peignoit si vivement sa détresse que , pour cette fois , le moyen réussit. Il fut payé. Croira-t-on que ni le Chevalier , ni son Secrétaire ne soupçonnerent Piron d'avoir fait ces vers ? Il paroît , du moins , qu'ils n'y firent aucune attention , puisque le Secrétaire du Chevalier , en apportant à Piron son salaire , garda sur ses vers le plus profond silence. Piron ne chercha pas davantage à se faire connoître ; et vraisemblablement il eût été toujours ignoré , sans une occasion où son secret lui échappa tout naturellement.

Le Secrétaire du Chevalier de Belle-Isle se

croyoit Poète ; et son coup d'essai n'étoit pas moins qu'une Tragédie. Comme il étoit très-empressé de la lire à quelques-uns de ses amis , il pria Piron de lui prêter , pour une matinée , la chambre où il travailloit , et l'invita même à la lecture de ce chef-d'œuvre. L'Auteur n'y avoit appelé que des gens qui ne se connoissoient gueres mieux en Pièces de Théâtre que tant d'autres qui s'arrogent tous les jours le droit de juger , en dernier ressort , des Ouvrages d'esprit , et dont les suffrages font éclore tant de réputations éphémères. Le seul auditeur qu'il eût à craindre étoit Piron , et il ne s'en doutoit pas. Aussi se mit-il à lire avec la plus grande confiance.

Dès la première scène Piron l'interrompit pour lui en faire remarquer les défauts. L'Auteur , d'un air dédaigneux , fit signe au critique de se taire , et continua sa lecture jusqu'à la fin du premier acte. Alors Piron , profitant du moment d'intervalles , reprit sa critique , et après avoir démontré en quoi pêchoit le style et la conduite des scènes qu'il venoit d'entendre , il parla si disertement de l'art des vers et des règles du Théâtre qu'il étonna toute l'assemblée. L'Au-

teur confondu , mais sentant toute la force et la justesse de la critique , ferma son cahier , à la hâte , prit congé de son Aristarque , sans lui répondre , et sortit avec ses amis qu'il emmena. Si ce Poète eût eu malheureusement l'orgueil ordinaire des demi-talens , avec quelle hauteur n'eût-il pas traité Piron ? Il vint , au contraire , le trouver le soir même , et lui dit : « Je rougirai » toute ma vie du mauvais rôle que j'ai joué devant un homme tel que vous. Vous m'avez ouvert les yeux sur les défauts de ma Tragédie : » elle est au feu. Je vous prie de l'oublier , et de » m'en garder un secret éternel. » Piron , touché de cette noble franchise , guérit , du mieux qu'il put , la blessure qu'il avoit faite à l'amour-propre de l'Auteur ; et celui-ci , qui étoit encore plus honnête homme que Poète , devint son ami pour toujours. Une circonstance lui fournit l'occasion de prouver à Piron l'estime qu'il avoit conçue pour lui , et l'idée qu'il avoit de son talent. Le feu avoit consumé , au mois de Décembre 1719, une partie de la ville d'Arcy-sur-Aube , et le même malheur , arrivé au mois d'Avril 1727 , l'avoit entièrement détruite. Un particulier gé-

néreux, M. Grassin, la rétablit à ses dépens. Les habitans d'Arcy voulant témoigner leur gratitude à leur bienfaiteur, avoient fait élever une Colonne afin de perpétuer à jamais la mémoire d'un pareil bienfait. Ils s'adressèrent à M. Blin (c'étoit le nom du Secrétaire du Chevalier de Belle-Isle) pour leur composer l'inscription qu'ils vouloient graver sur cette Colonne. Mais loin de se faire valoir, M. Blin leur proposa Piron, comme le Poète le plus capable de remplir leurs vues. Piron, sollicité, se défendit long-tems. Enfin il se rendit aux instances des habitans de la ville d'Arcy, auxquels il donna cette belle inscription, qu'on ne se lasse point d'admirer.

La flamme avoit détruit ces lieux ;
Grassin les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre, à jamais, serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait et la reconnoissance !

Piron demeura quelque tems encore chez le Chevalier de Belle-Isle à travailler beaucoup et gagner peu. La méfiance continuelle où il étoit de ses talens lui rendoit nécessaire son malheureux esclavage. Mais enfin, pressé par M. Blin,

et par quelques autres amis , d'essayer son génie , il laissa copier à d'autres les rêveries politiques du Comte de Boulainvilliers , qui l'avoient si peu enrichi et si mortellement ennuyé.

Il est bien rare qu'un homme de génie songe à faire fortune. Si Piron eût été tourmenté par la soif des richesses , il l'auroit peut-être satisfaite ; aussi facilement que tant d'autres ; car c'étoit le tems du fameux système de Law , où la Fortune , conduite par la Folie , s'étoit élevé un temple fantastique , au milieu de la rue Quincampoix. Ce temple fut bientôt assiégé par une foule innombrable d'adorateurs , de tout pays , de tout sexe , de tout rang et de tout état. C'est là qu'en un instant l'aveugle Déesse dépouilloit , avec le plus cruel caprice , les uns de leurs propres biens , et combloit les autres de richesses ; et que ; dans le délire inoui dont elle avoit frappé la multitude , elle élevoit au plus haut , ou précipitoit au plus bas de sa roue ceux qui le méritoient le moins.

Piron vit tout ce désordre. Il entendit les plaintes et les gémissemens des malheureux , et fut témoin de la joie insensée des nouveaux parvenus , sans se douter d'où pouvoit provenir un

renversement si étrange. Libre et rendu à lui-même , il ne songea qu'à tirer parti de ses talens.

La Foire Saint-Germain étoit alors fort fréquentée. Le jeu , les parties de plaisir qui s'y formoient , les différens Spectacles , et, sur-tout , l'Opera - Comique , y attiroient beaucoup de monde. L'Opera et le Théâtre François étoient presque déserts. Les Comédiens Italiens , se morfondant sur celui de l'Hôtel de Bourgogne , étoient venus chercher fortune à la Foire , et en occupoient le Préau. Rivaux jaloux , ils mirent tout en usage pour nuire à leur voisin , l'Opera-Comique , dont ils usurpoient le domaine. Mais le succès de ce dernier Spectacle , où la gaieté étoit encore aiguisée par la malignité des Vaudevilles courans , rendoit inutiles tous les efforts des différens Théâtres , ligüés contre les Entrepreneurs. En vain , sur les clameurs de leurs ennemis , leur avoit-on interdit la parole ; les Acteurs savoient en éluder la défense , tantôt en faisant descendre du ceintre leurs rôles , tantôt en les portant au haut d'une perche , écrits en gros caracteres , avec les airs des Vaudevilles notés.

notés. Les violons donnoient le ton , et des gens gagés et répandus , sans qu'on s'en doutât , dans le parquet , l'amphithéâtre et les loges , se mettoient à chanter , accompagnés de l'orchestre , et entraînoient ainsi le public , qui faisoit *chorus* avec eux.

On ne doit point être étonné de l'affluence de monde qu'attiroit la singularité de ce Spectacle. Si l'on abandonnoit pour courir aux folies de Momus les chef-d'œuvres de Corneille , de Racine , de Moliere et de Crébillon , cette préférence avoit , du moins , alors son excuse dans l'ivresse de l'extrême gaieté que ce Spectacle faisoit naître , au lieu que rien ne peut excuser aujourd'hui le mauvais goût qui préfère aux productions du génie les Drame insipides , nés du cerveau glacé du bel-esprit moderne.

Enfin les Comédiens François obtinrent , en 1722 , un Arrêt qui restreignoit l'Entrepreneur de l'Opéra-Comique au seul jeu des voltigeurs et des danseurs de corde. Francisque en avoit alors l'entreprise ; et au moment même ou cet Arrêt lui fut signifié , il arrivoit de Lyon , presque ruiné par un incendie considérable , dans lequel il avoit

D

perdu tous ses effets. L'espérance de rétablir ses affaires, fondée sur la recette que devoit lui produire la Foire de cette année, s'évanouit à la vue du fatal Arrêt. Cependant, à force de sollicitations et de protection, on lui accorda, pour toute grace, un seul Acteur parlant sur la scene. Cette grace n'en étoit point une, par la difficulté, l'impossibilité même de trouver, d'une part, un Auteur capable de composer une Piece raisonnable en un seul monologue, et, de l'autre, un Acteur qui pût la jouer à lui seul.

Les Auteurs attachés à ce Spectacle étoient principalement Le Sage, qu'on appeloit le Moliere de la Foire, Lafond, Autreau, d'Orneval et Fuzelier. Deux de ces Auteurs, Le Sage et Fuzelier, avoient préparé des Pieces pour l'ouverture de l'Opera-Comique; mais, instruits de la défense portée par l'Arrêt, ils avoient donné leurs Pieces aux Marionnettes. Francisque eut en vain recours à eux dans ces circonstances : ils refuserent impitoyablement de travailler pour son Théâtre. Plus embarrassé que jamais, et ne sachant plus à qui s'adresser, il se rappelle qu'on lui a parlé de Piron. Il vole chez lui, se présente

et lui dit : « Je suis Francisque , Entrepreneur de
 » l'Opera-Comique. La Police me défend de faire
 » paroître plus d'un Acteur parlant sur la scene.
 » MM. Le Sage et Fuzelier m'abandonnent. Je
 » suis ruiné si vous ne venez à mon secours.
 » Vous êtes le seul homme qui puissiez me tirer
 » d'affaire. Tenez, voilà cent écus ; travaillez ,
 » et comptez que ces cent écus ne seront pas
 » les seuls que vous recevrez. » Il dit, et , sans
 attendre de réponse , sort de la chambre , tire la
 porte et s'enfuit , laissant Piron dans une surprise
 aisée à concevoir.

Comme l'Opera-Comique étoit la seule res-
 source sur laquelle Piron avoit d'abord jetté les
 yeux , il ne balança pas à saisir l'occasion que le
 hasard lui présentoit. Il commença par mettre à
 part les cent écus que Francisque lui avoit laissés,
 ne voulant point en disposer qu'il ne fût certain
 de les avoir gagnés. Ensuite rêvant un peu au
 sujet qu'il vouloit choisir , celui d'*Arlequin Deu-
 calion* lui parut propre à remplir exactement les
 conditions imposées par l'Arrêt et les vues de
 l'Entrepreneur. La Piece fut achevée en deux
 jours. Les momens étoient précieux , et Fran-

cisque n'en avoit point à perdre. Le troisième jour il vient savoir si l'on songe à lui : « Te-
 » nez , lui dit Piron , voilà la Piece et votre ar-
 » gent. Si l'Ouvrage est bon , vous serez toujours
 » à tems de me payer ; s'il est mauvais , jetez-le
 » au feu. » Francisque , loin de le prendre au
 mot , le força non-seulement de garder les cent
 écus , mais en ajouta cent autres , et le pria de
 venir , sur le champ , avec lui , distribuer les
 rôles.

A ce trait de générosité , de justice même , de
 la part d'un Histrion , Piron réfléchit , en sou-
 pirant , sur le sort qu'il avoit ci-devant éprouvé ;
 et vit bien que ce n'est pas toujours des gens
 riches , ou de ceux qui jouent les premiers rôles
 dans le monde que le mérite doit attendre sa ré-
 compense et sa considération. Il se livra donc à
 Francisque , qui n'eut point à se repentir de son
 généreux procédé. *Arlequin Deucalion* eut le plus
 grand succès , et fut cause que Piron consacra ,
 pour un tems , ses travaux à l'Opera-Comique.
 Quelques-unes des Pieces qu'il donna par la suite
 eurent l'avantage d'être embellies par plusieurs
 morceaux de musique de son illustre compatriote
 Rameau , ce grand et profond Musicien , auquel

tous les efforts de ses détracteurs injustes , le fol enthousiasme des novateurs et leurs ridicules échos ne pourront jamais arracher le sceptre de l'harmonie , ni ravir la gloire d'être l'Orphée de son siècle....

* Comme Piron traversoit le Théâtre à la fin de la première représentation d'*Arlequin Deucalion* , la Marquise de Mimeure et la Marquise de Colandre l'appellerent pour lui faire compliment sur le succès de sa Pièce , et lui demander , en même tems , comme certain Cardinal à l'Arioste , où il avoit pris tant de folies ? (1) Il alloit leur répondre lorsqu'il apperçut par-dessus la tête de ses deux Dames un Auteur , élevant subitement la sienne , et qui l'apostropha ainsi : « Je me félicite , Monsieur , d'être pour quelque chose » dans votre chef-d'œuvre ! » — « Vous , Monsieur , lui répondit Piron ; eh ! quelle part , s'il » vous plaît , pouvez-vous y avoir ? » — « Quelle » part ? Qu'est-ce que ces deux vers que vous » faites dire à votre Arlequin , lorsque vous le

(1) Ce fut le Cardinal d'Est qui fit cette question à l'Arioste , à l'occasion de son Poëme de *Roland furieux*.

» faites tomber de dessus Pégaze ? » (1) — « Je
 » l'ignore , dit Piron ; je les possédois de rémi-
 » niscence ; et , craignant d'en fâcher l'Auteur ,
 » avant de les employer , j'ai demandé à tout ve-
 » nant d'où ils étoient , à qui ils appartenoint ,
 » et personne , je vous jure , n'a pu me le dire ,
 » ni voulu se les approprier. Je les ai hasardés
 » comme deux inconnus. Seroient-ils , malheu-
 » reusement de vous ? » — « Quittons le sar-
 » casme , interrompit l'Auteur , en colere , et
 » dites-moi ce que je vous ai fait pour me tour-
 » ner ainsi en ridicule ? » — « Pas plus , répon-
 » dit Piron , que La Motte à l'Auteur du *Bour-*
 » *bier*. » (2) A cette réplique l'Auteur baissa la

(1) Ces deux vers , qui sont ceux-ci :

« Oui , tous ces Conquérans rassemblés sur ce bord ,
 » Soldats sous Alexandre , et Rois après sa mort , »
 étoient les deux premiers d'*Arléuire* , seconde Tragédie
 de Voltaire , qui n'eut que huit représentations , sans
 succès , en 1720 , et qui n'a point été imprimée. Piron
 les fait dire à Arlequin Deucalion , dans la quatrième
 scène de la petite Pièce de ce nom , lorsqu'Arlequin ,
 voulant composer des vers tragiques , est monté sur Pé-
 gaze , qui rue , s'abat et le jette en bas dès qu'il a pro-
 noncé ces deux vers.

(2) C'est une Pièce satyrique que Voltaire avoit pu-
 bliée contre Houdart de La Motte.

tête et disparut , en disant : « Ah ! je suis *embour-
bé !* »

Cette légère vengeance de la part de Piron étoit une suite de ce qui lui étoit arrivé chez la Marquise de Mimeure , où il étoit reçu et traité avec amitié ; car son honnêteté , ses mœurs simples et douces et son excellent caractère l'avoient fait admettre , depuis long-tems , dans la bonne compagnie. D'ailleurs , il avoit été honoré de l'amitié du feu Marquis de Mimeure.

Piron avoit coutume d'aller presque tous les matins au Bois de Boulogne , pour y rêver à son aise. Ses distractions l'entraînoient souvent dans les endroits les plus écartés du Bois , et sa mauvaise vue l'empêchoit de reconnoître son chemin ; en sorte qu'il étoit quelquefois quatre ou cinq heures du soir quand il le retrouvait. C'est ce qui l'avoit engagé à prendre la précaution de porter toujours avec lui un morceau de pain et un flacon de vin , qui lui servoient de ressource lorsqu'il lui arrivoit de s'égarer.

Un jour qu'il passoit devant l'hôtel de la Marquise de Mimeure pour se rendre à sa promenade ordinaire , il voit qu'il est heure de pouvoir faire

sa cour à la Marquise. Il entre : on l'annonce.
« Soyez le bien venu , lui dit la Marquise. Vous
» desirez , depuis long-tems , de faire connois-
» sance avec Arouet ; le hasard vous sert à mer-
» veille : il est ici. Entrez dans ma chambre ,
» vous le trouverez auprès du feu , qui m'at-
» tend. » Piron y court , tout joyeux , aperçoit
M. Arouet , plongé , jusqu'aux épaules , dans un
large fauteuil , les jambes écartées , et les talons
posés sur l'un et l'autre chenet. Une légère incli-
nation de tête fit les frais du salut qu'il rendit à
Piron , pour cinq ou six révérences de la part de
celui-ci , qui ne laissa pas , quoiqu'un peu humilié de cet accueil sauvage , de tirer un fauteuil
et de s'asseoir , le plus près qu'il put de la che-
minée.

Après un assez long silence , Piron qui avoit
la plus grande envie d'entendre et de faire causer
M. Arouet pour l'admirer , rompit le silence , le
premier. Il entama la conversation. A deux ou
trois réponses nonchalamment , et comme à re-
gret prononcées , succede un nouveau silence ;
quelques paroles jettées au hasard et de loin en
loin seulement. La conversation tombe enfin

tout-à-fait. Piron veut en vain la ranimer par quelque trait intéressant. Soin inutile ! on ne lui répond rien. Il ne peut tirer M. Arouet de sa distraction ou de sa profonde taciturnité. Leur entretien commence à prendre alors toute la tournure de celui de Panurge avec l'Anglois. (1) L'un tire sa montre, l'autre sa tabatiere. Celui-ci prend les pincettes ; celui-là du tabac. L'un éternue ; l'autre se mouche. Enfin l'un se met à bâiller d'une si grande force que Piron en alloit faire autant , lorsque M. Arouet tire de sa poche une croûte de pain et la broie , sous ses dents , avec un bruit si extraordinaire qu'il étonna Piron , lequel , sans perdre de tems , tire son flacon de vin et l'avale d'un trait. Loin d'applaudir à cet heureux impromptu , et de s'écrier , comme l'Anglois : *Ecce plusquam salomon hic* , M. Arouet s'en offense , et dit , d'un air sec , à Piron : « J'entends , Monsieur , raillerie , tout comme » un autre , mais votre plaisanterie , si c'en est » une , est très-déplacée ! » — « Ce n'en est

(1) Œuvres de Rabelais , tome second , livre premier , chapitre dix-neuvieme. *Comment Panurge fuit Quinault l'Anglois qui arguoit par signes.*

» point une , Monsieur , répondit Piron. Le
 » pur hasard a part à tout ceci. » M. Arouet l'in-
 » terrompit alors pour lui dire qu'il sortoit d'une
 » maladie qui lui avoit laissé un besoin continuel
 » de manger. « Mangez , Monsieur , mangez , ré-
 » pliqua Piron , vous faites bien ; et moi , je sors
 » de Bourgogne , avec un besoin continuel de
 » boire , et je bois. » M. Arouet sourit , se leva
 et sortit.

Piron , demeuré seul , réfléchit , tout à son
 aise , sur les caprices des grands hommes , qui
 mêlent toujours à leur grandeur quelques petits
 grains de singularité. La Marquise de Mimeure
 vint interrompre ses réflexions. « Arouet , en sor-
 » tant d'avec vous , m'a demandé , dit-elle , quel
 » étoit ce grand fou d'ivrogne que j'avois auprès
 » de mon feu ? Auriez-vous bu si matin ? » —
 « Oui , Madame , répondit-il ; témoin cette bou-
 » teille vuide , en lui montrant son flacon ren-
 » versé. » Il lui raconta , tout de suite , la scène
 qui venoit de se passer. La Marquise s'en amusa ,
 et fit remplir le flacon de Piron , qui s'en alla
 gaiement retrouver sa Muse au Bois de Bou-
 logne.

Ce jour-là même il s'égara dans le Bois , et n'en sortit qu'à quatre heures du soir , si las de sa promenade qu'il fut obligé de se reposer sur un banc tenant à un des piliers de la porte de la Conférence. (1) A peine est-il assis que , de droite et de gauche , il est salué par tous les passans qui entroient et sortoient , à pied , à cheval , ou en voiture. Piron d'ôter son chapeau , plus ou moins bas , suivant la qualité apparente des personnes. « Oh ! oh ! disoit-il , en lui-même , je » suis beaucoup plus connu que je ne le pensois ! » Que M. Arouet n'est-il ici pour être témoin de » la considération dont je jouis dans ce moment ; » lui devant lequel je me suis presque prosterné » ce matin , sans qu'il ait daigné autrement y » répondre que par un léger mouvement de » tête. » Pendant qu'il faisoit ces réflexions , le monde alloit et venoit , à la fois , tant qu'à la fin l'exercice du chapeau devenoit très-fatigant pour

(1) Cette porte , qui est à l'occident de Paris , au bord septentrional de la Seine , a été rebâtie depuis , sous une autre forme qu'elle n'avoit alors , et l'image de la Vierge qui y étoit en a été ôtée.

Piron. Il l'ôta tout-à-fait, se contentant de s'incliner devant ceux qui le saluoient. Une vieille femme survient, qui se jette à ses genoux, les mains jointes. Piron surpris et ne sachant pas ce qu'elle veut : « Relevez-vous, lui dit-il, bonne » femme, relevez-vous. Vous me traitez en faiseur de Poèmes épiques, ou de Tragédies. Vous » vous trompez ; je n'ai pas encore cet honneur-là. Je n'ai fait parler, jusqu'à présent, que des » Marionnettes. » Mais la vieille restant toujours à genoux, sans l'écouter, Piron croit appercevoir qu'elle remue les levres et qu'elle lui parle. Il se baisse, s'approche et prête l'oreille. Il entend, en effet, qu'elle marmotte quelque chose entre ses dents ; c'étoit un *Ave* qu'elle adressoit à une image de la Vierge, placée directement au-dessus du banc où Piron étoit assis. Alors il leve les yeux, et voit que c'est à cette image que s'adressoient aussi tout les saluts qu'il avoit pris pour lui. « Voilà bien les Poètes ! dit Piron, en » s'en allant. Ils croient que toute la terre les » contemple, ou qu'elle est à leurs pieds, quand » on ne songe seulement pas s'ils existent ! »

Depuis la première entrevue de Piron avec
M.

M. Arouet, celui-ci avoit rendu plusieurs visites à la Marquise de Mimeure, laquelle, chaque fois qu'elle en trouvoit l'occasion, disoit du bien de Piron. M. Arouet, par un petit ressentiment du passé, l'écoutoit impatiemment, feignoit de douter et s'échappoit en propos peu flatteurs pour l'absent, auquel ils étoient rendus dans toute leur candeur. Piron les prenoit toujours en riant. A la fin il ne lui fut plus possible de s'en amuser.

Un jour M. Arouet arrive chez la Marquise de Mimeure d'un air triomphant, tenant à la main le scandaleux chef-d'œuvre dont Piron s'étoit rendu coupable, et qu'il croyoit enseveli depuis quinze ans dans l'oubli le plus profond. Dès la porte de l'appartement de la Marquise, M. Arouet s'écrie : « Madame, voici du neuf. Il y a bien un » peu de gravelure ; mais un bon esprit comme » le vôtre n'est pas à cela près ; » et, de suite, il se met à déclamer la première strophe, continué hardiment la lecture de la seconde, malgré l'étonnement de la Marquise, qui lui ordonne en vain de se taire. Il n'en fait rien : elle se bouche les oreilles ; il élève la voix davantage. Elle appelle ses gens : il en rit, poursuit jusqu'à la fin,

et gagne la porte , en disant à la Marquise :
« C'est pourtant l'Ouvrage de cet innocent que
» vous appelez votre grand benêt ! »

M. Arouet n'avoit pas fait encore trois pas dans la rue qu'il rencontra Piron , face à face. Celui-ci , charmé de cette rencontre , lui dit qu'il venoit de chez lui pour lui porter une Epître , en vers marotiques, sur sa convalescence. « Je la crois » bonne , répondit M. Arouet , car je n'ignore » pas ce que vous savez faire. Je viens , dans le » moment même , d'en entretenir la Marquise » de Mimeure. Entrez chez elle ; vous serez bien » reçu ! »

Piron entre , en effet ; et , à peine l'a-t on annoncé : « Je songeois à vous faire fermer ma » porte , lui dit la Marquise , en le voyant. » — « A moi , Madame ! Qu'ai-je donc fait qui ait » pu m'attirer votre disgrâce ? » — « Une Ode » abominable , que ce fou d'Arouet , à qui je ne » le pardonnerai jamais , vient d'oser me réciter » toute entière ! » — « Ah ! le traître ! » s'écria Piron , frappant des mains , et courant , comme un furieux , par la chambre. « Ecoutez , re- » prit la Marquise , d'un ton plus radouci ; vous

» voilà pour vous justifier. Vous êtes franc et
 » naïf : peut-être cette Ode n'est pas de vous.
 » Arouet est malin. Je croirai ce que vous m'en
 » direz , car je me sens disposée , sur la connois-
 » sance que j'ai de vos deux caracteres , à croire
 » que ce n'est qu'une imposture. » — « Dites
 » une méchanceté , Madame. Plût à Dieu que
 » ce ne fût qu'une imposture ! Oui , je le vou-
 » drois pour toutes choses au monde ! mais pour
 » rien je ne voudrois avoir menti ! Ne me disgr-
 » ciez pas pour une premiere folie de ma jeu-
 » nesse , hélas ! bien criminelle ! Je ne l'ai que
 » trop expiée , et par le désaveu que la peur et la
 » honte m'arracherent devant notre Procureur-
 » Général , et par le repentir sincere que j'en
 » conserve depuis quinze ans ! » En prononçant
 ces mots il étoit si pénétré , si ému , si tremblant,
 que la Marquise en fut touchée. « Asseyez-vous
 » là , grand nigaud ! lui dit-elle. Dans le fond ,
 » j'en dois plus vouloir au délateur qu'au péni-
 » tent. Il est vrai , je l'avoue , qu'à votre air de
 » simplicité je ne vous aurois jamais cru capable
 » d'un tel écart ; et il ne me falloit pas moins que
 » votre aveu pour me désabuser. » Piron acheva

de se justifier pleinement , en racontant à la Marquise ce qui avoit donné lieu à cette Piece scandaleuse , qui faisoit et feroit toujours le tourment de sa vie , lui disoit-il.

Piron ne disoit que trop vrai , comme on le verra par la suite ; et si M. Arouet s'en étoit servi uniquement en plaisantant , et pour désabuser la Marquise de Mimeure sur la bonhommie et la simplicité de Piron , des ennemis plus cruels en ont abusé pour le perdre de réputation. Mais n'anticipons point sur ce qui nous reste à dire de la vie de cet homme célèbre. Content du pardon qu'il venoit d'obtenir de la Marquise de Mimeure , et des témoignages de bonté dont elle l'honora dans cette circonstance , il reprit sa belle humeur , et parvint à effacer , sans peine , les impressions fâcheuses qu'elle auroit pu conserver sur son compte.

Il continua de travailler pour l'Opera-Comique ; et si les lauriers que lui offroit cette carrière étoient peu dignes d'être cueillis , il y trouvoit , du moins , de quoi satisfaire les besoins de la vie. Il n'avoit point , d'ailleurs , cette bonne opinion de soi-même qui donne de l'audace aux

sots. Sa modestie , au contraire , étoit si grande qu'il fallut toutes les sollicitations et les encouragemens de ses amis , et , sur-tout , du grand Crébillon , pour lui faire prendre un essor digne de son génie.

Il abandonna donc les jeux de Momus pour parcourir une plus noble carrière ; mais ce ne fut pas sans crainte et sans inquiétude. La Comédie des *Fils ingrats* , qu'il donna en 1728 , et dont il changea depuis le titre en celui de *L'Ecole des Peres* , fut son premier essai sur la Scene Française....

Piron , en 1730 , fit paroître *Callisthène* , Tragédie , qui n'eut qu'un médiocre succès....

Piqué du jugement qu'on avoit porté de *Callisthène* , Piron s'en vengea gaiement comme à son ordinaire , par une Piece charmante , intitulée *La Calotte du Public*. Quoiqu'il eût gardé l'anonyme , on le reconnut aisément , à ce tour d'esprit original qui lui étoit propre , à une foule d'épigrammes et de traits plus vifs et plus plaisans les uns que les autres , dont cette innocente satire étoit assaisonnée. Comme il s'en défendoit dans un soupé avec ses amis , ils lurent cette Piece

devant lui , en y mêlant , malicieusement , des fautes grossieres , que Piron corrigeoit à mesure , avec un mouvement d'humeur qui déceloit trop bien l'amour-propre affligé d'un Auteur ; mouvement que saisit , sur le champ , l'un des convives , M. Collé , auquel Piron avoua qu'il étoit , en effet , l'Auteur de cette *Calotte*.

M. Collé , plein de feu , d'esprit et de gaieté , fort jeune alors , content d'être le favori d'Erato et le chantre des Plaisirs , ne songeoit point encore aux lauriers qu'il a cueillis depuis , ni à la réputation qu'il s'est acquise dans la république des Lettres. Le hasard lui avoit fait lier la connoissance la plus intime avec Piron. Leurs caracteres sympathisoient si bien qu'ils ne se séparoient gueres lorsqu'il s'agissoit de quelque partie de plaisir. Ils alloient souvent dîner ensemble chez Gallet , Marchand Épiciier , le meilleur Chansonnier que la France ait eu , depuis l'origine du Vaudeville jusqu'à sa destruction , arrivée vers le milieu du siècle , sous le despotisme des bouffons d'Italie.

Gallet , qui savoit balancer son intérêt et son plaisir , également et pour l'un et pour l'autre ,

invitoit fréquemment Piron et M. Collé, et ne manquoit jamais de leur associer quelques uns des Commerçans avec lesquels il étoit en relation d'affaires. Il y trouvoit son compte. Ses confreres , sortant de table , animés par la bonne chere et par la joie , riant encore des contes , des bons mots et des saillies de Piron , étoient moins difficiles , mieux disposés , et les négociations s'entamoient ou se terminoient toujours à l'avantage de l'Amphitrion. Piron s'aperçut un jour de ce manège ; et , avant de se mettre à table , tirant M. Collé à l'écart , il lui dit , à l'oreille : « Mon cher ami , je crois que cet » homme-ci me prête sur gages ! » D'après cette idée , il monta si bien son imagination que le crédit de Gallet haussa , en raison du plaisir qu'il avoit procuré à ses convives.

L'esprit et le génie sont de toutes les conditions. Il suffit de les cultiver pour se distinguer , et pour se mettre même au-dessus de la profession à laquelle souvent la nécessité , plutôt que le goût et l'inclination , nous attache et nous lie. Gallet , Marchand Épiciier , étoit , en même tems , le nourrisson des Muses. A ce titre , on

L'avoit admis dans une Société de Gens-de-Lettres , dont étoient aussi Piron et M. Collé. Ils se rassembloient , deux fois la semaine , à souper chez une Dame , belle autrefois , mais qui n'ayant plus d'autre rôle à jouer dans le monde que celui de dévote ou de bel-esprit , avoit préféré ce dernier , comme plus amusant.

Un jour que Piron , Gallet et M. Collé s'étoient fait attendre pour souper , on se mit à table plus tard qu'à l'ordinaire , et avec un plus grand appétit. Tout annonçoit la présence du plaisir , et tout invitoit à s'y livrer , sans contrainte. La gaieté s'empara des convives , dès le premier service. La chère étoit délicate et fine ; les vins excellens , de toute espece. L'hôtesse , qui avoit réellement de l'esprit , faisoit les honneurs du repas avec des graces qui ajoutoient encore à ses attentions ; et ses yeux sembloient reprendre leur empire par mille propos aimables qu'ils inspiroient. Jamais Piron ne fut plus brillant , plus varié , plus fertile en bons mots. C'étoient des éclairs continus , entremêlés des joyeux couplets et des impromptus de Gallet et de M. Collé , qui s'attaquoient et se répondoient alternative-

ment. Pour intermede , un Champagne mousseux et frais pétilloit dans les verres , remplis aussitôt que sablés , faisoit oublier l'heure , et ranimoit , à chaque instant , le plaisir et la joie.

La nuit étoit déjà fort avancée , et l'on ne songeoit pas encore à sortir de table. Enfin , on se leve et l'on se sépare , en se faisant les plus tendres adieux , avec promesse de renouveler souvent cette joyeuse orgie. Les trois amis sortirent ensemble. Quand ils furent au coin de la rue de Harlay , sur le quai des Orfèvres , Piron voulant congédier ses deux compagnons , s'arrête , tout-à-coup , et leur montre le chemin qu'ils doivent prendre pour gagner le quartier Saint-Eustache , où ils logeoient , et se dispose à s'en aller seul dans le fauxbourg Saint-Germain , où il demeurait. Loin d'y consentir , Gallet et M. Collé s'obstinent à ne le point quitter , et veulent le reconduire , malgré lui. Grand débat , des plus comiques , de part et d'autre. Ils lui représentent tous les dangers auxquels il s'expose , lui racontent mille histoires de voleurs , cherchent à l'intimider , lui rappellent l'heure qu'il est , lui font remarquer la profonde obscurité de la nuit.

Vaines représentations ! Il persiste , sous divers prétextes , à s'en aller seul. Il leur donne , surtout , pour raison , qu'il a dans la tête une Piece de vers , qu'il veut composer en chemin. Nouvelles instances de la part des deux amis : « Son-
» ge donc , mon cher Piron , lui dirent-ils , avec
» une effusion de cœur que le vin rendoit encore
» plus tendre ; songe donc que tu as un habit de
» velours tout neuf , (1) qu'au premier coin de
» rue le premier voleur qui te rencontrera , trom-
» pé par l'apparence , en te voyant si bien vêtu ,
» te prendra pour un Financier , t'attaquera et te
» tuera , pour avoir ton argent et ton habit !
» Quelle douleur d'apprendre demain matin
» que.... » — « Ah ! Messieurs , interrompit
» brusquement Piron , c'étoit mon habit que
» vous vouliez reconduire ? Que ne le disiez-

(1) Nous avons déjà donné un court extrait de cette anecdote , dans la Vie de La Fosse d'Aubigny , Auteur de la Tragédie de *Manlius* , tome quatrième des Tragédies de notre Collection , à l'occasion du Commissaire , La Fosse , son frere , chez lequel furent conduits dans cette joyeuse nuit nos trois facétieux amis Gallet , Piron et Collé.

» vous plutôt ! Ténez, le voilà. Quand les vo-
 » leurs me verront en chemise , ils ne m'attaque-
 » ront plus ! » En un clin d'œil l'habit est à bas ,
 tombe aux pieds de Gallet et de M. Collé , et
 Piron part comme un éclair. Après un instant de
 surprise , ils ramassent l'habit , se mettent à
 courir après Piron , lui criant qu'il va s'enrhu-
 mer. Mais le tems qu'ils avoient perdu à s'é-
 tonner , Piron l'avoit employé à gagner le bout
 du quai. Il revenoit même sur ses pas , escorté
 d'une escouade de guet , qui voyant un homme ,
 en chemise , courant à toutes jambes , l'avoit in-
 terrogé , et , sur ses réponses , le crut effective-
 ment dépouillé par des voleurs.

L'escouade en fut convaincue , dans l'instant
 même , à la rencontre de deux hommes courant ,
 avec un habit qu'ils emportoient. On les entoure.
 On demande à Piron si ce ne sont pas là les vo-
 leurs qui l'ont dépouillé ? Il répond que oui.
 Aussi-tôt on reprend l'habit qu'on lui rend , et
 l'on arrête Gallet et M. Collé. Gallet , auquel
 une nuit passée au Châtelet pouvoit faire grand
 tort dans son commerce , ne se soucioit point de
 suivre l'aventure jusqu'au bout. Il veut expliquer

le fait ; mais la garde est sourde , et lui dit de marcher. Il résiste ; on lui présente les menottes. Cette offre lui fait prendre son parti ; il marche. Quant à M. Collé , le guet lui ayant demandé son épée , il la remit entre les mains du bas-officier , avec la même fierté et en prononçant les mêmes paroles que le Comte d'Essex , dans la Tragédie de ce nom , (1) lorsqu'il remet la sienne. Aussi-tôt on les conduit chez le Commissaire.

Piron , en pleine liberté , marchoit à la tête de l'escouade , à côté du Sergent , qu'il questionnoit comiquement , en chemin , sur le sort des deux voleurs ; et le Sergent lui répondit , très-sérieusement : « Ils seront pendus , s'il ne leur

(1) « Mon épée!... Et l'outrage est joint à l'injustice?... »

»

» Prenez....

» Vous avez dans vos mains ce que toute la terre

» A vu , plus d'une fois , utile à l'Angleterre !

» Marchons ! »

Scène huitième du second acte de la Tragédie du
Comte d'Essex , de Thomas Corneille , tome neu-
vième des Tragédies de notre Collection.

» arrive

» arrive pas pis ! » Cependant , voyant qu'il étoit tems de ne pas pousser plus loin l'aventure , Piron voulut changer de ton , et persuader , tant au Sergent qu'à l'escouade , que ces deux Messieurs étoient ses amis , qu'ils venoient de souper ensemble , et que c'étoient de très-honnêtes gens. Le guet n'en veut rien croire. Piron se fâche , et se met en devoir de faire relâcher les deux prisonniers. « Maintenant que vous avez votre habit , » lui dit-on , ce sont d'honnêtes gens et vos » amis ! Vous voulez sauver des voleurs ? Patience ! vous allez voir que M. le Commissaire » va envoyer vos amis en prison ! » Comme ce colloque finissoit , on arrive à la porte du Commissaire , qui étoit couché ; mais son Clerc ne l'étoit pas encore.

Qu'on se figure , en présence de ce Clerc , nos trois personnages, dispos, gaillards , aimant à rire, sortant de faire bonne chère et ayant la tête un peu échauffée ; on aura l'idée de la scene qui se passa. D'abord le Sergent commence son rapport ; mais il est si plaisamment interrompu , et à tant de fois , par Piron , qu'il ne peut l'achever. Alors Piron , prenant la parole , fait un récit

fidèle et succinct du prétendu délit. Malheureusement le Clerc, difficile à persuader, traite l'histoire de mensonge et l'historien d'imposteur, prend sa plume, ordonne qu'on réponde, et déclare qu'il va dresser procès-verbal. « Tout » comme il vous plaira, dit Piron. Dépêchez-vous ; je vous aiderai à le mettre en vers, si » vous voulez. » Parler de vers à ce Clerc, c'étoit lui parler hébreu ; aussi répliqua-t-il : « Pas » tant de verbiage ; procédons, et commençons » par vous. Votre nom ? » — « Hé le vôtre ? » répond Piron. » — « Ah ! vous plaisantez la » justice ! réplique le Clerc. » — « Je ne plaisante point la justice, poursuit Piron ; mais » je vous trouve plaisant, vous, de vouloir savoir » mon nom, avant que je sache le vôtre ! » Le Clerc, dont l'esprit n'étoit pas des plus déliés, traite le propos de *rébellion à justice*, et menace Piron de l'envoyer en prison, lui-même. A la fin Piron se nomme. Le Clerc continue de l'interroger, et lui demande : « Quel est votre état ? » Que faites-vous ? » — « Des vers. » — « Qu'est-ce que des vers ? Vous moquez-vous » encore de moi ? » — « Je ne me moque point !

» Je fais des vers ; et , pour vous le prouver , j'en
 » vais faire , tout-à-l'heure , sur vous , pour ou
 » contre , à votre choix. » — « Je vous ai déjà
 » dit que je n'entendois rien à tout ce verbiage ;
 » et si vous me poussez à bout , vous pourrez
 » bien vous en repentir ! »

Le Clerc ayant cessé d'interroger Piron , entreprit Gallet , auquel il fit également décliner son nom ; puis , élevant la voix : « Quelle est
 » votre profession ? que faites vous ? » — « Des
 » Chansons , Monsieur , répond , modestement ,
 » Gallet. » — « Oh ! pour le coup , je vois
 » qu'il faut nécessairement éveiller M. le Com-
 » missaire ! » — « Ne troublez point , Mon-
 » sieur , le repos de M. le Commissaire , répar-
 » tit , respectueusement , Gallet ; laissez-le dor-
 » mir. Vous êtes si fort éveillé que vous valez ,
 » à vous seul , sans compliment , *un Commis-*
saire , deux Commissaires , trois Commissaires
ensemble. (1) Au reste , rien n'est plus vrai ;
 » je fais des Chansons , et vous devez même , si

(1) Refrain d'un ancien Vaudeville , souvent em-
 ployé dans les Opera-Comiques.

» vous avez du goût , savoir par cœur la dernière
» qu'on chante , depuis un mois , dans les rues ,
» et dont voici le refrain ; « et , tout de suite ,
Gallet chante :

« Daphnis m'aimoit ,
» Me le disoit
» Si joliment
» Qu'il me plaisoit
» Infiniment ! »

» Vous voyez , ajouta-t-il , que je ne vous en
» impose point ? Je suis réellement Chanson-
» nier , et , de plus , (en faisant au Clerc une
» profonde révérence) Marchand Épiciier , en
» gros , pour vous servir , rue de la grande
» Truanderie. »

A peine Gallet eut-il cessé de parler , que
M. Collé , saisissant la parole , pour ne pas don-
ner le tems au Clerc de l'interroger : « Je vais ,
» lui dit-il , vous éviter la peine de me faire des
» questions. Je m'appelle Charles Collé ; je de-
» meure rue du jour , Paroisse Saint-Eustache.
» Ma profession est de ne rien faire , dont ma fa-
» mille enrage ; mais lorsque les couplets de

» Monsieur sont bons je les chante. » Aussi-tôt
M. Collé se met à chanter :

« Avoir , dans sa cave profonde ,
» Vin excellent , en quantité ;
» Faire l'amour , boire , à la ronde ,
» Est la seule félicité.
» Il n'est point de vrais biens au monde
» Sans vin , sans amour , sans gaité ! »

Puis , en montrant Piron : « Et quand Monsieur
» fait de bons vers je les déclame ; » et , soudain ,
il déclame , avec emphase :

« J'ai tout dit ; tout , Seigneur : cela doit vous suffire.
» Qu'on me mene à la mort ; je n'ai plus rien à dire. »

En achevant ces mots , M. Collé s'avance , en
héros , vers la garde , qui rioit , à gorge dé-
ployée , de ce burlesque interrogatoire. Le Clerc
seul , loin de rire , pâlisant de colere , devient
furieux , se leve et court éveiller le Commissaire.
Piron lui crie , d'un ton railleur : « Eh ! Mon-
» sieur , ne nous perdez pas , nous sommes des
» enfans de famille ! »

Le Commissaire étoit si profondément endor-

mi qu'on eut toutes les peines du monde à le tirer de son lit. Pendant qu'on l'attendoit la scene avoit changé de lieu et se passoit dans la cour. Piron , le principal héros de la Piece , soutenoit merveilleusement son caractere, et ne laissoit point refroidir l'action. Il y jettoit , à toute minute , l'intérêt le plus vif et le plus piquant. Les voisins , depuis le haut de la maison jusqu'en bas , étoient à leurs fenêtres , une lumiere à la main , et faisoient avec les gens du guet , retentir l'air de si grands éclats de rire que ce bruit , mieux que les efforts du Clerc , réveilla le Commissaire. Il descend , tout chancelant , bâillant encore et se frottant les yeux. Sa maison illuminée du haut en bas , sa cour remplie de monde , les rires immodérés des voisins , hommes , femmes , enfans et domestiques , tout en chemise , (1) la garde presque pâmée , et se tenant les côtés à force de rire , nos trois acteurs , au milieu , debout , dont l'un parlant avec une admirable volubilité et les deux autres l'écoutant ,

(1) Cette scene se passoit vers la fin du mois de Mars, en 1731. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

dans des attitudes grotesques et comiquement
 sérieuses , tout cela lui paroît un songe : il ne
 sait où il est , se frotte, de nouveau, les yeux, les
 ouvre de toute leur grandeur, promene ses re-
 gards incertains à droite , à gauche , de tous les
 côtés , bâille , pour la dernière fois , et se ré-
 veille , enfin , tout-à-fait : « Ouf ! voilà bien du
 » bruit ! Qu'est-ce que tout ceci ? voyons. »
 Alors s'adressant à Piron : « Qui êtes-vous ? votre
 » nom ? » — « Piron. » — « Quel est votre
 » état ? » — « Poète. » — « Poète ? » —
 « Oui, Monsieur, Poète. Eh ! où vivez-vous
 » donc pour ne pas connoître le Poète Piron ? Je
 » le passois à votre Clerc. Quelle idée aurai-je de
 » vous, d'ignorer mon état quand je me nomme ?
 » Oui, Monsieur, mon état est d'être Poète ,
 » état le plus grand , le plus noble , le plus su-
 » blime que les hommes puissent embrasser ,
 » quand c'est du génie qu'ils le tiennent ! Quelle
 » honte pour un Officier public de ne pas con-
 » noître le Poète Piron, Auteur des *Fils ingrats*,
 » applaudis , si justement , de tout Paris ! de
 » *Callisthene* , qu'il a si injustement sifflé !
 » comme je viens de le prouver au Public , par

» des vers , qui valent une démonstration ! (1) »
 Piron auroit poussé plus loin cette véhémence
 tirade , si le Commissaire , avec une sorte de vi-
 vacité , assez plaisante , ne l'eût interrompu , en
 lui disant : « Que parlez-vous de Pieces de Théa-
 » tre ? Sâvez-vous que La Fosse est mon frere ,
 » qu'il en a fait d'excellentes et qu'il est l'Au-
 » teur de la belle Tragédie de *Manlius* ? Com-
 » ment la trouvez-vous ? Hein ? Oh ! mon frere
 » étoit un homme de beaucoup d'esprit ! » —
 « Je le crois , Monsieur , car le mien n'est qu'une
 » bête , quoique Prêtre de l'Oratoire et que je
 » fasse des Tragédies , » répond Piron , avec une
 sorte d'enthousiasme risible , et se donnant , en
 même tems , des louanges outrées. Ce trait assez
 vif , et très-cavalièrement exprimé , ne fâcha
 point le Commissaire La Fosse , qui le prit en
 galant homme. A la contenance des Acteurs , à
 la gaieté de leurs propos , il ne fut pas long-tems
 à percevoir le mystere de toute cette aventure. Il se
 la fit raconter par Piron , et s'en amusa beaucoup.

(1) *La Calotte du Public* , Satyre en vers de huit syl-
 labes.

Après quoi il renvoya ces Messieurs , en leur faisant la politesse de les prier de venir chez lui , le samedi suivant , dîner et manger des huitres. « Ah ! mes amis , dit Piron , en sortant de la » maison du Commissaire , rien ne manque plus » à ma gloire ; j'ai fait rire le guet ! »

La nouvelle de cette joyeuse nuit se répandit bientôt par toute la ville. Le Commissaire La Fosse en fit le lendemain son rapport à M. Hérault , alors Lieutenant de Police. Ce Magistrat connoissoit beaucoup Piron , avec lequel il avoit dîné quelques jours auparavant. Il le manda pour savoir jusqu'aux plus petites particularités de l'histoire , et voulut en divertir sa famille. Piron se rendit aux ordres de M. Hérault , lequel affectant un air grave et sévère , en le voyant paroître , le traita d'abord de tapageur , et lui ordonna de rendre compte de sa conduite et du bruit qu'il avoit fait la nuit précédente. Piron ne se démonta pas. Sa mauvaise vue l'empêcha de reconnoître les personnes qui étoient dans le cabinet ; et , s'imaginant être devant un Juge assis dans son tribunal , il commença et poursuivit si comiquement son récit , jusqu'à la fin , que la

gravité de ses auditeurs se démentit, de manière qu'un éclat de rire général se fit entendre, et M. Hérault, après avoir ri, tout à son aise, dit : « C'est fort bien fait, mon cher Piron ; mais » convenez que vous mériteriez une bonne calotte pour cette folie ? » — « Eh ! qui seroit » assez hardi, Monsieur, répliqua Piron, pour » m'en donner une, quand votre chapeau m'en » tient lieu ? » Effectivement, il présenta, dans le moment même, le chapeau de M. Hérault, qu'il avoit pris, par mégarde, pour le sien, le jour qu'il avoit eu l'honneur de dîner avec ce Magistrat.

C'est ainsi que tout offroit également à Piron l'occasion de déployer son extrême gaieté ; gaieté franche et naturelle, doux bienfait de la Providence, avec lequel il supportoit les rigueurs du sort et vivoit content de son travail et du produit de ses Pièces de Théâtre. Il eût réussi, peut-être, à rendre, par la suite, ce produit plus utile pour lui et même pour ses confrères, s'il eût voulu suivre, à l'occasion de *Callisthène*, les conseils de La Motte et de M. de Voltaire. Tout le monde sait la modicité du prix qu'on met aux

veilles d'un Poëte Dramatique , même le plus accrédité. *Brutus* et *Inès de Castro* devoient suivre immédiatement *Callisthene*. Les célèbres Auteurs de ces deux Tragédies murmuroient , depuis long-tems , comme bien d'autres , de l'inégalité d'un partage où le profit demeuroit entièrement aux Comédiens. M. de Voltaire , que son admirable et prodigieuse fécondité rendoit plus intéressé qu'aucun autre à faire cesser l'injustice , ne voulut pas , néanmoins , hasarder la première tentative. Il invita , par écrit , Piron à se trouver chez La Motte. Piron s'y rendit. M. de Voltaire lui fit part de son projet , qu'il lui détailla ; et après l'avoir instruit de la conduite qu'il devoit tenir avec les Comédiens , il le sollicita de ne point leur livrer sa Tragédie de *Callisthene* qu'il ne les eût forcés à prendre des arrangemens plus convenables aux intérêts des Gens-de Lettres. Il mit beaucoup de chaleur , ainsi que La Motte , dans les raisons qu'ils alléguèrent pour lui persuader que c'étoit à lui à entamer cette affaire. Piron les écouta froidement tous deux , et parut étonné qu'on l'eût choisi pour faire cette démarche , lui qui n'avoit encore qu'une réputation naissante ,

tandis que La Motte et M. de Voltaire , sur-tout , comme seul possesseur de la scene tragique , pouvoit parler en maître et donner la loi. Il déclara donc formellement qu'il ne se chargeroit point de cette proposition. M. de Voltaire insista vainement , en lui disant qu'il ne devoit pas négliger ainsi son propre avantage , « car , ajouta-t-il , » vous n'êtes pas riche , mon pauvre Piron ! » — « Cela est vrai , répliqua Piron ; mais je m'en » moque ! c'est comme si je l'étois ! » Sur quoi il prit congé de ces Messieurs , en vrai Poëte , plus avide de gloire que d'argent.

Il étoit lié alors avec une Société de Gens-de-Lettres qui se réunissoient , régulièrement toutes les semaines , pour souper , à frais communs , chez Landel , Traiteur , rue de Bussi. *Le Caveau* étoit le nom qu'ils avoient donné au lieu de leur assemblée. On peut se former une juste idée de ce lieu d'après l'agréable description qu'en a faite , comme témoin , M. Saurin , dans une charmante Epître qu'il a adressée à M. Collé.

Là s'étoit formé une espece d'aréopage , que le haut rang qu'occupoient dans la république des Lettres la plupart de ceux qui le composoient
rendit

rendit bientôt célèbre. Quelques Amateurs y étoient admis ; mais l'entrée n'en étoit pas accordée indistinctement à tout le monde. Elle étoit principalement interdite aux talens vains , faux , orgueilleux et jaloux. Comme on n'y élevoit point d'idole , le peu d'encens qu'on y brûloit étoit toujours pur. La louange étoit aussi sévère que la critique. On y lisoit ses Ouvrages , non avec l'emphatique impudence de l'orgueil , mais avec le ton de la modestie et de la méfiance de soi-même. On vous écoutoit sans prévention , et l'on vous jugeoit sans partialité. Malheur au mauvais Ouvrage soumis à la censure de ce tribunal ! L'appui des femmes , quelque puissant qu'il soit , devenoit inutile , et le zèle enthousiaste des prôneurs gagés ; intéressés ou prévenus , n'en imposoit point. On ne laissoit aucun repos à l'Auteur qu'il n'eût ou tout-à-fait condamné , lui-même , son Ouvrage à l'oubli , ou qu'il ne l'eût rendu digne de voir le jour par les corrections indiquées nécessaires. Il falloit que l'amour-propre le plus fier se tût ; et pour peu qu'il osât se révolter , il étoit aussi-tôt assailli , confondu par une grêle d'épigrammes , plus vives les unes

que les autres. Au reste , l'amitié si sévère dans l'intérieur de cet aréopage , déployoit au dehors toute sa sensibilité à la nouvelle d'un succès mérité. Avec quelle joie il étoit partagé ! De quels éloges on accompagnoit ceux du Public ! Avec quel intérêt , quelle chaleur on repoussoit les critiques injustes ! Quels soins on apportoit à excuser et non à soutenir les défauts qu'il est quelquefois impossible à un Auteur d'éviter ! En un mot , il ne s'agissoit plus de juger , d'éclairer son ami , son rival , son concurrent ; il s'agissoit de le soutenir , de l'encourager , de le défendre et de l'applaudir avec le Public. Tel étoit l'esprit de cette Société , où regnoient une gaieté , une franchise , une bonhomie même dont on ne trouvera point d'exemple ailleurs.

C'est là que Crébillon , le Tragique , l'illustre Auteur de *Rhadamiste et Zénobie* , que M. Crébillon , son fils , le Pétrone du siècle , que M. Bernard , le Peintre de l'Amour et des Graces , que La Bruere , l'émule de Quinault , M. Gresset , le chantre ingénieux et charmant de *Vert-Vert* , M. Collé , l'Anacréon de nos jours , et une infinité d'autres Gens-de-Lettres distingués

entouroient Piron , l'animoient , faisoient éclore de son imagination cette foule de bons mots , ces saillies pleines de feu qu'on ne se lassoit point d'entendre. C'est là que docile à la critique de ses égaux il ne rougissoit point d'avouer qu'il en profitoit. Il dut , en effet , plusieurs de ses succès aux avis qu'on lui donna. Combien d'autres que lui y trouverent le même avantage ! La Noue et La Bruere y lurent ; l'un sa Tragédie de *Mahomet II* , l'autre son Opera de *Dardanus* ; et les changemens qu'on leur indiqua assurerent le succès des deux Pieces.

N'imaginons pas , néanmoins , qu'on mît un appareil pédantesque ou de l'importance dans tout ce qui se passoit ou se disoit au Caveau. Le ton dominant de cette Société étoit une gaieté vive et piquante. Tout ce qui interrompoit , mal-à-propos , cette gaieté , étoit puni du ridicule. Parloit-on trop long-tems de soi ? s'avisait-on de disserter du ton d'un bel-esprit , ou d'entamer un conte languissant et sans sel ? on appeloit aussitôt le garçon Traiteur , auquel on versoit rasade , pour boire à la santé du fat , du bel-esprit ou du conteur ennuyeux ; et cette santé portée termi-

noit la louange , la dissertation et le conte. Comme il n'y avoit point là d'Amphitryon auquel il fallût plaire , on ne s'efforçoit point d'avoir de l'esprit , ou de faire parade de science. Un trait , une saillie , une vérité naïve étoient mille fois mieux accueillis que toutes les pensées philosophiquement alambiquées , ou exprimées en jargon emphatique. La critique étoit , à la vérité , sévère , mais enjouée. Le plaisir et la liberté étoient les Divinités tutélaires du Caveau. On y célébroit , sans excès , et Comus et le Dieu du vin. S'élevoit-il , par hasard , quelque dispute , ce qui arrivoit très-rarement , elle étoit apaisée aussi-tôt par les accens les plus harmonieux : Jélyote chantoit , et le calme renaissoit à sa voix. (1)

Les talens , l'esprit , les autres agrémens , naturels ou acquis , qui pouvoient faire illusion ailleurs , ne suffisoient pas pour être admis ou con-

(1) M. Jélyote (célèbre haute-contre , de l'Académie Royale de Musique) joignant à son art enchanteur un savoir agréable , des connoissances utiles et beaucoup d'esprit , faisoit un des principaux agrémens de cette Société. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

servé dans cette Société. Il falloit y joindre encore une réputation sans tache , et se comporter d'une maniere à ne pas s'exposer à la perdre. La moindre action malhonnête en excluait pour toujours. Un des associés en fit la triste épreuve. Convaincu d'avoir prêté à usure , il reçut un billet conçu en ces termes : « Monsieur * * * est » prié de dîner tous les Dimanches par-tout ailleurs qu'au Caveau. » M. de Crébillon , le fils , fut l'inventeur de cette singulière invitation.

On continua de s'assembler comme à l'ordinaire ; mais le Caveau , devenu trop fameux , ayant excité la curiosité de la Ville et de la Cour , ne subsista gueres que jusqu'à la fin de 1739. Quelques Seigneurs de la Cour , voulant s'amuser , formerent un jour la partie d'y venir. Ils arrivèrent comme on étoit à table. La Société les invita à prendre place ; mais , par hauteur , ils refuserent de s'asseoir , et , par leur attitude et leur contenance , ils sembloient dire : « Allons , com- » mencez ; divertissez-nous. » Leur dédain fut puni par le silence le plus absolu ; et ils se virent forcés de s'en aller , sans avoir joui de la satisfaction qu'ils s'étoient promise. Ils devoient pour-

tant bien penser que chaque membre de la Société du Caveau étoit plus fait pour rire des sots que pour les faire rire, Le désagrément que l'on venoit d'essuyer déplut si fort que la Société cessa de se réunir , et , dès ce moment , le Caveau fut détruit pour toujours.

Tant que subsista ce joyeux comité , où l'on faisoit , à table , et en riant , la guerre aux sots écrits , il fut utile à Piron , qui , loin de se décourager du peu de succès de *Callisthene* , fit de nouveaux efforts pour la scene tragique. L'heureuse simplicité du sujet ne suffit pas pour réussir ; il faut encore que l'objet en soit intéressant. Mais Piron toujours persuadé que cette simplicité seule avoit nui à sa premiere Tragédie , en imagina une plus compliquée.... (Il fit paroître *Gustave-Wasa*. Cette seconde Tragédie réussit infiniment mieux que sa premiere , et elle s'est conservée au Théâtre. Elle ne fut cependant pas encore , tout-à-fait , à l'abri de la censure des Aristarques difficiles.) Mais Piron berna ses critiques ; et , à sa maniere , il les terrassa avec les armes légères de l'épigramme. Glorieux des suffrages constans du Public impartial , il saisit cette

occasion de rendre ce même Public le confident et le dépositaire de la reconnaissance éternelle qu'il consacroit à son illustre bienfaiteur, en dédiant sa Tragédie de *Gustave* à M. le Comte de Livry. Il ne se contenta pas même de cette première dédicace. Son cœur s'épancha, de nouveau, long-tems après la mort de cet homme bienfaisant, dans une *Epître adressée à sa Mémoire*, et qu'il mit à la tête de cette Tragédie, lorsqu'il publia une partie de ses Ouvrages, en 1758. Cette Epître, pleine de feu et de sentiment, montre quels étoient l'esprit et l'ame de Piron, et combien il étoit digne d'être aimé.

M. le Comte de Livry, qui se l'étoit particulièrement attaché, par des bienfaits, avoit voulu que Piron choisît un appartement dans son Château de Livry, et avoit ordonné qu'on lui obéît et qu'on le regardât comme le maître du Château. La première fois qu'il prit possession de cet appartement, ne voulant pas manger seul, et cherchant à égayer son repas, Piron engagea la Concierge, Janséniste outrée, à lui tenir compagnie à table. On imagine aisément quel devoit être le sujet de leur conversation. Piron affectoit

d'être le plus décidé Moliniste , et la dispute s'échauffoit au point que , souvent , les domestiques accouroient au bruit. La Concierge , assez instruite , s'étoit mis en tête de le convertir. Plus elle le pressoit , plus il la contrarioit , et lui faisoit , coup sur coup , les raisonnemens les plus comiques et les objections les plus plaisantes , dont le refrain étoit toujours : « Chacun a son » goût , Madame Lamarre ; pour moi , je veux » être damné ! » A peine huit jours s'étoient écoulés que le Comte de Livry , ennuyé de ne pas voir Piron , et voulant savoir s'il se plaisoit à Livry , vint le surprendre , à l'heure du dîner , et arriva dans l'instant même que la dispute ordinaire finissoit. Après l'avoir embrassé : « Eh ! » bien , *Binbin* , (1) lui dit-il (c'étoit un nom » d'amitié qu'il lui donnoit ordinairement) com- » ment te trouves - tu ici ? Es - tu content ? Te » sert - on bien ? » — « Oui , Monsieur le » Comte , répondit Piron ; mais Madame La- » marre ne veut pas.... » — « Comment , mor-

(1) Nom mignard , en Bourguignon , et qui signifie *Bénigne* , *Bénia*. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

» bleu ! elle ne veut pas ? Je prétends que tu sois
» ici le maître , comme moi-même. Entendez-
vous , Madame ?.... et si Monsieur me porte
» la moindre plainte !.... En un mot , je veux.... »
— « Calmez-vous , Monsieur le Comte , lui dit
» Piron , et daignez , je vous prie , m'entendre
» jusqu'au bout. Madame Lamarre ne veut pas
» que je sois damné. » — « Eh ! pourquoi , s'il
» vous plaît , Madame ? reprit le Comte. N'est-
» il pas le maître ? De quoi vous mêlez-vous ?
» Encore une fois , je vous le répète , je veux qu'il
» fasse ici sa volonté. Ce n'est pas à vous à y
» trouver à redire. » Madame Lamarre n'osa pas
répliquer , et se contenta de prier pour la con-
version du Poète Moliniste.

L'*Astrée* , de d'Urfé , avoit fait , autrefois ,
les délices de Piron. Le séjour champêtre de Li-
vry lui en rappela le souvenir , et réveilla son goût
pour la Poésie Pastorale.... Il composa *Les courses*
de Tempé , et hasarda cette Piece sur le Théâtre
François , en la faisant accompagner par *L'Amant*
mystérieux , Comédie faite d'abord pour l'amu-
sement de la Société de M. le Comte de Livry.
Jamais inquiétude n'égala celle de Piron à la

premiere représentation de ces deux Pieces , qui virent le jour en même tems , avec un succès bien différent. Sa crainte redoubla à la chute de *L'Amant mystérieux* , qui précédoit *Les courses de Tempé*. Mais le Public couronna la Pastorale , par la même équité avec laquelle il venoit de condamner la Comédie....

Si *L'Amant mystérieux* fit essuyer à Piron les désagrémens d'une chute , il s'en releva , en 1738 , avec le triomphe le plus complet et la gloire la plus durable. Malgré les Comédies de Regnard , le seul Auteur digne , depuis Moliere , d'occuper ce qu'on appelle proprement la scene comique , Thalie regrettoit encore tous les jours la perte de ce grand homme , que personne ne remplacera jamais , lorsque Piron conçut le dessein de sa *Méromanie* , ce chef-d'œuvre qu'on peut placer à côté des meilleures Pieces de Moliere , et celui de tous les Ouvrages de Piron qui porte davantage l'empreinte du génie....

La reconnoissance avoit déterminé Piron , vers l'année 1735 , à faire un voyage à Bruxelles , pour y voir un étranger dont il avoit reçu une lettre-de-change assez considérable , en remer-

ciement d'un exemplaire de la Tragédie de *Gustave*, que Piron lui avoit envoyé. Il crut ne pouvoir pas se dispenser d'aller lui en faire ses remerciemens sinceres, avec d'autant plus de raison que cet étranger l'avoit toujours traité avec beaucoup de bonté chez M. le Comte de Livry, où ils s'étoient vus anciennement.

Dans le peu de séjour que Piron fit alors à Bruxelles, il se lia d'une amitié intime avec l'illustre et trop malheureux J. B. Rousseau. Celui-ci lui fit donner sa parole de revenir le voir et le consoler. Il entretint depuis, avec lui, un commerce de lettres réglé, et, dans toutes, il le pressoit d'exécuter sa promesse. Piron se rendit aux instances de Rousseau en 1740. Il l'avoit déjà bien observé dans son premier voyage. Il sonda, pour ainsi dire, son cœur dans le second voyage qu'il fit à Bruxelles; et il y réussit d'autant plus aisément que Rousseau ne pouvoit se séparer de Piron, qu'ils passoient ensemble des journées entieres, et qu'il le regardoit comme un Ange consolateur, que la Providence lui avoit envoyé dans une terre étrangere, pour adoucir l'amertume et les ennuis de son exil.

Le chagrin avoit aigri ce grand homme , mais ne l'avoit point abattu. Piron , dans une lettre qu'il écrivit à la Marquise de Mimeure , dont les anciennes bontés pour Rousseau ne s'étoient pas refroidies , parle , avec éloge , de sa piété , avoue qu'elle lui a paru solide et sincère , et soutient qu'il n'étoit pas coupable des infâmes couplets qui causerent ses malheurs. Ce jugement de Piron n'est point suspect ; car il ajoute , avec sa franchise ordinaire , qu'il l'avoit étudié soigneusement : « et , malgré sa dévotion , continue-t-il , » j'ai vu qu'il tenoit encore un peu aux premières » idées dont il forma ses épigrammes ; car il me » donna la matière d'un conte assez gaillard , que » je mis en vers , par complaisance pour lui , et » dont il me parut content. »

Piron , dont le cœur n'a jamais été souillé par le venin de l'envie , ni resserré par la bassesse de la jalousie , regarda constamment Rousseau comme le génie le plus rare et le plus grand Poète de la France , et qui lui fera le plus d'honneur dans la postérité. Il le quitta avec regret , et revint à Paris. Rousseau , de son côté , avoit conçu pour Piron la plus haute estime. On le voit

voit par les lettres qu'il lui écrivoit, et que Piron avoit conservées. On le voit encore par celles qu'il adressoit à ses amis, et sur-tout à Racine, le fils, auquel il parle du plaisir qu'il avoit de posséder Piron.

C'est à l'occasion d'une de ces lettres, en date du 24 Juillet 1740, imprimée, page 419 du tome troisième de la superbe édition in-4°. des Œuvres de J. B. Rousseau, donnée par M. Séguy, en 1743, que Piron se brouilla avec l'Abbé Desfontaines. Ce célèbre critique, en rendant compte de cette édition, rapporte ainsi la lettre, dans ses *Jugemens sur quelques Ecrits nouveaux*, tome premier, lettre C, page 69 : « Je possède » ici, depuis quelques jours, un de mes compa- » triotes au Parnasse, M. Piron, que le Ciel » semble m'avoir envoyé pour passer le tems » agréablement, dans un séjour où je ne fais » qu'assister, tristement, aux plus grands repas » du monde. M. Piron est un excellent présen- » vatif contre l'ennui ; mais, &c. » Ce fatal *mais*, auquel, malicieusement ou non, le critique s'arrête, au lieu d'achever la phrase : « Mais » il retourne à Paris, et je vais retomber dans

» mes langueurs ; » ce fatal *mais*, dis-je , irrita Piron , et fut l'origine des épigrammes sanglantes dont il accabla l'Abbé Desfontaines, et que tout le monde sait par cœur. Ce qu'il y eut de plus plaisant , c'est qu'après avoir répandu dans le Public la première de ces épigrammes , Piron alla voir l'Abbé Desfontaines. Il le trouva avec deux Jésuites. Le Journaliste , pâlisant de colere , en le voyant , s'écria : « Etes-vous assez hardi de » vous présenter à ma vue après l'horrible épi- » gramme que vous avez faite contre moi ? » — « Horrible ? dit Piron ; comment vous les faut-il » donc ? Elle est pourtant fort jolie ! » Ce sang-froid redoubla la colere de l'Abbé , et fit partir d'un grand éclat de rire les deux Jésuites qui étoient présens. « Point d'emportement , ajouta » Piron. Crier et jurer ne remédient à rien ; l'épi- » gramme n'en est pas moins faite. Mais , puis- » qu'elle vous fâche , je vous propose un arran- » gement. » — « Eh ! quel est-il ? » — « Le » voici. Vous écrivez au Public toutes les semai- » nes ? Mandez-lui , la première fois , que l'épi- » gramme en question a été faite , on ne sait par » qui , ni contre qui , il y a cinquante ans ; et

» tout sera dit. » — « A la bonne heure ! Donnez-la moi. » C'est où Piron l'attendoit. « Je vais vous la dicter, » lui répondit-il ; et l'Abbé de l'écrire aussi-tôt, commentant, de son côté, et le Poète, du sien, chaque vers de l'épigramme. Je ne crois pas qu'il y ait au Théâtre une meilleure scene, une situation plus piquante et plus comique que celle qu'offrirent alors nos deux Auteurs. Les commentaires ne finissoient point. Mais ce qui choquoit sur-tout l'Abbé dans cette épigramme, c'étoit ce vers :

« Que fait le bouc en si joli bercail ? » (1)

« Y pensez-vous, disoit-il à Piron, est-ce que je suis un bouc ? Otez, ôtez ce bouc ! » — « Cela

(1) Voici quelle étoit cette épigramme.

« Un Écrivain fameux par cent libelles,
 » Croit que sa plume est la lance d'Argail.
 » Au haut du l'inde, entre les neuf pucelles,
 » Il est planté comme un épouvantail.
 » Que fait le bouc en si joli bercail ?
 » S'y plairoit-il ? Penseroit-il y plaire ?
 » Non : c'est l'eunuque au milieu du sérail ;
 » Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire ! »

H ij

» ne se peut , répliquoit Piron , sans rompre la
 » mesure ; mais vous êtes le maître de ne pas
 » écrire le mot tout entier. Mettez seulement :
 » Que fait ce B ? le vers y sera toujours , et
 » le Lecteur y suppléera. » Il fallut enfin que
 l'Abbé Desfontaines laissât , l'épigramme telle
 qu'elle étoit. Piron le quitta , en lui promettant
 que tant qu'ils vivroient , l'un et l'autre , il lui
 en apporteroit une tous les matins ; et il lui tint
 parole.

La réticence dont s'étoit servi l'Abbé Desfontaines en rapportant , par extrait , la lettre de J. B. Rousseau à Racine , le fils , avoit , sans doute , quelque malignité ; mais devoit-elle lui attirer une correction aussi sanglante de la part de Piron , lui qui n'avoit jamais été choqué des critiques assez vives de quelques-uns de ses Ouvrages , faites par ce même Journaliste ? Il paroît qu'il ne fut donc offensé que du double sens que présentoit cette réticence ; et il est certain que dans cette occasion il se montra plus jaloux de la réputation d'honnête homme que de celle d'Auteur. Au reste , malgré le sel qu'il mettoit dans ses épigrammes contre l'Abbé Desfontaines ,

il ne l'en regardoit pas moins comme un bon Ecrivain , un excellent Critique , plein de goût et de raison , auquel la république des Lettres devoit la plus grande reconnoissance pour avoir combattu , avec autant de courage que de succès , le néologisme et les écarts du bel-esprit moderne. La mort de cet Aristarque célèbre , arrivée en 1745 , peu de tems après sa querelle avec Piron , n'éteignit point la vengeance des autres Auteurs : Piron est le seul qui n'ait point troublé sa cendre , et qui l'ait même regretté.

Une forte constitution , une santé robuste , une gaieté inaltérable , promettoient à Piron les plus longs jours ; mais aussi peu fortuné qu'il l'étoit , comment envisager la vieillesse sans la redouter ? La Providence lui ménageoit une ressource dans un mariage avantageux , à considérer la position où il se trouvoit , et qu'il contracta , à son retour de Bruxelles , avec la Demoiselle Marie-Thérèse Quenaudon , âgée de cinquante - trois ans , et qu'il avoit connue chez la Marquise de Mimeure. Cette Demoiselle jouissoit de deux mille livres de rente viagère , ou environ , auxquelles le généreux Comte de Livry ajouta , par le contrat

de mariage , six cents livres de rente , aussi viagere , au profit de Piron.

Le lien qui serra leur union fut celui de la simple et pure amitié. Piron sentit alors , pour la premiere fois , la douceur d'être à l'abri de l'inquiétude , dans un âge où l'on a le plus besoin de secours , où tout le monde vous abandonne , surtout quand on n'a rien à laisser à la cupidité , qui ne meurt point. Jamais deux personnes ne furent mieux assorties. Madame Piron avoit beaucoup d'esprit et de gaieté. Elle étoit très-versée dans la connoissance de nos anciens Romanciers , dont elle possédoit supérieurement le vieux langage. Elle imitoit leur style , à s'y tromper. Les beaux-esprits qu'elle voyoit chez la Marquise de Mimeure consultoient souvent son goût sur leurs Ouvrages. Avec une compagne de ce caractere , Piron ne pouvoit manquer d'être heureux.

Rien ne troubla son bonheur pendant les quatre premieres années de son mariage. C'est dans ces tems qu'il composa sa Tragédie de *Fernand Corsets* , le dernier de ses Ouvrages Dramatiques , et qui fut jouée , pour la premiere fois , le 8 Janvier 1744 (avec peu de succès)....

Piron aimoit la gloire , sans néanmoins en être jaloux au point d'en perdre le repos. Mais , tandis qu'il se consolait du peu de réussite de *Fernand Cortès* , la fortune lui préparoit des peines autrement sensibles que celles qu'il avoit éprouvées jusqu'alors.

Il falloit user d'une grande économie pour pouvoir vivre honorablement avec le modique revenu dont Piron et sa femme jouissoient. La moindre dépense extraordinaire étoit capable non-seulement de les gêner beaucoup , mais encore de les déranger. Forcés de déménager trois fois , en très-peu de tems , Madame Piron regrettoit les frais que ces déplacemens successifs et imprévus occasionnoient. Le dernier déplacement , sur-tout , lui causa le plus grand chagrin , parce qu'il s'agissoit encore moins d'intérêt pécuniaire que de procédé.

Une espece d'ami , homme de qualité , au bonheur et à la fortune duquel Madame Piron avoit contribué , voyant sa répugnance à changer si souvent de maison , lui offrit un appartement dans son hôtel. Il mit au loyer un prix assez honnête. L'appartement demandoit quelques dé-

penses indispensables , et même assez fortes , avant que de pouvoir être occupé. M. et Madame Piron firent ces réparations à leurs frais. A peine en avoient-ils joui six mois que le propriétaire leur donna congé , sous prétexte que sa belle-mère trouvoit à redire qu'il logeât un Poète chez lui. Il disoit vrai ; mais n'auroit-il pas dû combattre la ridicule aversion de cette femme pour les Poètes ? Il agit , au contraire , avec ses hôtes comme s'ils eussent été des étrangers , et les pressa vivement de sortir de leur appartement. Ce procédé fit une impression si profonde sur Madame Piron , que , de ce moment-là même , son esprit se troubla. Son mari tenta vainement de la tranquilliser : elle étoit frappée ; et son triste état , auquel se joignit , quelques jours après , une paralysie , parut bientôt sans remède.

C'est alors que Piron connut , pour la première fois , la tristesse. Affligé de ce cruel accident , qui n'avoit pas altéré la douceur du caractère de sa femme , il ne voulut jamais l'abandonner à des soins étrangers. Continuellement occupé d'elle , et secondé de sa nièce , (devenue depuis Madame Capron) il lui administroit les

secours dont elle avoit besoin , et n'épargnoit rien pour lui rendre sa situation moins malheureuse.

Cependant , son revenu , trop modique , ne pouvoit suffire à la dépense qu'exigeoient les remèdes et les soins nécessaires à la malade. Il se voyoit à la veille de la perdre , et , avec elle , le revenu qu'elle avoit apporté , lorsque le Maréchal de Saxe informé du sort qui menaçoit Piron , lui envoya cinquante louis. Il accompagna le présent d'une lettre si honnête et si obligeante que Piron ne put refuser ; car il étoit fort éloigné de mendier des bienfaits : il conservoit même une certaine fierté , qui , dans une ame naturellement élevée , loin de s'affoiblir , se fortifie par l'adversité. On peut dire aussi qu'il étoit accoutumé aux soins que la Providence avoit toujours pris de lui , et il en eut bientôt de nouvelles preuves.

Au mois de Septembre 1750 il reçut un billet anonyme par lequel on le prioit de se rendre chez le Notaire Doyen. Il s'y rend. Le Notaire lui présente à signer la minute d'un contrat de 600 livres de rente viagere , constituée à son profit , comme en ayant fourni les fonds. A ces mots , Piron

s' imagine que le Notaire se trompe , et lui dit qu'il n'a fourni aucun fonds , et qu'il n'a même jamais possédé une somme aussi considérable. Le Notaire l'assure qu'il ne se trompe point , et il le prie de signer la minute du contrat , sans craindre aucune méprise. Piron , étonné , le questionne en vain : il lui nomme toutes les personnes qui l'honorent de leurs bontés. A toutes ces questions le Notaire ne répond qu'en lui disant de ne pas chercher à pénétrer le mystere , qu'il l'ignore , lui-même , et remet entre ses mains la grosse du contrat , et la premiere année d'avance de sa rente.

Piron , voulant connoître son bienfaiteur , court chez tous ses amis , ses protecteurs , ses connoissances , publier son agréable aventure , la raconte aux uns et aux autres , dans l'espérance que quelqu'un se trahiroit. Quinze jours se passent sans qu'il puisse rien découvrir. Enfin , désespéré de voir ses recherches inutiles , il prit le parti d'écrire , le 15 Septembre 1750 , à l'Auteur du Mercure , en le priant de rendre sa lettre publique ainsi que sa reconnoissance. Ce qui fut fait dans le Mercure d'Octobre suivant , page 201.

Par ce moyen il laissoit à son bienfaiteur invisible le plaisir de jouir , en secret , de toute la noblesse de son procédé , et en même tems la satisfaction de voir qu'il n'avoit pas obligé un ingrat. Cette lettre ne produisit aucun éclaircissement ; et Piron est mort sans avoir eu la consolation de connoître l'auteur d'une si belle action. C'étoit M. le Marquis de Lassay. Je le sais de la personne même à laquelle il avoit remis les deux mille écus , formant le capital des 600 livres de rente viagere. Cette personne respectable , à plus d'un titre , et qui m'honore de son amitié , depuis long-tems , ne m'a révélé ce secret qu'après avoir appris que Piron , à sa mort , m'avoit fait le dépositaire de ses Ouvrages. Ce secret fait tant d'honneur à la mémoire de M. le Marquis de Lassay , et son acte de bienfaisance est si noble et si rare que je me fais un devoir de le révéler , à mon tour , au Public.

Ce secours inespéré qui assuroit à Piron 600 livres de rente viagere , outre celle que lui avoit constituée le Comte de Livry , étoit une ressource pour lui sur le déclin de ses jours. Rien ne prouve mieux l'intérêt qu'il inspiroit à ceux qui

le connoissoient particulièrement que ces biens-faits multipliés , sans être sollicités ou achetés par de serviles hommages , puisqu'on lui épargnoit même l'embarras du remerciement. Il n'eut pas la satisfaction de partager long-tems avec sa femme cette petite augmentation de fortune. Elle mourut le 15 Mai 1751 , environ huit mois après. Tout le monde a été témoin de la douleur que cette perte lui causa , et des larmes sinceres et durables qu'elle lui fit répandre.

Il n'en est pas des peines du cœur comme de celles de l'esprit. Celles-ci sont susceptibles de soulagement. Le plus léger rayon d'espoir , le moindre événement heureux les suspend ou les dissipe. Mais quand le cœur est profondément affligé , le calme ne s'y rétablit pas aisément ; et tout, jusqu'à la joie même , semble redoubler sa tristesse et nourrir sa douleur. Il lui faut un long tems avant qu'il puisse goûter quelque consolation. Tout ce que Piron avoit souffert depuis sa naissance , du côté de la fortune , n'avoit pas altéré sa gaieté naturelle ; ou , du moins , s'il s'étoit livré quelquefois à de tristes réflexions , son caractere original n'en avoit pas souffert.

Mais

Mais le chagrin que lui causa la mort de sa femme absorba son ame toute entiere. Il étoit né pour sentir , plus qu'un autre , combien il est difficile de supporter la privation des douceurs mutuelles , réservées aux liens heureux d'une union fondée sur l'amitié , l'estime et la reconnaissance.

Madame Piron jouissoit d'une grande considération parmi les personnes qui aimoient son mari. Elle avoit gagné l'estime de Madame de Tencin , qui se connoissoit en mérite , et dont la maison étoit ouverte à quelques Gens-de-Lettres , qu'elle appeloit *ses Bêtes*. Piron étoit du nombre ; et faisoit les beaux jours de cette ménagerie. Chacun y parloit son langage. C'étoit là que le bel-esprit , devenu Géomettre , expliquoit son système des mondes , quittoit et reprenoit , tour-à-tour , le compas et la lyre ; que le Métaphysicien analysoit le cœur et l'esprit , d'une manière si subtile , et dans un jargon si précieux qu'on ne l'entendoit pas , et qu'il ne s'entendoit peut-être pas lui-même ; c'étoit là que l'Antiquaire vouloit fixer le tems , éclaircir les ténèbres des siècles fabuleux , et ne manquoit pas d'ajouter

ses propres conjectures à d'autres conjectures plus antiques ; c'étoit là que l'Historien, aussi brusque que la vérité, dont il affectoit d'être le partisan , traçoit les portraits d'*Acajou* et de Louis XI , puis , comme Philosophe , méditoit les *Considérations sur les mœurs* , et *Les Confessions du Comte de * * ** ; que le docte Médecin parloit la langue de tous les Savans , et très-peu celle de son art : enfin c'étoit là que se rassembloient les beaux-esprits du tems et les Savans à prétentions. Madame de Tencin, digne de les présider , n'y étoit point un personnage muet. Elle payoit , comme les autres , son tribut par des Ouvrages pleins d'esprit et d'agrémens. Souvent même elle inspiroit *ses Bêtes* ; et Piron a composé pour elle plusieurs Pièces charmantes.

Ce fut chez elle que feu M. Languet , Curé de Saint-Sulpice , rencontra Piron , sans le connoître. Elle le lui présenta comme un compatriote , qui faisoit honneur à la Bourgogne , et le nomma. « Quoi ! c'est vous , Monsieur Piron ? dit le » Pasteur. Je suis ravi de vous voir ! N'êtes-vous » pas le fils d'un Piron , Apothicaire à Dijon , » et que j'ai beaucoup connu ? Il avoit les bras

» si longs !.... » — « Ah ! Monsieur le Curé ,
 » que vos mains n'étoient-elles au bout , répartit
 » Piron ! mon sort seroit bien différent ! » M.
 Languet continua , en riant de l'exclamation :
 « Mais il y a long-tems que vous demeurez sur
 » ma Paroisse , et il est étonnant qu'à titre de
 » compatriote et de paroissien vous ne soyiez pas
 » venu me voir , et que je ne vous connoisse
 » point !.... » — « Cela n'est pas si étonnant que
 » vous le pensez : c'est que vous connoissez
 » mieux vos vaches (1) que vos brebis , lui ré-
 » pondit Piron ! » M. Languet trouva , comme
 les autres , la plaisanterie très-bonne , et invita
 Piron à le venir voir souvent. Il n'en manqua pas
 l'occasion ; et , depuis , il eût immortalisé cet il-
 lustre et pieux Pasteur , par l'Ode qu'il a intitulée
Le Temple de Saint-Sulpice , si les charités et
 les grands établissemens que ce Pasteur a faits

(1) Allusion au revenu que la Communauté de l'Enfant Jésus , fondée par cet illustre Pasteur , sur sa Paroisse , tire d'une certaine quantité de vaches , dont le lait sert à faire le plus excellent beurre. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

pour la Religion n'avoient pas irrévocablement assuré son immortalité.

Malgré les droits incontestables de Piron aux honneurs littéraires , sa modestie , autant que son indifférence , l'en avoit toujours éloigné ; mais ses amis et ses protecteurs s'en occupoient pour lui. La mort de l'Abbé Terrasson laissa , en 1750 , une place vacante à l'Académie Francoise. Plusieurs Académiciens , et , sur-tout , MM. de Fontenelle , de Boze , l'Abbé Sallier et Crébillon , pere , engagèrent Piron à se présenter , quoiqu'ils n'ignorassent pas toutes les plaisanteries qu'il se permettoit , et , sur-tout , le propos qu'il tint un jour à un de ses amis , en passant dans le Louvre : « Tenez , voyez-vous ? » lui dit-il , en lui montrant l'Académie Francoise ; il sont là quarante , qui ont de l'esprit » comme quatre ! » Ils étoient trop sensés pour lui en faire un crime , et ils rioient les premiers de ce bon mot. Ils le déterminèrent à faire les visites d'usage , en l'assurant que si , contre leur attente , il n'avoit pas les voix à cette élection , il les auroit toutes à la suivante , sans exiger de lui de nouvelles démarches.

Il remplit donc le cérémonial accoutumé, non avec cette gravité religieuse qu'observent ordinairement les candidats, mais très-gaiement, et, peut-être, un peu trop cavalièrement, au gré de quelques Académiciens austeres sur l'étiquette. Entre autres plaisanteries, il laissa chez un des trente-neuf électeurs, Nivelles de La Chaussée, son billet, sur lequel étoient écrits ces deux vers amphigouriques, tirés de je ne sais quelle Pièce de ce triste pere du comique larmoyant :

« En passant par ici j'ai cru de mon devoir
» De joindre le plaisir à l'honneur de vous voir. »

Des visites si peu sérieuses n'indisposèrent ouvertement personne contre lui ; du moins, il le crut. On l'assura même que les suffrages se réunissoient en sa faveur. Le Directeur de l'Académie, lui-même, acheva de le persuader, en lui disant de prendre tout le tems nécessaire pour composer son Discours de réception. Piron l'en remercia, et lui répondit : « Ne vous inquiétez
» point de cette corvée. Nos deux Discours sont
» déjà faits. Ils seront prêts du jour au lendemain de mon élection.... » — « Comment cela ?

» lui demanda le Directeur , d'un air surpris. »
 — « Comment cela ? répartit Piron. Le voici.
 » Je me leverai ; j'ôterai mon chapeau , puis , à
 » haute et intelligible voix , je dirai : *Messieurs*
 » *grand merci !* Et vous , sans m'ôter votre cha-
 » peau , vous me répondrez : *Monsieur , il n'y a*
 » *pas de quoi.* » A ces mots , le Directeur partit
 d'un faux éclat de rire , lui tourna le dos , et le
 laissa dans l'incertitude de savoir s'il avoit bien
 ou mal pris la plaisanterie , et s'il ne s'en serviroit
 pas pour lui nuire auprès de ses confreres.

Quoi qu'il en soit , le jour de l'élection ar-
 rivé on y procéda ; et , contre toutes les appa-
 rences , qui étoient pour Piron , l'Abbé de La
 Bletterie fut élu. Piron , de ce moment , se crut
 dégagé pour toujours ; mais , quelques heures
 après , on vint lui dire que la nomination de
 l'Abbé de La Bletterie avoit déplu au Roi , et
 que l'Académie avoit ordre de procéder à une
 autre élection. Comme l'exclusion n'avoit été
 donnée à l'Abbé de La Bletterie que pour cause
 de jansénisme , Racine , le fils , digne , à toutes
 sortes de titres , du fauteuil académique , et qui
 faisoit aussi des démarches pour l'obtenir , se

retira , dans la crainte qu'étant également soupçonné d'être Janséniste , il n'essuyât le même désagrément.

Ces deux concurrens écartés , le champ de bataille demeurait à Piron. On lui persuada de ne pas désespérer. Il céda ; mais à regret. L'exclusion de l'Abbé de La Bletterie et la retraite de Louis Racine firent du bruit. Les agréables de la Cour et de la Ville en plaisantoient , et rioient sur-tout de voir l'Écrivain licencié l'emporter sur deux rigoristes avérés. Ces propos étant parvenus jusqu'à Piron , il se hâta de fermer la bouche à ces mauvais plaisans. Il écrivit à l'Abbé Sallier , et lui envoya son désistement ; en le priant de le faire agréer à l'Académie. À peine sa lettre étoit-elle partie que M. Melot , son compatriote , Garde des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi , l'un des plus savans hommes de l'Europe , le plus modeste , en même temps , et le plus estimable , arrive chez Piron , les larmes aux yeux , et lui apporte une lettre de M. Boyer , Évêque de Mirepoix , écrite à l'Abbé Sallier , par laquelle il chargeoit cet Académicien « d'engager

» Piron à renoncer à son droit, et d'attendre la
» première place vacante, et pour cause ; qu'il
» pouvoit l'assurer, en même tems, qu'il seroit
» alors le premier à lui donner sa voix. » M. Melot, porteur d'une nouvelle qu'il croyoit devoir affliger Piron, fut bien soulagé quand celui-ci lui dit : « J'ai tout prévu. Vous trouverez à votre
» retour chez l'Abbé Sallier la lettre que je
» viens de lui écrire, en lui envoyant mon désistement ; et par-là vous verrez que la prudence
» du Poëte égale la délicatesse du Prélat. » Les choses en demeurèrent là, et M. de Mairan fut élu.

Il est aisé de voir qu'on avoit desservi Piron auprès de M. l'Évêque de Mirepoix. Nivelles de La Chaussée, ennemi déclaré de Piron, tint sur son compte, au Prélat, des propos plus que désavantageux. Il appuya sur le scandale et l'indécence de ses écrits licencieux, et eut la mauvaise foi de taire le repentir sincère qui devoit les lui faire pardonner. La délation réussit, et Piron s'en embarrassa peu. Il n'imaginait pas qu'il auroit encore à la redouter par la suite.

Trois ans après , au mois de Mai 1753 , M. Languet , (1) Archevêque de Sens , mourut. Nouvelle place vacante à l'Académie Française. Piron étoit bien éloigné de songer à se remettre sur les rangs ; lui qui , dans tous les tems , avoit montré la plus grande indifférence pour les honneurs académiques. Cependant , ses amis , ses protecteurs et les Académiciens , eux-mêmes , le sollicitèrent si vivement de reprendre ses droits , qu'il eut la foiblesse d'y consentir. On lui dit , au surplus , qu'il n'auroit aucune démarche à faire , que toute l'Académie étoit si parfaitement d'accord à son sujet qu'elle l'exemptoit de faire les visites accoutumées. Vaincu par tant d'instances , il attendit tranquillement son sort , sans le desirer , ni le craindre , et il fut élu , d'une voix unanime.

Il y avoit néanmoins un faux frere , qui porta l'Ode licenciëuse de Piron à l'Evêque de Mirepoix , lequel , déjà prévenu par Nivelles de La Chaussée , alla sur le champ chez le Roi , pour

(1) Frere du Curé de Saint-Sulpice , dont il a été parlé plus haut.

le supplier de faire casser l'élection. Le Roi lui en ayant demandé la raison : « La voilà , Sire , dans » cet écrit scandaleux que j'apporte à Votre Ma- » jesté. » Le Prince , ne sachant pas ce que cet écrit contenoit , ordonna au Prélat de lui en faire la lecture , afin de condamner et d'exclure l'Auteur en connoissance de cause. L'Évêque déploie l'écrit , en suppliant le Roi de le dispenser de faire la lecture d'une Piece qui blesse cruellement la pudeur. Sa Majesté prit alors le papier , et dit à l'Évêque d'écrire à l'Académie qu'elle eût à lui rendre compte de cette élection.

Le Président de Montesquieu , Directeur de l'Académie alors , fut député vers le Roi. Sa Majesté lui dit qu'il falloit nommer un autre sujet que l'Auteur de l'Ouvrage licencieux qu'on lui avoit remis. M. de Montesquieu , qui aimoit Piron , et qui depuis cette malheureuse exclusion n'a cessé de l'appeler son cher Confrere , voulut hasarder de le justifier ; mais le Roi ne répondit rien.

Désespéré de ce mauvais succès , qui perdoit à jamais Piron , il vola chez la Marquise de Pompadour , et après lui avoir cité plusieurs exemples

d'Académiciens , ses Confreres , qui n'auroient jamais été admis si on les eût traités avec la même rigueur , après s'être cité lui même pour exemple , il ajouta : « Quoi ! Madame , en nommant , tout » d'une voix , le pauvre Piron , sans qu'il y eût » songé , nous avons cru lui faire un honneur extraordinaire , et nous ne lui aurions attiré » qu'une disgrâce affreuse , capable de le conduire au tombeau ! Ah ! daignez réparer le tort » que l'envie lui a fait , et prenez-le sous votre » protection , en diminuant aux yeux du Roi une » faute que la haine a trop envenimée ! » La Marquise n'eut pas besoin d'être sollicitée davantage. Elle en parla au Roi , le même jour , avec l'intérêt le plus vif ; et Sa Majesté ayant demandé ce que pouvoit valoir une place de l'Académie Française , elle accorda sur sa cassette à Piron une pension annuelle de mille livres. Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit passé lorsqu'il reçut une lettre d'un de ses protecteurs , qui avoit montré le plus de zele pour son élection. Cette lettre portoit : « Je vous félicite , mon cher Piron , » de ce que vous n'avez pas à vaincre votre réputation ; et je vous demande pardon de l'avoir

» combattue quelques momens. Vous aviez bien
» raison , et vous voilà ce que vous vouliez être ;
» c'est-à-dire , libre. Que la joie que vous en aurez
» vous rende aussi gai que la crainte d'être élu
» vous avoit rendu triste et morne ! » C'étoit lui
annoncer , assez clairement , que sa nomination
n'auroit pas lieu. Sur ces entrefaites arrive chez
Piron l'Abbé Trublet , qui lui confirme , en
soupirant , qu'il n'a plus d'espérance. « Grand
» merci , l'Abbé ! lui dit Piron. Je vous ai enfin
» corrigé de la fureur de porter de mauvaises
» nouvelles ! Embrassez-moi , félicitez-moi et me
» contez comment les choses se sont passées ? »
L'Abbé commençoit à peine son récit qu'on ap-
porte , de la part du Président de Montesquieu ,
un billet à Piron. Il s'empresse de l'ouvrir , le
lit , et , transporté de joie : « Ah ! dit-il à l'Abbé
» Trublet , vous me cachiez la moitié de mon
» bonheur. Tenez , lisez ; M. de Montesquieu
» m'annonce que le Roi m'a gratifié d'une pen-
» sion de mille livres , sur sa cassette , pour me
» dédommager de la place de l'Académie. »
L'Abbé Trublet l'embrassa et le félicita sur
cette agréable nouvelle. Quelle douce satisfac-

tion , en effet , pour Piron ! Ce bienfait accordé par le meilleur des Rois consola le Poète persécuté , et pénétra son cœur d'une éternelle et respectueuse reconnaissance.

A cette faveur royale se joignit un honneur extraordinaire , que l'Académie n'avoit encore accordé à personne. Sensible à tout ce qui étoit arrivé à Piron , au sujet de son élection , elle lui députa quatre Académiciens , MM. de Mairan , Mirabeau , l'Abbé du Resnel et Duclos , pour lui témoigner l'intérêt qu'elle prenoit à la grace que le Roi venoit de lui accorder , et , en même tems , le regret sincere qu'elle avoit de ne pouvoir pas , suivant le vœu général de la Compagnie , le compter au nombre de ses membres. Les députés eurent lieu d'être satisfaits de la manière reconnoissante et respectueuse avec laquelle il les reçut ; mais ils ne purent s'empêcher de lui marquer leur surprise de sa sérénité. « Elle n'est » point héroïque , Messieurs , leur dit-il , puisque » tout se termine à une faveur royale , que je » n'ai pas plus sollicitée , ni esperée que ma nomination , et que j'ai encore moins méritée » que ma disgrâce. »

K

Peu de jours après cette députation , comme il étoit à dîner , on frappa à sa porte. Le domestique ouvre , et trouve un homme rangeant des bouteilles. Piron se leve de table , voit les bouteilles , interroge le porteur. Une voix de Stentor lui crie , du bas de l'escalier : « Prenez toujours » et buvez. Ce sont quarante bouteilles de vin » d'Espagne , le plus exquis.... Porteur acheve et » descends vite ; je t'attends. » — « Mais encore » faut-il savoir de quelle part ? demande Piron à » la voix. » Point de réponse. Le porteur finissant de poser les bouteilles reprend sa hotte et s'enfuit.

Cette aventure jette Piron dans le plus grand étonnement. Ce n'est pas qu'il ne fût accoutumé, comme on l'a déjà vu , à des bienfaits anonymes. Cependant , il se baisse et compte les bouteilles : « Quarante bouteilles , s'écrie-t-il ! On en donne » douze , vingt-quatre , cinquante ; mais qua- » rante ! ce nombre n'est point ordinaire : il » cache absolument un mystère qu'il faut que je » devine.... Quarante bouteilles ! Ce ne peut » être qu'un présent des Quarante de l'Académie , » ou une galanterie Espagnole faite à une Muse

» Bourguignonne ! » Parmi les quarante bouteilles
 il s'en trouva une dont le goulot étoit cassé net ,
 et , cependant , elle étoit bouchée comme les
 autres. « Oh ! pour le coup , dit Piron , cette
 » bouteille confirme ma conjecture. Elle est le
 » contingent du Président de l'Académie nais-
 » sante de Berlin , l'illustre Géometre Mauper-
 » tuis , lequel étant en froid avec moi , depuis
 » quelque tems , aura voulu calculer la somme
 » du plaisir qu'il est forcé de me procurer , à
 » l'exemple de ses Confreres , en me fournissant
 » son quarantieme , moins un goulot. Ce pro-
 » blême est aisé à résoudre ! »

Plein de son idée , il écrit à l'Académie , et
 commence sa lettre par ces beaux vers que La
 Fontaine met dans la bouche du paysan du Da-
 nube : (1)

*« Romains , et vous , Sénat , assis pour m'écouter ,
 » Je supplie , avant tout , les Dieux de m'assister.
 » Veuillent les immortels , conducteurs de ma langue ,
 » Que je ne dise rien qui doive être repris !*

(1) Fable septieme de son onzieme Livre.

» *Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits*
 » *Rien qui ne gâte une harangue....* »

« Messieurs , depuis que , de votre mouvè-
 » ment , vous daignâtes m'honorer de vos suf-
 » frages , et que , par vos officieuses représenta-
 » tions , il a plu au Roi , qu'on avoit indisposé
 » contre moi , de substituer à l'honneur , peu
 » mérité , que vous m'avez fait , des bontés en-
 » core moins méritées , je vous dois des remerci-
 » mens ; et je les médite ; mais souffrez que je les
 » differe encore quelque tems , et que je m'oc-
 » cupe aujourd'hui tout entier de l'objet qui me
 » fait prendre la liberté de vous écrire. Je reçois ,
 » dans le moment , quarante bouteilles de vin
 » d'Espagne , sans avoir pu me procurer la satis-
 » faction de savoir à qui je suis redevable d'un
 » cadeau si galant et si fort de mon goût. Je suis ,
 » à la vérité , dans la singuliere habitude de cette
 » espece de torture. En bon Philosophe , je tâche
 » de m'y faire , et je m'y fais. Mais ici , un peu
 » fondé sur les circonstances , je m'avise , et je
 » me-plais dans l'idée que c'est vous , Messieurs ,
 » qui vous êtes divertis à faire cette galanterie Es-

» pagnole à une Muse Bourguignonne. Ma mo-
 » destie , néanmoins , me jette dans l'incertitude ,
 » et c'est la première fois que je ne veux point
 » l'écouter. Je suis trop glorieux des bontés que
 » vous me témoignez. Il ne me reste qu'une
 » grace à vous demander , c'est de me continuer
 » ces mêmes bontés après ma mort. Daignez être
 » les dépositaires de mes dernières volontés. Je
 » les joins ici , telles que la franchise , dont j'ai
 » fait profession toute ma vie , me les a dictées.
 » J'emporterai dans le tombeau la reconnoissance
 » éternelle que vous m'avez inspirée. Heureux de
 » mourir après vous avoir donné des preuves du
 » profond respect avec lequel je suis , Messieurs ,
 » votre admirateur , Piron. »

Son testament étoit à la suite de cette lettre.
 Le voici.

« Je me recommande à la postérité. J'espere
 » plus dans son indulgence que dans celle de mes
 » contemporains. Comme j'ai toujours fui la
 » vaine gloire , et que je crains qu'une main
 » amie ou ennemie ne barbouille mon tombeau

» d'une platte ou méchante épitaphe , je veux
 » qu'on n'y grave que celle-ci :

» Ci-gît Piron, qui ne fut rien ,

» Pas même Académicien. » (1)

« Je laisse mes Ouvrages en proie à tous les
 » Journalistes, de quelque pays, profession , qua-
 » lité et secte qu'ils soient , sauf l'hypothèque
 » des Satyriques , des Critiques, des Compila-

(1) Piron avoit d'abord fait son épitaphe de cette ma-
 nière :

« Ci-gît.... qui ? quoi ? Ma foi ! personne , rien.

» Un qui , vivant , ne fut valet , ni maître ,

» Juge , Artisan , Marchand , Praticien ,

» Homme des champs , Soldat , Robin , ni Prêtre ,

» Marguillier , même Académicien ,

» Ni Franc-Maçon. Il ne voulut rien être ,

» Et véquit nul ; en quoi , certe , il fit bien ;

» Car , après tout , bien fou qui se propose ,

» Venu de rien , et retournant à rien ,

» D'être , en passant , ici-bas quelque chose. »

« Pour le soulagement des mémoires , et pour le
 » mieux , il avoit cru , disoit-il , devoir réduire cette
 » épitaphe aux deux vers rapportés ci-dessus. »

» teurs, des Plagiaires et des Commentateurs. Le
 » grand Corneille ne leur étant point échappé, il
 » y auroit de l'indécence à moi, du ridicule
 » même, de ne pas me laisser tourmenter, fouiller
 » et saisir par ces Barragers. »

« Je lègue aux jeunes insensés qui auront la
 » malheureuse démangeaison de se signaler par
 » des écrits licencieux et corrupteurs ; je leur
 » laisse, dis-je, mon exemple et mon repentir
 » sincère et public. »

« Je laisse, enfin, mon cœur à l'immortelle
 » Académie Française, et la supplie de vouloir
 » bien recevoir à gré ce petit diamant, assez
 » précieux par sa rareté, n'y ayant chez le Mogol
 » même aucuns joyaux qui valent un cœur
 » vraiment reconnoissant. »

Sa lettre et son testament écrits, il prend son
 verre rempli de vin d'Espagne, et, s'adressant à
 sa niece : « Voilà, dit-il, mes grandes affaires
 » faites. Dût ce verre de vin terminer ma vie,
 » j'aurois, du moins, le plaisir de la finir aussi
 » délicieusement que ce drôle d'Anglois qui,
 » ayant le choix du genre de sa mort, aimait mieux
 » se noyer dans une tonne de malvoisie que de

» se faire ouvrir les veines , comme Sénèque ! »
 Puis après avoir bu la moitié de son verre :
 « Quel parfum , s'écria-t-il !

» Ah ! qu'il est bon ! c'est la liqueur choisie ,
 » Le pur nectar , la céleste ambroisie
 » Qu'on sert aux Dieux dans leur félicité !
 » Boire à longs traits de cette malvoisie ,
 » C'est partager leur immortalité ! »

La niece étoit de tout son cœur de la gravité comique avec laquelle il rendoit ses actions de grâces. « Mais , mon oncle , lui dit-elle , si ce » n'est pas l'Académie qui vous a fait ce cadeau , » voilà toutes vos belles actions de grâces perdues ? » — « Non , ma fille , non ; que ce » soit l'Académie ou tout autre qu'elle , j'aime- » rois mieux ne boire que de l'eau toute ma vie » que de passer pour un ingrat ! »

Il persista donc à vouloir que les quarante bouteilles de vin d'Espagne fussent un présent de l'Académie Française , et il envoya sa lettre de remerciement à l'Abbé Sallier , son compatriote et son ami. L'Abbé vint , sur le champ , le désabuser , et rire avec lui de sa plaisante erreur. Dès que Piron fut certain qu'il s'étoit trompé dans

ses conjectures, il jetta ses soupçons de reconnaissance sur M. le Comte de Maurepas. Ils étoient d'autant mieux fondés que ce Ministre, protecteur né des Sciences et des Lettres, avoit toujours honoré Piron de ses bontés.

Tant d'intérêts réunis en sa faveur le dédommageoient bien d'être privé d'une place à l'Académie Française, dont il suffit d'être reconnu digne, quand même on ne l'obtiendrait pas. Il est difficile, d'ailleurs, d'avoir de meilleurs titres pour arriver au Temple de Mémoire que son *Gustave* et sa *Métromanie*. Au reste, si la postérité, pour sauver un nom de l'oubli, n'avoit jamais consulté que les registres de l'Académie, que seroient devenus tant de noms, vraiment immortels, qui ne s'y trouvent point inscrits ? Il en est souvent des honneurs académiques comme de certaines charges ou dignités dont les droits et les prérogatives ne s'étendent pas au-delà de la vie du titulaire. Ainsi, quoiqu'il soit glorieux d'obtenir les premiers honneurs de la République des Lettres, si l'on veut survivre à cette gloire, il faut qu'elle soit acquise par un mérite réel et des talens distingués. Elle eût été la récompense

de Piron , si la haine et la jalousie ne la lui eussent pas arrachée. La conduite que l'Académie tint à son égard , dans cette fâcheuse circonstance , fut bien flatteuse pour lui , et digne de cette Compagnie également illustre et respectable. La dispense qu'elle lui accorda de faire les visites d'usage est une grace qu'elle n'avoit encore accordée qu'à Bernard de La Monnoye , son compatriote et l'ami intime de son pere.

La pension de mille livres que le Roi venoit d'accorder à Piron le mettoit en état d'attendre d'autres graces. Il y avoit quarante ans , et plus , que ce Poëte étoit célébré lorsque le Privilége du *Mercur* fut donné à Boissy , au mois d'Octobre 1754. Le Roi eut la bonté de se ressouvenir du Poëte Bourguignon , et de lui assigner sur le produit du *Mercur* une pension annuelle de 1200 livres , pour en jouir du premier Janvier 1755. Cette pension fut portée à 1800 livres , en 1758 , et fixée enfin à 2000 livres , en 1761. Ces graces lui furent annoncées successivement par M. le Comte de Saint-Florentin , depuis devenu Duc de La Vrillière , à la protection duquel non-seulement Piron , mais un grand nombre de Gens-

de-Lettres ont dû les récompenses qu'ils ont obtenues.

Qui n'eût pensé être pour jamais à l'abri des coups de la fortune avec une pension de 2000 livres ? Cependant le *Mercur*e tomba dans un tel discrédit que les pensions cessèrent d'être payées. Les intéressés tinrent entr'eux plusieurs assemblées pour trouver les moyens de soutenir cet Ouvrage périodique ; mais Piron leur répétoit toujours : « Eh ! Messieurs , comment voulez-
 » vous que ce qui est *au-dessous de rien* (1) produise quelque chose et vous fasse vivre ? Ce-
 » pendant , si , pour le bien commun , il faut
 » faire quelque réduction sur les pensions , je
 » consens qu'on commence par la mienne , qu'on
 » la supprime même toute entière ; quelque besoin que j'en aie , je la sacrifierai , de tout
 » mon cœur. Je ne l'ai point demandée , parce
 » qu'il ne m'est jamais venu dans la pensée que
 » je la méritasse ; et j'aime encore mieux ne rien

(1) C'est la qualification que La Bruyère donnoit au *Mercur*e , et que Piron se plaisoit souvent à répéter.

» avoir que de mériter rien , ici sur-tout où ,
 » tiré en ligne pour 2000 livres , je ne saurois ser-
 » vir qu'à nuire. » Quelle différence de ce lan-
 gage , si modeste et si simple , dans la bouche
 d'un homme qui avoit fait ses preuves de génie ,
 et qui étoit alors âgé de soixante et treize ans , au
 langage présomptueux de certains talens très-
 douteux , et d'un mérite souvent équivoque , qui
 briguent et obtiennent de pareilles récompenses !
 On n'accepta point la proposition de Piron , et
 l'on attendit des jours plus heureux.

Les obstacles qui avoient éloigné Piron de
 l'Académie Française n'empêcherent point l'A-
 cadémie de Dijon de l'adopter. La Capitale de
 la Bourgogne voyoit , avec complaisance , la
 gloire de son nouveau Lycée devenir , de jour
 en jour , plus brillante , par le nombre de Savans
 illustres qui en faisoient l'ornement , lorsqu'en
 1751 on proposa à Piron d'y venir prendre place.
 Il pleuroit encore la mort de sa femme , et un
 an presque-écoulé n'avoit point suffi à sa douleur.
 Peu sensible à tout ce qui pouvoit flatter son
 amour-propre , il répondit modestement aux pro-
 positions qu'on lui fit , et refusa constamment

un honneur auquel , selon lui , il ne pouvoit , ni ne devoit prétendre.

Cependant , plus l'Académie de Dijon acquéroit de célébrité , plus elle étoit jalouse du choix de ses Membres , destinés à soutenir et à augmenter sa gloire. Elle regrettoit de ne pas voir inscrit sur ses registres le nom d'un compatriote tel que Piron. Elle redoubla donc ses instances en 1762 : elles furent si pressantes , et , en même tems , si honorables pour lui qu'elles l'ébranlèrent. M. de Brosses , alors Président à Mortier , et qui est devenu depuis Premier Président au Parlement de Dijon , se trouvant à Paris , l'alla voir. La visite de ce savant Magistrat , également recommandable par son étude profonde des Loix et par son intégrité , par ses connoissances , par la variété , le nombre et l'utilité de ses curieux et savans écrits , acheva de le déterminer. Il accepta l'honneur que l'Académie vouloit bien lui faire , et il y fut reçu le 11 Juin 1762. Ce qui le flatta le plus fut de voir son nom mêlé à ceux des Bouhier , des Crébillon , des Buffon , qui feront , à jamais , la gloire non-seulement de la Province de Bourgogne , mais de la France en-

tière. (1) Eh ! quelle Province, quelle Ville autre que la Bourgogne et Dijon peuvent se vanter

(1) Quand Piron eut été admis à l'Académie de Dijon, il écrivit au Président Richard de Ruffey (du Parlement de Bourgogne, et Membre de cette même Académie) : « Eh ! quelle place voulez-vous que j'occupe » dans notre Académie, parmi tant de génies origi- » naux et sublimes, qui y répandent le plus grand » éclat ? Notre bonhomme Rameau, avec la plus pe- » tite dose de gros sens commun, tout brut et sans ma- » nége, n'a-t-il pas, de son seul génie, écrasé tous les » Troubadours de Provence et d'Italie ? Notre fier Cré- » billon, (devant Apollon soient ses mânes !) avec une » très-légère étincelle de ce que le vulgaire appelle es- » prit, et n'ayant que son génie, tout nud, ne laisse- » t-il pas un aspic dévorant, et le vautour de Promé- » thée au cœur envieux ?.... Je ne vous parlerai point » de M. de Buffon ; cet homme de génie appartient à » l'univers. J'entends les Normands se vanter d'avoir » produit Malherbe, Saint-Évremond, Chaulieu, Fon- » tenelle ; pas un mot de Corneille !.... » (Note de M. Rigoley de Suvigny.)

L'univers entier déplore, en effet, actuellement la perte de M. de Buffon. Cette perte, que l'on vient de faire, tout récemment, doit affliger particulièrement la Bourgogne, parce qu'il lui avoit consacré une grande partie de son tems, qu'il alloit passer à étudier et à

d'avoir donné naissance à un si grand nombre d'hommes illustres et véritablement grands ? Cette Province est la seule , si l'on veut parcourir tous les Arts , toutes les Sciences , toutes les branches diverses de la Littérature , qui ait à se glorifier , à l'exemple de la Grece et de l'ancienne Rome , d'avoir produit , dans tous les genres , des génies du premier ordre. Le bel-esprit ne paroît pas avoir encore ravagé cette heureuse contrée. C'est aux ombres immortelles des Bossuet , des Bouhier , des La Monnoye , des Crébillon , des Piron , à veiller sur elle , et à la défendre des attaques de cet ambitieux ennemi du génie !

Quelle influence , en effet , ces excellens mo-

peindre la nature , avec des couleurs aussi vraies , aussi variées , aussi admirables , et qui dureront autant qu'elle , dans le sein de sa famille , dans le lieu où il prit naissance et où il avoit de superbes et immenses possessions ; mais la France , l'Europe et le monde entier , qu'il nous a si bien fait connoître , et dont il étoit si bien connu , si révééré et si chéri , regretteront , à jamais , ce grand homme , si justement célèbre , à tant de titres.

deles ne doivent-ils pas avoir sur les esprits ? Qui ne brûlera pas comme eux du desir d'illustrer sa Patrie ? Quelle élévation leur renommée ne doit-elle pas porter dans l'ame de celui qui a eu le bonheur de respirer , en naissant , le même air qu'ils ont respiré ? En un mot , quel pouvoir leur exemple n'aura-t-il pas sur l'amour-propre honnête qui fera ses efforts pour les imiter , les suivre , les égaler , les surpasser même , s'il est possible ? C'est ainsi que le cœur de Piron s'enflamma. Cette foule de Savans , de tout rang et tout état , frappa ses premiers regards. Dès-lors il jura de suivre leurs traces , et remplit son serment , malgré les obstacles que la fortune ne cessa de lui opposer.

Jamais l'amour de la Patrie n'eut plus d'empire sur un cœur que sur le sien. Glorieux d'être né Bourguignon , il conçut , malheureusement trop tard , le dessein de faire l'éloge des Hommes illustres de sa Province ; mais il n'a fait qu'ébaucher cet Ouvrage , qu'il commença dans un tems où il étoit presque aveugle. On doit regretter qu'il n'ait pu l'achever. Il s'étoit fait une si haute idée de l'état d'Homme de Lettres , qu'on ne

doit point être étonné de la fierté avec laquelle il en soutenoit la noblesse. Il ne souffrit jamais qu'on osât la rabaisser en sa présence ; et c'est ce qu'il fit sentir à un grand Seigneur, dans l'appartement duquel il étoit près d'entrer, au moment où celui-ci reconduisoit une personne qualifiée. « Passez, Monsieur, dit le maître du logis à la personne qui s'arrêtoit par politesse ; » passez, ce n'est qu'un Poète. » — « Puisque » les qualités sont connues, répartit Piron, je » prends mon rang, » et il passa le premier. Il ne devoit point à la réflexion de pareilles réparties : elles lui étoient inspirées, sur le champ, par cette élévation qui régnoit naturellement dans son ame.

Si l'éducation qu'on reçoit sous des maîtres habiles consiste dans les leçons de sagesse et de vertu qui forment le cœur, et dans les bons préceptes qui développent l'esprit et le rendent propre à embrasser les sciences humaines, si à ces leçons et à ces préceptes l'élève joint des dispositions heureuses, et que, pour surcroît d'encouragement, il trouve encore au sein de sa famille des modèles et des exemples, personne ne reçoit

une meilleure éducation et n'en profita mieux que Piron. Malgré les peines qui traversèrent les trois quarts de sa vie , il perfectionna ses talens naturels par l'étude des grands modèles de l'antiquité Grecque et Romaine. La langue d'Homere lui étoit aussi familiere que celle de Virgile. Il paroît donc que ceux qui lui reprochent une certaine dureté de style et un défaut de goût et d'harmonie se trompent en l'attribuant à son peu d'éducation. Ils abusent de l'aveu qu'il a fait souvent , non pas de son peu d'éducation , mais d'une privation de fortune , qui ralentit ses progrès. S'il eût été privé de goût , s'il eût méconnu l'harmonie , auroit-il senti si vivement celle qui fait le charme de la Poésie d'Homere , de Virgile et d'Horace ? auroit-il admiré Corneille ? auroit-il éprouvé ce doux ravissement que produisent les vers de Racine , qu'il avoit par cœur ? Il admiroit son style inimitable , qu'on ne trouve depuis dans aucun de nos Poètes , sans exception , et qu'aucun de nos Poètes à venir ne ressuscitera peut-être jamais. Cette dureté prétendue , qu'une critique injuste et jalouse exagere , et qu'elle a aussi reprochée à Crébillon , tient à la maniere

forte dont ils concevoient leurs pensées. C'est même ce qui distingue particulièrement le génie, de l'esprit. Le génie ne produit que des beautés mâles, dont les graces nerveuses rejettent tout ornement qu'elles ne tiennent pas de la nature. L'esprit, au contraire, ne produit que des beautés délicates, soumises aux caprices des goûts divers, et dont les graces molles et fugitives ont besoin de toutes les ressources de l'art pour séduire et pour plaire. Les unes sont de tous les tems et de toutes les nations, et arrachent, comme malgré nous, notre admiration ; les autres dépendent des lieux, des tems et des circonstances, et le goût qui les admet est inconstant comme elles.

Un reproche que l'on fait encore à Piron tombe sur les premières Sociétés qu'il fréquenta, et dans lesquelles il contracta, dit-on, cette âpreté, cette rudesse qui choque si fort ses critiques trop délicats. Le ton de la Société peut influer, sans doute, sur ce que le vulgaire appelle, communément, l'esprit ; mais ce ton ne change rien au génie. L'esprit imite et le génie crée. L'un est un miroir qui reçoit et réfléchit la lumière. Le génie

est une flamme divine qui la produit et la répand. Piron , à soixante ans , avoit le même génie qu'à vingt ans , avec cette différence essentielle qu'il l'avoit fortifié par l'expérience et par l'étude.

Ce n'est , en effet , que dans la solitude et le silence du cabinet qu'on peut nourrir son génie , par une réflexion profonde sur soi-même , et épurer son goût par la méditation continuelle des bons Auteurs , anciens et modernes. Quiconque , avec des dispositions heureuses , s'en tiendrait à ne voir et à ne consulter que ce qu'on nomme ; souvent mal-à-propos , la bonne compagnie , courroit risque de s'égarer. Je dis plus , la fréquentation prématurée du grand monde , outre qu'elle détourne de l'étude , ne fait que des hommes vains , parce qu'on se hâte d'enivrer de louanges les talens précoces , sous prétexte de les encourager.

Piron fut assez heureux pour n'être point gâté par la fausse louange. Il n'eut d'autre aiguillon que sa verve , et d'autre encouragement que sa propre volonté. Aussi fut-il toujours modeste. Si les Sociétés que la Province lui offrit d'abord n'avoient ni le brillant , ni la légèreté de celles de

Paris , il y rencontroit , du moins , les Bouhier , les Dumay , (1) les La Monnoye et beaucoup d'autres Savans avec lesquels il s'instruisoit ; et , sans doute , ces Sociétés valaient bien la bonne compagnie de la Capitale , où l'on fait si souvent la guerre au bon goût et au bon sens. Au reste , si ses rivaux eussent eu à vaincre , comme lui , les obstacles qu'il a vaincus ; si , comme lui , ils eussent été forcés de lutter , sans cesse , contre la fortune , je doute qu'ils les eussent surmontés avec autant de courage , de gloire et de vraie philosophie.

La célébrité qu'il s'étoit acquise depuis qu'il avoit quitté Dijon , engagea l'Éditeur de la *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne* à lui demander qu'il composât l'article concernant Piron , le pere , et , en même tems , qu'il voulût bien aussi

(1) L'Abbé Dumay , Aumônier des Pages de la grande écurie du Roi , et Chanoine de la Cathédrale d'Arras. Il étoit de Dijon , et Membre de l'Académie de cette Ville , dans laquelle il alloit passer une partie de l'année. Pendant son séjour à la Cour , il se trouva à portée de rendre plusieurs services à Piron , son compatriote et son ami.

faire celui qui le regardoit, lui-même. Il s'en défendit long-tems. On lui écrivit lettres sur lettres, auxquelles il ne répondit point. Enfin l'Editeur le pressa tant qu'il lui envoya seulement l'article de son pere , très-bien fait et très-ample. A l'égard du sien , il étoit en deux lignes. La vraie modestie rend ordinairement l'amour - propre muet. Mais , par une mal-adresse, qu'on ne sauroit comprendre, et qu'on ne peut excuser, l'Éditeur de cette *Bibliothèque* , au lieu d'y insérer ces deux articles, tels qu'ils étoient, s'avisa d'en substituer deux autres, si secs et si décharnés que Piron en fut piqué. Il ne s'en vengea pas autrement qu'en communiquant les siens, tels qu'il les avoit composés, à l'Abbé Desfontaines, au moment où ce Journaliste alloit rendre compte de la *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*. Le Critique en profita , et les inséra dans sa feuille , en reprochant à l'Editeur son peu de discernement.

Malgré la foiblesse de sa vue , Piron entretenoit une correspondance très-étendue et très-exacte avec ses protecteurs , ses amis , et beaucoup de Gens-de-Lettres très-célebres. C'est dans

ce commerce épistolaire qu'éclate singulièrement sa gaieté, sa franchise et toutes les excellentes qualités de son cœur et de son esprit. Quoique né pour l'épigramme, il avoit la satire en horreur. Il n'empoisonnoit jamais le trait qu'il lançoit : toujours plus de gaieté que de malice, et jamais de noirceur. Si ce que j'avance ici n'étoit pas avoué par tous ceux qui l'ont connu, j'en rapporterois mille preuves pour une. Je me contenterai de citer ici la réponse qu'il fit à la lettre d'un Chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, qui lui demandoit une satire contre une personne qu'il lui nommoit. « Vous avez jetté les yeux » sur moi, lui répondit-il, comme sur quelqu'un » qui pourroit être moins honnête homme que » vous et moins chrétien. Vous vous trompez. Si » je faisais une action si infâme je me rendrois » éternellement indigne de la société et de l'estime des honnêtes gens. »

Ce caractère plein de bonhommie, de franchise et d'honnêteté, le faisoit rechercher autant que les charmes de son esprit et de sa conversation. Toujours brillant, toujours nouveau, il ne s'épuisait jamais. Ses saillies, ses bons mots cou-

loient de source , avec un naturel et une simplicité charmante. La plus légère circonstance , la moindre question lui fournissoient d'excellentes réparties ; témoin celle qu'il fit à un Évêque , qui lui demandoit , d'un ton à quêter un éloge : « Avez-vous lu mon Mandement , Monsieur Piron ? » — « Non , Monseigneur , et vous. ? »

Il avoit entièrement perdu la vue dans les dernières années de sa vie ; et , comme il ne sortoit presque plus de chez lui , il étoit enchanté qu'on le vînt voir. Il mettoit tant de gaieté dans sa conversation , et l'on se plaisoit si fort à l'entendre , qu'on ne l'interrompoit que pour lui fournir le moyen de reprendre la parole , avec une nouvelle chaleur et de nouveaux agrémens. Une Dame infiniment aimable , très-spirituelle et très-jolie , témoigna l'envie de le voir et de causer avec lui. Elle y fut conduite par quelqu'un qui connoissoit Piron , et l'avoit prévenu sur cette agréable visite. La Dame étoit instruite de la haute estime de Piron pour son ami , le Président de Montesquieu. Jalouse de lui donner une idée avantageuse de son esprit , et de ne pas paroître aussi superficielle que la plupart des personnes de

son sexe, elle entama la conversation par l'éloge et l'analyse de *L'Esprit des Loix*, Ouvrage au-dessus de la portée, je ne dis pas des femmes, mais des trois-quarts des hommes, même les plus savans. Elle soutint assez bien son texte, pendant cinq ou six minutes, et elle commençoit à s'embrouiller, lorsque Piron s'en aperçut et lui dit : « Madame, croyez-moi, sauvez-vous par le » *Temple de Gnide*. (1) » Cette heureuse saillie ramena la gaieté dans la conversation, et cette Dame y fit briller alors tous les agrémens de son esprit.

Tous ceux qui ont vécu familièrement avec Piron, rendent justice à la beauté de son ame, à l'excellence de son cœur : « Je voudrois voir, » écrivoit-il, en 1766, à M. le Gouz de Gerland, (2) tous ceux que j'aime et que j'estime » ne faisant qu'un même cercle, et moi, dans le » centre, les faire rire à la ronde, dût-ce être à

(1) C'est le titre d'un Poëme charmant, écrit en prose poétique, et dont la composition fut le fruit de quelques-uns des délassemens de Montesquieu, pendant sa jeunesse.

(2) Grand Bailli de la Noblesse du Dijonnois, et Membre honoraire de l'Académie de Dijon.

» mes dépens ! Le singe n'auroit point de regret
 » à sa monnoie , en si belle et pleine jouissance ! »

Avec quelle effusion de cœur ne m'a-t-il pas parlé cent fois de ses illustres et principaux bienfaiteurs , le Comte de Livry, le Prince Charles, M. le Duc de Nevers, M. le Comte de Maurepas, M. le Duc de La Vrilliere ! Que seroit-il , en effet , devenu sans leur protection et leurs secours généreux ? Mais s'il est doux pour un cœur reconnoissant de se rappeler, sans cesse, avec transport , le nom chéri de ses bienfaiteurs , n'est-il pas plus doux encore d'avoir à se dire , à soi-même : « J'ai rempli les devoirs sacrés de » l'humanité ; et , pour comble de satisfaction , » mes bienfaits sont tombés sur un être malheureux , et qui les méritoit ! »

Sensible au mérite de ses rivaux , Piron ne les attaqua jamais ; et l'épigramme , qu'il avoit toujours prête , n'étoit que pour sa défense. Lorsqu'un de ses amis vint lui annoncer la fausse nouvelle de la mort du plus célèbre Poëte de nos jours , (1) il fut témoin du saisissement qu'elle lui causa. Il vit Piron se lever , avec viva-

(1) Voltaire , dont on fit courir le bruit de la mort plusieurs fois fausement.

cité , de son fauteuil , s'agiter , et s'écrier , à
 plusieurs fois : « Ah ! le pauvre homme ! Quelle
 » perte ! C'étoit le plus bel-esprit de la France ! »
 Puis , reprenant ses sens , dire à son ami : « Au
 » moins , Monsieur , vous me répondez de votre
 » nouvelle ? » Qu'il est aisé de voir , comme l'a
 judicieusement remarqué M. Bret , en rendant
 compte , dans le *Journal Encyclopédique* , du 15
 Avril 1775 , de l'*Eloge de Piron* , lu à la séance
 publique de l'Académie de Dijon , le 23 Décembre
 1773 , par M. Perret , Secrétaire perpétuel de
 cette Académie , et imprimé , à Paris , en 1774 ,
 chez Pissot , in-8°. , « que cette anecdote peint ;
 » dans sa totalité , le cœur et l'esprit de Piron !
 » Par son exclamation , il rend un juste hommage
 » à son rival. Mais son intarissable gaieté renaît ,
 » tout-à-coup , continue M. Bret. Il se rappelle
 » toutes les plaisanteries qu'il s'étoit permises sur
 » cet Écrivain célèbre ; et il veut encore soutenir
 » ce rôle , qui l'avoit amené là. Voilà la source
 » du dernier trait. » M. Bret ajoute que « le Pa-
 » négyriste de Piron a véritablement frappé au
 » but lorsqu'il a dit que *cette espece de guerre d'es-*
» prit n'étoit , au plus , que le résultat du projet

» qu'il avoit formé de modérer l'enthousiasme ex-
 » géré des partisans de son émule , à côté duquel on
 » semble ne vouloir admettre aucun autre Poëte. »

Cette observation est d'autant plus juste , que Piron , naturellement modeste , ne pouvoit souffrir la louange , même la plus modérée , et qu'il disoit que rien n'étoit plus capable d'inspirer la modestie que de voir un Auteur ivre d'encens , à-peu-près , comme ces misérables Ilotes que les Spartiates envroient pour inspirer à leurs enfans l'amour de la sobriété.

Si dans sa jeunesse Piron eut le malheur de blesser la décence et les mœurs , par un petit nombre d'écrits licencieux , il respecta toujours la Religion , contre laquelle il ne s'est jamais élevé dans aucun de ses Ouvrages. Il a même donné des marques publiques de son repentir sincere , au sujet du scandale qu'il avoit causé. Il traduisit les *Pseaumes de la Pénitence* ; et c'est à cette occasion qu'il écrivit à M. Tannevot , Poëte et Philosophe Chrétien : « Ma sincere et chré-
 » tienne palinodie , Monsieur , après la satisfac-
 » tion de ma conscience , ne pouvoit m'en causer
 » une plus sensible que de m'avoir rappelé dans

» votre souvenir. Nos demi-beaux-esprits , nos
 » quarts de Philosophes peuvent me ridiculiser
 » tout à leur aise : un suffrage aussi desirable
 » que le vôtre , à tous égards , et sur-tout pour
 » l'Ouvrage en question , acheve de m'en con-
 » soler pleinement. »

Une chute fâcheuse qu'il fit , au mois de Décembre 1772 , hâta son dernier moment. Malgré cet accident , il conserva sa gaieté jusqu'à sa mort. Sa niece , qui étoit mariée , depuis trois ans , lui avoit , par une délicatesse très-louable , caché son mariage , dans la crainte qu'il ne crut qu'elle alloit l'abandonner. Mais elle fut bien étonnée de s'entendre appeler par son nom de femme , (1) lors de la lecture du testament de son oncle , qu'une égale délicatesse avoit empêché de lui faire connoître qu'il savoit son mariage. C'est aux soins assidus et constans qu'elle lui a rendus pendant trente ans qu'il a dû la tranquillité dont il jouissoit. Elle le pleure encore

(1) Elle avoit épousé M. Caperon , excellent Musicien , et qui s'est rendu célèbre dans son Art , par la légèreté , la finesse et l'agrément de son jeu sur le violon. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

tous les jours , et croit le voir en jettant les yeux sur son buste , fait par M. Caffieri ; (1) ouvrage de l'amitié , que l'Art a consacré à l'immortalité. Piron mourut le Jeudi 21 Janvier 1773 , à onze heures du soir , âgé de quatre-vingt-trois ans , six mois et douze jours.

(1) M. Caffieri , Sculpteur du Roi , et Professeur de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture , après avoir modelé , en terre cuite , le buste de Piron , son ami , l'a exécuté en marbre , pour être placé dans le foyer public du Théâtre François , et il a réuni tous les suffrages , tant par la ressemblance frappante de ce Poète célèbre , qu'il fait revivre , que par la beauté , la finesse , l'élégance et la perfection du ciseau de l'Artiste. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

Une copie de ce buste a été donnée à l'Académie Française , par M. Caffieri , et une autre à l'Académie de Dijon , et ces deux illustres Compagnies se sont empressées à en orner leurs Salles d'assemblée.

C A T A L O G U E

D E S P I E C E S

D E P I R O N.

ARLEQUIN-Deucalion , Monologue , en trois actes , en prose mêlée de vers , et suivi d'un Divertissement , donné , pour la première fois , au Théâtre de l'Opera-Comique , à la Foire Saint-Germain , le 25 Février 1722 ; imprimé dans les Œuvres complètes de l'Auteur , éditions de M. Rigoley de Juvigny , à Paris , en 1716 et 1717 , chez Lambert , *in-8°.* , et chez Théophile Barrois , *in-12.*

On connoît la Fable qui fait le fonds de ce sujet , que Saint-Foix a mis au Théâtre François en 1741 , et dont il a fait ensuite un Opera , joué , avec de la musique de MM. Giraud et Le Breton , en 1755. M. de Baillere en a fait aussi un Opera-Comique , qui fut joué à Rouen , en 1751.

Dans la Piece de Piron , Arlequin-Deucalion est échappé au déluge universel en se mettant à califour-

138 CATALOGUE DES PIÈCES

ehon sur un tonneau , qu'il a vu flotter , et qui s'est arrêté sur le mont Parnasse. Il avoit mis sa femme , Pyrrha , sur un cerf-volant , dont il tenoit la corde , espérant qu'ils s'aideroient mutuellement , l'un l'autre , à se sauver par ce moyen ; mais il a lâché la corde pour courir après le tonneau , qu'il a cru plus sûr pour le sauver , et il s' imagine que Pyrrha est noyée. Il veut repeupler la terre avec une des neuf Muses , mais elles le dédaignent toutes , l'une après l'autre. Cependant Pyrrha a rencontré Pégaze en l'air , au moment où elle alloit tomber dans l'eau , avec son cerf-volant ; elle a monté le cheval ailé , et elle arrive , avec lui , sur le Parnasse. Arlequin , réuni à elle , craint de ne pouvoir repeupler la terre de long-tems , parce qu'ils sont déjà bien vieux l'un et l'autre. Ils vont ensemble consulter Thémis , dans son Temple , et elle rend un oracle pour leur apprendre ce qu'ils doivent faire. Arlequin ne comprenant rien à l'oracle , en demande l'explication à Apollon , qui ne peut la lui donner. Arlequin se désole ; mais s'avisant de regarder au fond de son tonneau , il y voit différentes choses nuisibles aux hommes , et , la plupart , de leur invention , telles que de l'or , des titres de noblesse , des sacs de procès , des armes à feu. Il jette tout cela , au loin , dans la mer ; et regardant encore dans le tonneau , il y voit une Marionnette parlante , qu'il en retire : c'est Momus , sous la figure de Polichinelle , qui lui fait connoître le sens de l'oracle de Thémis. Alors Arlequin et Pyrrha jettent derrière eux les pierres qu'ils trouvent sous leurs mains ; et il en naît des hommes et des femmes , portant déjà sur leurs fronts

L'empreinte de leurs caracteres et de leurs vices futurs. Arlequin n'ose s'applaudir de sa besogne ; mais il unit ces nouveaux êtres par couples , de l'un et l'autre sexe chacun , et leur ordonne d'aller travailler au grand œuvre de la nature. Des Amours et des Silphes paroissent , et viennent former des danses, pour célébrer tous ces mariages, qui doivent réparer la perte du genre humain.

« *Arlequin-Deucalion* contient une critique ingénieuse et comique de toutes les nouveautés dramatiques et lyriques du tems, dit M. Rigoley de Juvigny , dans sa *Vie de Piron*. Il falloit l'imagination riante et féconde, et peut-être tout le génie de Piron pour jeter tant de traits brillans et une variété si piquante dans un sujet qui paroît en être si peu susceptible ; sur-tout , traité en un seul Monologue, » comme la contrainte où l'on tenoit alors ce Théâtre y forçoit l'Auteur.

Cette petite Piece fut , pour la danse , l'époque des débuts de Mademoiselle Sallé , qui y exécuta , avec son frere , un pas de deux, fort agréable, et qui , depuis , se rendit si célèbre sur le Théâtre de l'Opera.

L'Antre de Trophonius , Opera-Comique , en un acte , en prose , mêlée de vers et de vaudevilles , avec un Divertissement , représenté , pour la premiere fois , à la Foire Saint-Germain , dans la derniere semaine de Carême de 1722 ; imprimé , avec un Avertissement de

140 CATALOGUE DES PIÈCES

l'Auteur, dans ses Œuvres complètes ; éditions de M. Rigoley de Juvigny , &c.

Tous les autres Théâtres étant fermés lorsqu'on joua *L'Antre de Trophonius* au Théâtre de l'Opera-Comique, le Privilège des autres Troupes de Comédiens étant momentanément suspendu , tous les Acteurs de celle-ci parlerent dans cette petite Pièce.

« Après mon premier essai théâtral , dans un Monologue , je voulus voir ce que je saurois faire en Dialogue , dans une Pièce d'intrigue , telle quelle , dit Piron dans l'Avertissement de cette Pièce. Cet essai , comme il y paroît bien , ne me dut coûter et ne me coûta pas , en effet , plus de tems que ne m'en avoit coûté *Deucalion*. (C'est-à-dire , deux jours.) Le succès , bon gré malgré le Public , ne pouvoit qu'être heureux , d'une certaine façon. Il n'y avoit plus de Spectacle que celui-là ; et il ne devoit durer que huit jours. »

« Je brillois seul en ces retraites ! »

« L'avant-dernière scene , qui est celle du *Mercurie Galant* , fit beaucoup rire. Tous les Auteurs de cette compilation , depuis ce tems , ne me l'ont point pardonnée. Qui m'eût dit , en 1722 , que le Roi , en 1755 , me gratifieroit sur cet honorable Ouvrage d'une pension de 2000 livres ? »

L'antre de Trophonius est , comme dans la Fable , connue , une caverne à voleurs , située dans une fo-

rêt, et où ils détroussent les passans, et rendent de prétendus oracles, qui laissent, pour toujours, dans la tristesse les personnes assez crédules pour aller les consulter. Le Financier Agrippin, voulant épouser sa servante, Marinette, et à qui son Caissier, Arlequin, a volé cinquante mille livres, vient pour interroger, sur ces deux objets, l'oracle de Trophonius. Mais Arlequin, et son ami Scaramouche, s'en allant, avec les cinquante mille livres d'Agrippin, ont été arrêtés par les voleurs, Ministres de Trophonius, qui se sont emparés de cet argent, et qui les ont initiés dans leurs mystères. Arlequin aime Marinette et en est aimé. Il fait conseiller à Agripain, par l'oracle, de lui céder cette fille, qui est venue consulter aussi l'oracle, avec Olivette, son amie, sur la disparition de son amant, et de renoncer aux cinquante mille livres qu'il lui a volés, et qui ne sont plus en sa possession. Agrippin consent à tout. Il engage même Arlequin et Marinette, ainsi que Scaramouche et Olivette, desquels le mariage est également arrangé, à profiter pour leur double noce des apprêts qu'il avoit fait faire pour la sienne.

« Ce sujet, triste par lui-même, ne fut point goûté, quoique Piron y eût semé beaucoup d'esprit, » disent l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, et l'Auteur de l'*Histoire de l'Opéra Comique*.

Piron a parodié assez plaisamment, en vers alexan-

142 CATALOGUE DES PIÈCES

drins , la quatrième scène du troisième acte du *Cid* , entre Rodrigue et Chimène , dans la neuvième scène de cette petite pièce , entre Arlequin et Marinette. Celle-ci est , d'abord , furieuse contre Arlequin , dont elle croit n'être plus aimée , et qu'elle veut haïr , elle-même , parce qu'il est parti de chez Agrippin , après l'avoir volé , sans l'en avoir avertie ; mais , en le revoyant , elle sent son amour se rallumer pour lui , par la crainte qu'elle a qu'il ne soit pendu , si Agrippin le fait prendre. Cette situation est absolument calquée sur celle de Chimène , qui demande et craint d'obtenir la mort de Rodrigue , son amant , en expiation de celle du Comte de Gormas , son père , tué par lui.

Tirésias , Opera-Comique , en trois actes , en prose , mêlée de vers , de vaudevilles et d'intermèdes , de chants et de danses , et précédé d'un Prologue , en prose ; représenté à la Foire Saint-Laurent , en Septembre 1722 ; imprimé dans les Œuvres complètes de l'Auteur , avec un Avertissement de l'Éditeur , M. Rigoley de Juvigny , &c.

Dans le Prologue , Arlequin , Directeur de la Troupe ambulante de l'Opera-Comique , qui vient d'être incendié à Lyon , est de retour à Paris , avec sa femme , Cotonbine , et il se présente à la Foire Saint-Laurent , en demandant l'aumône aux passans. Un Seigneur , à qui
il

il raconte sa perte, lui fait présent de deux cents louis, qu'il vient d'emprunter d'un Financier, et qu'il destinoit à une Actrice de l'Opera. Il engage Arlequin à reformer sa Troupe, et sur-tout à y avoir de jolies Actrices, avec lesquelles on puisse s'arranger. Quelques Acteurs de cette Troupe, tels que le Docteur, Scaramouche et Pierrot, échappés à l'incendie de Lyon, viennent rejoindre Arlequin et Colombine; et le Poëte M. Sans-Pair leur apporte une Piece, de sa façon, intitulée *Les Danaïdes*, qu'il dit devoir leur faire faire fortune, mais qui les ruineroit bien plutôt, par la dépense qu'elle exigeroit, s'ils pouvoient la jouer. Ils se déterminent donc à ouvrir par une que le Docteur leur avoit faite à Lyon, et qui alloit y être jouée lorsque le feu a pris à leur Salle. Cette Piece est *Tirésias*, que toute la Troupe consent à jouer, et pour laquelle on demande l'indulgence du Public.

Tirésias, personnage connu, de la Fable, est ici l'amant aimé d'une certaine Cariclée, qu'il doit épouser, et qui le vient trouver pour cela chez l'Hôtelier Mopse. Mais Jupiter a une fantaisie pour Cariclée; et, n'en pouvant rien obtenir, comme Dieu, il propose à Tirésias de lui laisser prendre, pour un moment, sa forme mortelle auprès d'elle, ainsi qu'il fit autrefois de celle d'Amphitryon auprès d'Alcmene. Tirésias est trop amoureux pour consentir à cela. Jupiter renonce donc à Cariclée; mais pour la punir de sa résistance, ainsi que Tirésias, il change celui-ci en femme. Cariclée arrive. Tirésias la fuit. Elle le soupçonne d'infidélité.

N

144 CATALOGUE DES PIÈCES

et, désespérée, elle prend des habits d'homme, avec sa suivante, Naïs, et veut le poursuivre, pour se venger de la perfidie dont elle le croit coupable. Ils se rencontrent, sans se reconnoître. Tirésias, qui, en changeant de sexe, a pris le nom de Tirésie, et la coquette-rie de son nouveau sexe, dont il a déjà fait l'essai avec l'Hôtelier Mopse, prodigue les avances au prétendu cavalier, mais Cariclée est fort embarrassée pour y répondre. Cependant, Junon, inquiète de la nouvelle descente de Jupiter sur la terre, l'a suivi pour la lui reprocher; mais il la rassure à cet égard. Il s'élève entre eux une dispute sur les avantages particuliers de l'un et l'autre sexes, et chacun d'eux croit que c'est le sexe dont il n'est pas qui a le plus de plaisir et le plus de bonheur. Jupiter remet la décision de la chose à Tirésias, qui, grâces à lui, a eu les deux sexes, tour-à-tour. Tirésias se trouve d'un avis contraire à celui de Junon, et, de dépit, elle lui rend sa première forme. Cariclée le reconnoît. Tout s'explique, et ils s'épousent. Il y a encore dans cette Pièce quelques autres personnages, tels que celui d'une certaine Cléanthis, femme de Mopse, très-friande de caresses, et qui se plaignant de ce qu'il ne lui en fait pas assez, se laisse conter fleurettés par Naïs, lorsqu'elle est habillée en cavalier; un Barbier officieux outré, qui pendant la métamorphose de Tirésias en femme, voyant qu'il est disparu, sans qu'on sache comment, croit qu'il a été tué chez Mopse, qu'il va dénoncer à la Justice; Ganimede, sous la forme d'un Marchand de tisane, venant donner

du Nectar à Jupiter ; une troupe de Paysans , qui dansent et se réjouissent dans l'auberge de Mopse ; une troupe d'Archers qui viennent pour l'arrêter , et qui , quand tout est éclairci , sont chassés , ainsi que le Barbier , par Tirésias , Mopse et les Paysans : ce qui amène des intermedes et répand de la gaieté et de la variété dans cette Piece. Elle n'eut pas un succès de longue durée , parce qu'elle causa une très-grande rumeur , qui en arrêta les représentations , aussi-tôt après la première. Voici ce que nous en apprend M. Rigoley de Juvigny , dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant.

« Francisque , Directeur de l'Opera-Comique , établi à la Foire , étoit souvent gêné par les entraves que les Comédiens Italiens faisoient mettre à son Spectacle. Il s'en plaignit un jour à Piron , et lui dit que , s'il n'avoit pitié de lui , il n'avoit plus d'autre ressource que l'Hôpital. Il l'engagea donc à lui composer une Piece , qui pût , par sa gaieté , lui procurer une bonne recette , et le dédommager , par-là , de ses pertes. Piron saisit le sujet de *Tirésias* , et s'y arrêta d'autant plus volontiers que Francisque étoit beau , et qu'il aimoit , par cette raison , à jouer les rôles de femmes , dont il se tiroit assez noblement dans les parades. Piron n'ignoroit pas que Francisque avoit un ordre très-précis de se taire ; en sorte qu'en lui livrant sa Piece il lui représenta toutes les difficultés qu'il auroit à essayer pour la jouer. En effet , Francisque fit toutes les démarches nécessaires pour obtenir la permission de parler ; il ne l'obtint point. Il voulut acheter

146 CATALOGUE DES PIÈCES

le droit de contravention , mais on le mit à si haut prix qu'il s'en passa , et mit despotiquement ses Acteurs en besogne ; c'est-à-dire , qu'il afficha , de sa pleine autorité , et joua *Tirésias*. Quelle fut la surprise du Commissaire , quand les Acteurs parurent et qu'il les entendit parler ! Il fallut bien , par respect pour le Public , laisser jouer la Pièce , qui excita des éclats de rire universels et continus , tant des loges que de l'amphithéâtre et du parquet ; mais la Pièce finie et la toile baissée , Francisque et toute sa Troupe allèrent coucher dans un cul de basse-fosse. On murmura de la rigueur de la punition , et le Commissaire n'en apporta point d'autre raison que la licence qui régnoit dans la Pièce. Francisque , qui cherchoit à recouvrer sa liberté , s'adressa , dans ces tristes circonstances , à Piron , qui , piqué du motif qu'avoit allégué le Commissaire pour faire emprisonner la Troupe , composa , au nom de Francisque , une lettre qu'il adressa à M. d'Argenson , alors Lieutenant-Général de Police , en forme de manifeste , et où il n'épargna , ni le Commissaire de la Foire , ni les Théâtres protégés. Cette lettre satyrique étoit plus capable , comme on peut le juger , d'allumer la colère du Commissaire que de l'éteindre , et de faire pendre le pauvre Francisque que de lui procurer sa liberté. Néanmoins il l'envoya , avec la plus grande confiance , à M. d'Argenson , qui ne manqua pas de la communiquer au Commissaire.... Tout s'apaisa pourtant ; mais toujours par la voie de la justice. La Troupe

de Francisque fut remise en liberté ; mais avec de plus sévères défenses encore qu'auparavant d'ouvrir la bouche.... &c. »

Cependant , cette malheureuse Piece de *Tirésias* excita de la jalousie. Les Marionnettes de La Place donnerent , à la même Foire et dans le même tems , une petite Piece , d'un acte , intitulée *Tirésias aux Quinze-Vingts*, qu'avoit composée Carolet , « et qui étoit une espece de Critique de la Piece de Piron , mais sur laquelle le Public ne prit pas le change , et qui n'eut aucun succès , » dit l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*.

Le mariage de Momus , ou La Gigantomachie, Comédie , en trois actes , en prose , mêlée de vers , de vaudevillès et d'intermedes , de chants et de danses , représentée par les Marionnettes de la Troupe de Francisque , à la Foire Saint-Laurent , en 1722 ; imprimée , dans les *Œuvres* complètes de l'Auteur , &c.

« Francisque , en recouvrant sa liberté , n'en fut pas plus avancé , dit encore M. Rigoley de Juvigny , dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant de *Tirésias*. Il se trouva réduit à l'éloquence de Polichinelle et aux nobles accens de Dame Ragonde. Dans cette extré-

148 CATALOGUE DES PIÈCES

mité, il commanda donc au Tourneur une Troupe de bois, bien complète. Ses Acteurs furent bientôt en état d'être mis sur pieds. Il s'adressa encore à Piron, qui fabriqua, en une nuit, la Pièce intitulée *Le Mariage de Momus*, ou *La Gigantomachie*. La détresse où se trouvoit Francisque ne permit pas à Piron de mettre plus de tems à cet Ouvrage. Le Théâtre étoit resté de la grandeur ordinaire; et, comme il étoit très-difficile, et même presque impossible de conduire du haut de la charpente les fils auxquels étoient attachées les Marionnettes, tout alla de travers, et occasionna une chute complète. Pour surcroît de disgrâce, Francisque, voulant faire une espèce d'allusion de son état passé à son état présent, avoit apprêté à rire aux railleurs par son affiche, où annonçant *Le Mariage de Momus*, représenté par ses Marionnettes, il ajoutoit gravement au bas :

Quæ sit rebus fortuna videtis !

Virgile, *Enéid.*, liv. 2.

Cette nouveauté ridicule d'une citation latine dans une affiche, et sur-tout dans une affiche de Marionnettes, fut tympanisée, comme elle le méritoit. Fuzelier, qui composoit pour les Italiens, et qui travailloit alors au *Mercur*, n'oublia pas, dans ce Journal, de parler de cette affiche, à l'article des Spectacles, et ne manqua pas l'occasion de s'égayer sur le compte de Piron, et du pauvre Francisque, lequel, disoit-il,

n'avoit pas brillé avec ses Marionnettes , malgré son exclamation latine , dont il avoit embelli son affiche... &c.»

Cette malicieuse remarque de Fuzelier se trouve dans le volume du *Mercur* de Septembre 1722. Piron crut devoir y faire une réponse , dans laquelle il prouve qu'il n'avoit pas prétendu présenter l'exclamation latine *comme une exclamation triomphante* , mais *comme une exclamation plaintive* qui convenoit à la situation du moment où se trouvoit alors Francisque , et dont il avoit fait un piteux étalage dans son affiche , avant d'y amener l'exclamation latine.

Tandis que les Dieux dorment d'ennui dans l'Olympe , les Géans de la terre se disposent à les combattre , à les détrôner et à régner en leur place. Momus , qui a vu ces audacieux préparatifs , réveille les Dieux , et les avertit du péril qu'ils courent. Au lieu de se mettre en état de repousser et de punir les Géans , ils s'occupent à danser et à jouer à de petits jeux , à contrefaire les humains , dans leurs diverses professions , et sur-tout les Comédiens. Momus exerce sa raillerie ordinaire sur les humains et sur les Dieux , n'épargnant pas même Jupiter , qui , pour lui ôter sa gaieté et l'en punir , veut le marier. Mais les Géans s'approchent , et les Dieux effrayés s'enfuient et se dispersent de différens côtés. Jupiter et Momus passent en Égypte , où ils donnent audience à des gens de tous rangs et de tous caracteres , injustement mécontents de leur sort , et qui demandent à en changer ; mais leurs plaintes et leurs prières sont si ridicules qu'ils

150. CATALOGUE DES PIÈCES

n'obtiennent rien. Pendant ce tems-là, Silène et son âne ont suffi pour chasser les Géans. Silène vient trouver Jupiter en Égypte, et lui fait le récit de cette victoire, en lui disant qu'il peut remonter dans l'Olympe. Tous les Dieux y retournent. Jupiter s'applaudit de ce nouveau triomphe; et voulant toujours marier Momus, il lui propose de choisir son épouse entre Diane, les trois Graces et les neuf Muses. Momus refuse toutes ces Déeses, par des raisons qui sont particulières à chacune d'elles, et relatives aux circonstances du tems sur la terre. Il finit par consentir à épouser la Déesse de la Foire; et ce mariage est célébré par des chants et par des danses.

L'Endriague, Comédie, en trois actes, en prose, mêlée de chants et de danses; représentée, pour la première fois, au Théâtre des Marionnettes de Dolet et La Place, à la Foire Saint-Germain, le 3 Février 1723; imprimée dans les Œuvres complètes de l'Auteur, &c.

Dans une isle imaginaire, un monstre ailé, appelé Endriague, a obtenu des habitans, que sa présence a effrayés, qu'il lui abandonneroient tous les six mois une pucelle, âgée de quinze ans, pour la dévorer. Le retour du fatal semestre est arrivé, lorsque la belle Grazinde, fille d'un Roi d'une isle voisine, échoue sur le rivage, après quelques jours de navi-

gation , avec son amant , le Chevalier errant Espadavantavellados. Le Grand-Prêtre du lieu , Caudaguviventer , la fait prendre et surveiller par deux autres étrangers , le Docteur et son épouse , Marinette , vêtue en homme , que l'on croit du même sexe et muets , tous les deux , et auxquels on a confié la garde du Temple. Grazinde doit être dévouée au monstre ; mais Elfridérigelpot , fils du Grand-Prêtre , l'a aperçue , en est devenu amoureux , et veut la soustraire au péril qui la menace. Il gagne , par le don d'une bourse pleine d'or , les deux gardes , prétendus muets , et lui propose de la sauver , en s'embarquant avec elle sur un vaisseau , qu'il a fait préparer pour cela. Elle y consent : mais la pluie étant survenue pendant qu'il lui a fait cette proposition , comme Nicaise , il craint qu'elle ne gâte ses habits , et tandis qu'il perd un tems précieux à aller chercher un parapluie , l'Endriague paroît , et le Grand-Prêtre lui fait mettre cette belle proie dans la gueule. Mais le génie Popocambéchatabalipa , protecteur de l'isle , trouve ces sacrifices abominables. Il fait entendre sa voix à Elfridérigelpot , et lui ordonne de s'éloigner , s'il ne veut partager la punition qu'il va infliger aux habitans de l'isle , qui , à l'instant , sont tous pétrifiés. Cependant , Arlequin , valet du Chevalier errant , est échappé de la mer , avec son maître , et ils cherchent Grazinde , chacun de son côté. Arlequin est fort surpris de voir tous les habitans de l'isle pétrifiés. La voix du Génie se fait entendre à lui , et lui apprend que la Belle qu'il cherche

est dans le ventre de l'Endriague, d'où le Chevalier errant pourra seul la retirer. Alors tous les habitans de l'isle seront désenchantés, à l'exception du seul endroit de leur corps sur lequel il y auroit eu une main au moment de l'enchantement, et que le Chevalier errant pourra seul rendre à sa première forme. Arlequin a peine à croire à tous ces prodiges. Pour l'en persuader, le Génie lui pétrifie le nez, et le fait passer dans le corps du monstre, où il voit Grazinde. En sortant de-là, du côté opposé à celui par lequel il y est entré, Arlequin aperçoit son ami Scaramouche, pétrifié, comme les habitans de l'isle, et il lui fait rendre le mouvement par le Génie. Scaramouche réfléchit sur les différentes situations où tous ces corps inanimés se trouvoient, selon leurs états et leurs caractères divers, lors de l'enchantement. Mais Espadavantavellados paroît, parlant le langage des anciens Chevaliers de la table ronde; et, par l'avis d'Arlequin, il combat le monstre et le tue. Après quoi, lui ouvrant les flancs, ils en retirent Grazinde. Plusieurs personnages viennent ensuite pour que le Chevalier achève de rendre la vie à la partie de leur corps qui est restée pétrifiée. Une femme vient prier pour le nez de son mari; un Procureur pour son cœur, une coquette pour son sein, &c. &c. Le Chevalier satisfait tout le monde, excepté le Procureur, sur le cœur duquel le Génie ne lui a point donné de puissance; et la Muse Terpsichore, qui vient chercher le Chevalier, pour qu'il aille essayer de rendre

à la vie tout le Parterre du Théâtre François, glacé, pétrifié par la représentation d'une Comédie nouvelle, fait exécuter, par sa suite, un ballet qui termine la Piece.

Le célèbre Rameau, compatriote et ami de Piron, mais qui étoit encore fort ignoré alors, composa la musique de la plupart des morceaux de chant de cette Piece. Les autres morceaux furent faits sur des airs de vaudevilles connus; et Mademoiselle Petitpas, qui, par sa voix brillante, acquit, depuis, une grande réputation sur le Théâtre de l'Opera, fit ses premiers essais dans cette Piece, par le rôle de Grazinde, où il y avoit plusieurs airs de Rameau, que Piron l'avoit engagé à faire pour elle, d'après les sollicitations des parens de cette Cantatrice, ainsi qu'il nous l'apprend, dans une note placée, par lui, au bas d'une des pages de la Piece.

Les trois Commeres, Opera-Comique, en trois actes, en prose, mêlée de vaudevilles, avec un Prologue et des Divertissemens, composé, en société, avec Le Sage et Dorneval; représenté, pour la premiere fois, par la Troupe de Restier, à la Foire Saint-Germain, en Avril 1723, et imprimé, avec un Avertissement, dans le neuvieme volume du *Théâtre de la Foire*, à Paris, en 1737, chez Pierre Gandouin, in-12.

Cette Piece eut du succès. « Piron en étoit Auteur

154 CATALOGUE DES PIÈCES

de la meilleure partie , » disent les freres Parfajct , dans leur *Dictionnaire des Théâtres de Paris*.

Le Prologue, qui se passe , à Paris , dans le jardin du Luxembourg, entre la femme d'un Peintre, celle d'un Pâtissier, celle d'un Rôtisseur et un Cavalier Anglois, rappelle *La Gageure des trois Commeres*, Conte de La Fontaine, qui en a fourni l'idée.

La gageure de chaque Commere fournit la matiere d'un acte. Dans le premier, la femme du Peintre, en faisant changer la décoration de sa boutique, pendant qu'elle l'a envoyé chercher une Sage-Femme, dont elle feint d'avoir besoin, l'empêche, à son retour, de rentrer dans sa maison, qu'il ne reconnoît plus. Dans le second, la femme du Pâtissier lui persuade qu'il est malade; et, au moyen d'un breuvage somnifere qu'elle lui fait prendre, il croit, à son réveil, être mort. Dans le troisieme, la femme du Rôtisseur, qui s'est enivré, le fait transporter endormi dans le simulacre d'un camp, à la plaine de Grenelle, et, lorsqu'il se réveille, on lui dit qu'il est soldat d'une armée d'Allemagne. La Piece est terminée par une espece d'Épilogue, dans lequel le Cavalier Anglois, que les trois femmes ont pris pour juge, est si satisfait des tours qu'elles ont joués à leurs maris, qu'outre une bague qu'il avoit promis pour le prix du meilleur tour, il ajoute une tabatiere et une montre, afin que les trois Commeres aient chacune un prix.

Colombine-Nitétis, Parodie, en un acte, avec Prologue, mêlée de prose et de vaudevilles, représentée,

présentée , pour la premiere fois , au Théâtre des Marionnettes de Bienfait , à la Foire Saint-Germain , le 7 Mars 1723 ; imprimée dans les Œuvres complètes de l'Auteur , &c.

Cette petite Piece , que Piron fit paroître d'abord sous le nom d'un M. de Maisonneuve , est la Parodie de la Tragédie de *Niédits* , de Danchet , jouée le 11 Février précédent.

Philomele , Parodie , en trois actes , avec Prologue et Divertissemens , mêlée de prose et de vaudevilles ; représentée , pour la premiere fois , au Théâtre Italien , le 12 Juin 1723 ; imprimée dans les Œuvres complètes de l'Auteur , &c.

C'est la Parodie de l'Opera de ce titre , paroles de Roi , musique de Lacoste , donné en 1705 et en 1709 , et relative à la reprise du 27 Avril 1723. Cette Parodie eut fort peu de succès , à ce que nous apprend le *Mercur* , du mois de Juin 1723 , page 1184.

Le Claperman , Opera - Comique , en deux actes , en prose , mêlée de vaudevilles , avec un Prologue et un Divertissement ; représenté , pour la premiere fois , au Théâtre de Restier , Dolet et La Place , réunis , à la Foire Saint-Germain , le

4 Février 1724; imprimé dans les *Œuvres* complètes de l'Auteur, &c.

En Hollande on appelle *Claperman*, un Officier subalterne de Police, qui est chargé de veiller, la nuit, à la sûreté publique, et de sonner toutes les heures. Il a pour cela un instrument, nommé *Clap*, et c'est du nom et du mot *Man*, qui signifie homme, que cet Officier de Police prend sa dénomination. Piron ayant jugé à propos de changer l'emploi du *Claperman*, le fait charger, dans sa Pièce, du soin de réveiller, de bonne heure, les maris.

Le Prologue de cette Pièce est formé par l'Amour, Apollon, Calliope et Terpsichore, vieillis, changés de figures, de caracteres et d'attributs, en raison des changemens de goûts et de passions des hommes. L'Amour se plaint de ce que l'Hymen, son frere, sommeille trop; ce qui empêche que le genre humain ne se renouvelle, et ce qui peut faire craindre même pour sa destruction totale. Apollon, dans l'intention de remédier à cela, imagine d'inspirer aux Magistrats municipaux des Villes qui ne sont plus gueres peuplées, de commettre un homme, qui, sous le titre de Claperman, ira toutes les nuits battre le tambour, de rue en rue, sous les fenêtres des gens mariés. L'invention paroît heureuse; et Terpsichore appelle sa suite, pour y applaudir par des danses.

Dans une Ville de Hollande donc, où l'usage du Claperman a été jugé nécessaire et est établi, un homme, nommé Arlequin, qu'on a pourvu de cet

emploi , commence à l'exercer. Il reçoit d'abord des présens des femmes , pour bien réveiller leurs maris ; mais les maris qu'il a réveillés le chassent , à coups de bâton , de devant leurs maisons , pour qu'il n'y vienne plus troubler leur sommeil et leur repos. Ce bruit nocturne , en mettant tout le monde aux écoutes , dérange aussi des rendez-vous amoureux , découvre des intrigues secrettes et produit des qui-pro-quo bizarres et plaisans. Arlequin quitte l'emploi , que celui qui a le droit d'en disposer donne à un certain Scaramouche , en lui faisant épouser Olive , suivante de sa femme , et qu'ils aiment tous les deux.

« Cette Piece , dont l'idée est ingénieuse , fut assez bien reçue du Public , » dit l'Auteur de l'*Histoire du Théâtre de l'Opera-Comique*.

L'Ane d'or d'Apulée , Opera-Comique , en deux actes , en prose , mêlé de vaudevilles et de musique nouvelle , représenté , pour la première fois , au Théâtre d'Honoré , à la Foire Saint-Laurent , le 16 Août 1724 ; imprimé dans les *Œuvres complètes de l'Auteur* , &c.

Un certain Octave , d'une Ville de Thessalie , est près d'être uni à sa maîtresse , Isabelle , qui a pour suivante Colombine , recherchée par Pierrot , cuisinier d'Octave , et par Scaramouche , Poète , qui se fait appeler M. Gloriolet , et qui a composé un Épi-

158 CATALOGUE DES PIÈCES

thalamé, en forme de Comédie-Mythologique, pour le mariage d'Octave et d'Isabelle. Mais Colombine, qui a servi autrefois une sorcière, de laquelle elle a appris beaucoup de secrets, aime un certain Arlequin, de qui elle est aimée aussi; et, voulant éprouver, avec lui, l'effet de son pouvoir pour les métamorphoses, elle lui a fait prendre la forme de plusieurs animaux différens, de chacun desquels elle devenoit toujours la femelle. Cependant, un jour qu'elle venoit de le changer en âne, au moment où elle alloit prendre la même forme, des voleurs, qui survinrent, l'effrayèrent, la firent fuir, s'emparèrent de ses préparations de sorcière, et emmenèrent l'âne qu'ils vendirent. Passé, alternativement, pendant un an, en la possession de plusieurs maîtres, Pierrot, pour porter les provisions de la maison d'Octave, l'a enfin acheté d'un des Prêtres d'Isis. Arlequin joue quelque tour de gloutonnerie à Pierrot et à Mézétin, maître-d'hôtel d'Octave; mais il reconnoît bientôt dans cette maison Colombine, qui l'a toujours présent à la mémoire, qui l'a cherché en tous lieux et qui veut lui être à jamais fidelle. Il se fait reconnoître à elle; et, au moyen d'un anneau constellé, qu'elle a conservé, et qui a la faculté de faire parler les bêtes, elle apprend de lui son histoire et ses infortunes. Mais il est tout près de sa plus grande, et même de perdre la vie, victime de la friponnerie de Pierrot, qui, par sa négligence, a laissé dérober, par un chien, une cuisse de chevreuil donnée en présent pour la noce d'Octave et d'Isabelle. Pierrot,

aidé du marmiton Grippe-sauce, veut tuer l'âne, et servir une de ses cuisses à la place de celle de chevreuil. L'âne s'échappe de ses mains, et va se réfugier dans une Gloire, qui doit faire le dénouement de la petite Piece que fait exécuter M. Gloriolet devant Octave et Isabelle, et dont les personnages allégoriques son, l'Hymen, l'Amour, le Cocuage et un Décorateur. Au moment où la Piece est près de finir et où l'on voit descendre la Gloire dans laquelle doit être un groupe d'Amours, pour chasser le Cocuage, on apperçoit l'âne à la place des Amours. La surprise est grande ; mais Colombine explique tout, et elle rend Arlequin à sa première forme, en lui faisant manger une rose qui a la puissance de faire cesser la métamorphose ; et ils se marient, en même-tems qu'Octave et Isabelle.

« Cette Piece eut quarante représentations consécutives, pendant quarante jours, dit Piron, dans une note, qu'il a mise au bas de la première page ; mais, ajoute-t-il, je n'en fus ni plus vain, ni plus modeste pour cela. »

Le Caprice, Opera-Comique, en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles et de danses, représenté, pour la première fois, au Théâtre d'Honoré, à la Foire Saint - Laurent, le 16 Août 1724 ; imprimé, avec une Epître dédicatoire, en vers de dix syllabes, adressée aux

160 CATALOGUE DES PIÈCES

Dames , dans les Œuvres complètes de l'Auteur , &c.

Le Caprice , né du cerveau de Junon , sans la participation de Jupiter , comme Minerve naquit de celui de ce Dieu , sans la participation de Junon , a établi sa demeure sur la terre , et y exerce , depuis long-tems , son empire sur tous les humains. Junon veut qu'il se marie , et elle lui envoie Iris pour l'engager à faire un choix entre Hébé et Minerve. Il les refuse toutes deux , trouvant l'une trop jeune et l'autre trop prude ; et déclare qu'il se décidera pour la première Déesse qui se présentera à sa vue. Jupiter , de son côté , a envoyé aussi Mercure sur la terre , dire à la Folie qu'il vouloit qu'elle se mariât ; et elle vient se proposer au Caprice , qui l'accepte. Cette union est formée par la Nature , qui la trouve plus sortable que celle que le Caprice lui avoit fait contracter , à elle , avec l'Art , qui s'en est depuis séparé , pour toujours. Quelques scènes épisodiques , de capricieux et de capricieuses ; de la Fortune , fille du Caprice , qui vient lui rendre compte du choix qu'elle a déjà fait , et qu'elle veut faire , à l'avenir , de ses favoris ; d'un certain Colifichet , Marquis de la Babiliole , l'un des plus zélés sujets du Caprice ; d'une jeune personne qui a jusques-là dédaigné tous ses amans , et qui veut enfin faire un choix , entre deux qui lui restent ; d'un jeune Poète et de son père , qui veut le dégouter des Muses , jettent beaucoup de variété et de gaieté dans cette petite Pièce. La scène

du jeune Poëte et de son pere paroît être, en raccourci, la propre histoire de Piron, qui l'a étendue depuis dans sa *Métromanie*, comme on le voit dans la Préface de cette Comédie, et dans sa Vie, par M. Rigoley de Juvigny.

« *Le Caprice*, qui est un des meilleurs Opera-Comiques de Piron, fut repris, par la Troupe de Ponteau, pendant la Foire Saint-Laurent de 1730, » dit l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles Forains*.

Les Chimères, ou Le Bonheur de l'illusion, Opera-Comique, en deux actes, en prose, mêlée de vaudevilles, avec un Prologue et des Divertissemens; représenté, pour la première fois, au Théâtre d'Honoré, à la Foire Saint-Germain, le 3 Février 1725; imprimé dans les *Œuvres complètes de l'Auteur*, &c.

Le Prologue, dont les interlocuteurs sont M. de La Cabale, M. de La Brigue, un Colporteur de livres, le Public, l'Arlequin de l'Opera-Comique, devant le Spectacle duquel la scène se passe; la Tragédie d'*Inès*, de La Motte, la Tragédie de *Mariamne*, de Voltaire, personnifiées toutes les deux, n'est autre chose qu'une critique de ces deux Tragédies, et de beaucoup d'autres nouveautés du tems, et de tous les Théâtres.

Voici quel est, à-peu-près, l'extrait que donnent

162 CATALOGUE DES PIÈCES

de la Pièce le *Mercur* de Février 1725, les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, l'*Histoire de l'Opera-Comique*, et le *Supplément du Dictionnaire Dramatique*.

« L'expérience nous apprend, tous les jours, que la vérité est rare parmi les hommes. Quelques anciens ont assuré qu'elle s'étoit retirée au fond d'un puits. L'Auteur de cette Pièce la loge dans les espaces imaginaires. C'est en cette région métaphysique que, par l'ordre de Jupiter, cette Divinité, de nouvelle création, doit tenir ses grands-jours, et exposer les défauts de chaque mortel, sans en excepter aucun. Un emploi si convenable à la Déesse lui fait cependant peur. Qui l'auroit pu croire, que la Vérité même se fût ainsi démentie ? Heureusement pour elle Arlequin, entraîné, par la jalousie, dans ce séjour, se présente à ses yeux. La Vérité, en bonne connoisseuse, le jugeant très-propre à remplir sa place, la lui fait accepter, sur l'assurance qu'elle lui donne que sa maîtresse, (Olivette) piquée de son absence, ne manquera pas de le venir chercher. (Arlequin, muni du miroir fidèle de la Vérité, en fait d'abord sur lui l'expérience peu flatteuse, et le présente ensuite à tous ceux qui viennent pour le consulter. Ce sont une vieille femme de qualité, qui se croit encore jolie ; une autre, jeune, qui préfère les futilités aux choses solides ; un homme entêté de sa noblesse problématique ; un antiquaire outré ; un Poète vain ; un Danseur impertinent ; un cocu, fâché de l'être ; un Paysan et sa femme, prêts

à quitter leur village pour aller habiter Paris ; une jeune fille , Parisienne , trop avancée pour son âge ; un Comédien François et un de l'Opera - Comique , se disputant le droit de prééminence. Tous ces personnages payent fort mal la franchise du substitut de la Vérité. Quelques-uns même lui donnent des coups de bâton , pour récompense , et il veut quitter un emploi si périlleux ; mais , selon la promesse de la Déesse , Olivette arrive , et il repasse , avec elle , dans le monde réel , pour aller l'épouser.) »

« Quelque singulier que ce plan puisse paroître , l'Auteur le trouva , cependant , si fort à son goût que retouchant cette Piece il la fit reprendre , en un acte , sous le titre des *Espaces imaginaires* , au Théâtre de Pontcau , à la Foire Saint-Laurent , le 12 Août 1734. Malgré cette sorte de succès , on ne peut et l'on ne doit regarder cette Piece que comme un Recueil d'Épigrammes , très-piquantes. »

« A l'une des représentations de ce petit Opera-Comique , Piron se trouva à côté d'un homme qui se récrioit contre la Piece , en disant : *Que cela est mauvais ! que cela est pitoyable ! Qui est-ce qui peut faire des sottises pareilles ? — C'est moi , Monsieur* , lui répondit Piron. *Ne criez pas si haut , parce qu'il y a beaucoup de gens ici qui trouvent cela bon pour eux.* » *Anecdotes Dramatiques* , de l'Abbé de La Porte.

Les huit Mariannes , Parodie , en un acte , en vers et en vaudevilles ; représentée , pour la première fois , par les Comédiens Italiens , au

164 CATALOGUE DES PIÈCES

Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne , le 20 Avril 1725 ; imprimée , avec un Avertissement et une Épître , en vers , adressée à Dominique , dans les Œuvres complètes de l'Auteur , &c.

« Cette Pièce fut assez bien reçue du Public , dit le *Mercur* de Mai 1725. Par le titre seul des huit *Mariannes* , on comprend bien qu'on veut tourner en ridicule tous ceux qui ont traité ce sujet , sans en excepter même ceux qui y ont réussi. La Pièce est allégorique et fait honneur à l'imagination de son Auteur. La scène est dans le sérail du grand Seigneur. Ce grand Seigneur est le Public. Les Pièces de Théâtre , tant anciennes que modernes , sont ses Sultanes , favorites ou disgraciées. Apollon est l'Eunuque qui a soin d'en peupler son sérail ; et , tout Dieu qu'il est , on le traite avec assez de mépris : l'Auteur ayant voulu , sans doute , nous faire connoître par là que les meilleurs Poètes sont les *Esclaves nés de quiconque les achète*. Apollon envoie au Sultan public jusqu'à huit *Mariannes* ; savoir , celle de Tristan , une qui n'a point paru , par un anonyme. Elle fut lue aux Comédiens qui la refuserent , et l'Auteur la fit imprimer.) deux qui ont été jouées sur le Théâtre François , (celle de l'Abbé Nadal et celle de Voltaire , jouées dans la même année) et les quatre qu'on a vues sur le Théâtre de la Foire (Parodie des quatre Tragédies précédentes , par Fuzelier). Le Parterre n'a pas trouvé bon que ces quatre dernières puissent grossir le nombre (dans la

Piece de Piron) , parce que son équité ne sauroit souffrir les doubles emplois. Le Sultan public , à qui toutes ces *Mariamnes* sont présentées , les chasse ignominieusement de son sérail , et leur défend d'en approcher jamais. Cet ordre absolu n'empêche pas que celle qui vient de réussir n'y rentre (celle de Voltaire , retouchée et redonnée un an après sa première représentation) ; et le Sultan ne peut se défendre des nouveaux charmes qu'elle fait briller à ses yeux... »

Tel est le fonds de cette Parodie de Piron , qui fut « imaginée, écrite, apprise et jouée en douze ou quinze jours, » dit-il, dans son Avertissement. L'Épître adressée à Dominique étoit pour l'engager à se charger du rôle du Sultan public. L'idée en est ingénieuse , et elle est fort gaie , comme toutes les petites Pieces de ce genre qui sont sorties de l'imagination riante de Piron.

Le fâcheux veuvage , Opera-Comique , en trois actes , en prose , mêlée de vers , de vaudevilles et de danses ; représenté , pour la première fois , au Théâtre d'Honoré , à la Foire Saint-Laurent , en Septembre 1725 ; imprimé dans les *Œuvres complètes* de l'Auteur , &c.

Le sujet de cette Piece est tiré des *Mille et une Nuits*. Dans une île de l'Asie , le vieil Aboulifar a une jeune fille , de quatorze ans , nommée Balkis , qu'il veut marier à un vieux Cadi , de soixante. Elle ne peut

166 CATALOGUE DES PIÈCES

se résoudre à cette union , parce qu'elle aime un jeune François , nommé Léandre , dont elle est aimée; et , pour se soustraire aux persécutions de son pere , elle prend d'une poudre somnifere , dont on lui a indiqué l'usage. Elle se fait passer pour morte et se laisse porter dans le centre d'une montagne qui sert de catacombes à la Villè , après s'être assurée , par des présens , que les gardes qui veillent autour de ces catacombes l'en retireront à son réveil , et la remettront entre les mains de Pirouzé , sa suivante , pour être cachée , par elle , jusqu'au retour de Léandre , qui est allé faire un voyage en France , et auquel elle a écrit tout ce stratagème , pour l'engager à hâter son retour dans l'isle. Léandre revient sur ces entrefaites , et reçoit ces nouvelles , par Arlequin , son valet , qu'il avoit laissé dans l'isle , à son départ ; et il se propose de tirer parti de l'aventure , pour parvenir à épouser Balkis. Il imagine une espee de fête magique ; et , à l'aide de quelques esclaves , qu'il déguise sous la forme de vents et de démons , il s'introduit dans la cavité de la montagne pour en délivrer son amante. Pirouzé , par attachement pour Balkis , a feint d'être morte de désespoir de la perte de sa maîtresse , et s'y est fait descendre avec elle ; mais Arlequin s'y trouve enfermé d'une maniere bien différente. Il étoit amant aimé de Pirouzé ; mais , par avarice , il lui a préféré une vieille , fort riche , qu'il a épousée. Il ne savoit pas , en faisant ce mariage d'intérêt , que dans ce pays il y avoit une loi qui défendoit à l'un des deux époux de survivre à l'autre ,

et que dès que l'un mouroit on enterroit l'autre vivant avec lui. Sa vieille femme est morte, et l'Iman l'a forcé d'entrer aux catacombes, avec elle. Mais Léandre le retire de-là, ainsi que Balkis et l'irouzé, et pour obtenir la main de Balkis il veut faire croire à son pere qu'Arlequin est un grand sorcier, qui a le pouvoir de rendre la vie aux morts, qu'il a ressuscité Balkis; et il la lui demande en mariage, pour prix de lui avoir procuré ce faiseur de prodiges si merveilleux. Aboulifar soupçonne la fourberie; mais on lui vient dire que sa femme est morte aussi, et la peur d'être obligé de la suivre aux catacombes, le détermine à prier Arlequin de lui faire revoir la lumiere. Arlequin se trouve fort embarrassé. On s'empresse d'obtenir d'Aboulifar, pour prix de la prétendue résurrection de son épouse, son consentement au mariage de Léandre avec Balkis; et l'irouzé déclare ensuite que la mere de sa maîtresse n'est pas plus morte qu'elle ne l'étoit elle-même. Enfin Léandre et Balkis, Arlequin et l'irouzé sont unis, et la Piece finit par des danses, que forment les esclaves amenés par Léandre.

« Cette Piece est une de celles que Piron avoit le plus travaillées, mais sans aucun fruit, puisque ce même sujet, qu'il croyoit apparemment neuf, avoit été déjà employé, pour le même Théâtre, par Le Sage, et pour le Théâtre François, par Lafont, » disent l'Auteur de l'*Histoire de l'Opera-Comique*, et celui des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*.

168 CATALOGUE DES PIÈCES

Les Enfans de la joie, Comédie, en un acte, en prose, mêlée de vers et de danses; représentée, pour la première fois, au Théâtre Italien, le 28 Novembre 1725; imprimée dans les *Œuvres complètes de l'Auteur*, &c.

Voici l'extrait que donnent de cette Pièce le *Mercur*, second volume de Décembre 1725, le *Dictionnaire des Théâtres de Paris*, des frères l'arfaict, et le *Dictionnaire Dramatique*.

« Momus a épousé la Joie, qui met au monde trois enfans, Scaramouche, Pierrot et Arlequin. Até, Déesse du malheur, s'introduit chez Momus, pour troubler la fête, où elle n'a point été invitée. Elle fait éclater sa fureur et annonce au pere que ses enfans seront trois scélérats; Scaramouché un Matabore, Pierrot un fainéant, et Arlequin un poltron, un gourmand et un fripon: après quoi elle leur donne l'âge et l'expérience de trente ans. Momus témoigne sa douleur. La Morale, malgré les imprécations d'Até, se charge de l'éducation des trois enfans de Momus: elle promet de les instruire, et fait consentir les trois Graces à les épouser. La Pièce finit par un divertissement, que forment les trois nouveaux enfans de Momus et de la Joie, Scaramouche, Pierrot et Arlequin, les trois Graces, les Jeux, les Ris, les Plaisirs, les Caprices, les Quintes et les Fantaisies. »

Dans cette ingénieuse allégorie, Piron donne à la Joie, Esculape pour Médecin, Lucine pour accoucheuse, et, croyant que son épouse n'accoucherait que d'un seul enfant, Momus a choisi pour nourrice une Paysanne, nommée Mathurine, qui, d'après les instructions d'Esculape, a avec Gros-Jean, son mari, une scène très-plaisante, et faite pour jetter beaucoup de gaieté dans cette petite Pièce.

L'Enrôlement d'Arlequin, Opéra-Comique, en un acte, en prose, mêlée de vers et de vaudevilles, et terminé par un divertissement; représenté, pour la première fois, au Théâtre d'Honoré, à la Foire Saint-Germain, le 3 Février 1725; imprimé dans les Œuvres complètes de l'Auteur, &c.

Le *Dictionnaire des Théâtres de Paris*, des frères Parfait, l'*Histoire du Théâtre de l'Opéra-Comique* et le *Dictionnaire Dramatique* donnent, à-peu-près, de cette Pièce l'extrait suivant.

« Arlequin, jeune écolier (d'une petite Ville de Province) qui, depuis qu'il est sous la conduite de M. Clénard, son Précepteur, ne sait pas encore la première leçon de son Rudiment, est épris des charmes de Laurette, Comédienne foiraine, qui doit partir le lendemain pour Paris, avec sa Troupe. Consterné par ce départ, l'écolier ne veut plus écouter les instruc-

170 CATALOGUE DES PIÈCES

tions du maître. Ce dernier se disposant à user de correction, ils se colletent ensemble. La mere d'Arlequin survient. Toujours indulgente pour lui, elle chasse honteusement M. Clénard; et après avoir assuré Arlequin qu'elle ne prétend pas le forcer à continuer ses études, elle l'exhorte bonnement à prendre un état, et à consulter ses oncles, dont un est Pâtissier, et les autres sont M. Griffalerte, Procureur, M. Massacre, Chirurgien, La Ramée, Dragon, et son cousin Ruzignac, Chevalier d'industrie. Chacun de ces personnages veut faire prendre sa profession à Arlequin; mais Ruzignac lui conseille de se marier à une jolie femme, et d'aller vivre à Paris, avec elle: ce qui lui suffira pour faire bientôt fortune. Arlequin goûte cet avis; il veut épouser Laurette, qui ne demande pas mieux, et s'engager dans sa Troupe. Les parens d'Arlequin s'y opposent d'abord; mais Laurette les persuade si bien qu'ils finissent par prendre tous le même parti. M. Griffalerte est destiné aux rôles de Princes, M. Massacre à ceux de Rois, la mere d'Arlequin à ceux de Reines-meres, et le Pâtissier à ceux de Gilles. Les Comédiens et Comédiennes de la Troupe viennent célébrer, par des danses, le mariage d'Arlequin et de Laurette, et ce heureux enrôlement. »

« Cette Pièce, qui est très-médiocre, est un de ces Ouvrages que Piron s'amusoit à faire sur le coin de la table, lorsque les Entrepreneurs de l'Opera-Comique manquoient de Pièces, » ajoutent l'Auteur de

l'Histoire de ce Théâtre , et l'Abbé de La Porte , dans ses *Anecdotes Dramatiques*.

Atys , Parodie , en un acte , en prose , mêlée de vaudevilles , précédée d'un Prologue , et suivie d'un Divertissement ; représentée , pour la première fois , au Théâtre d'Honoré , rue de Bussi , pendant la Foire Saint-Germain , le 19 Février 1726 ; imprimée dans les *Œuvres complètes* de l'Auteur , &c.

Cette Piece est une des sept Parodies qui furent faites de l'Opera de Quinault , du même titre , et elle est particulièrement relative à la reprise qu'on fit de cet Opera en 1726 , comme nous l'avons dit dans le second volume des Opera de notre Collection.

Le Prologue de cette Parodie a pour principaux interlocuteurs l'Entrepreneur de l'Opera-Comique , et la Foire personnifiée , à qui la Folie a promis d'envoyer des Acteurs pour ouvrir son nouveau Théâtre de l'Opera-Comique de la rue de Bussi , parce que l'ancien a été abattu pour faire un marché. « Ce Prologue est l'étréenne de la nouvelle Salle , » dit Piron , dans une note , qu'il a placée au bas de l'une des pages. La Folie vient trouver la Foire , et lui amène , pour Acteurs , un petit bossu , un vieillard , un bégue et une petite fille qui doit jouer les rôles d'Arlequin. Ces caricatures font une critique plaisante de quelques

171 CATALOGUE DES PIÈCES

Pièces, de quelques Acteurs et Actrices des grands et des petits Théâtres du tems ; et le Prologue est terminé par un Divertissement, dans lequel chantent et dansent une troupe de Quintes de Vertigos.

Crédit est mort, Opera-Comique, en un acte ; en prose, mêlée de vers, de chants, de vaudevilles et de divertissemens ; représenté, pour la première fois, au Théâtre d'Honoré, à la Foire Saint-Germain, en 1726 ; imprimé dans les Œuvres complètes de l'Auteur, &c.

Le *Dictionnaire des Théâtres de Paris*, des freres Parfaict, l'*Histoire de l'Opera-Comique* et le *Dictionnaire Dramatique* donnent, à-peu-près, de cette Piece l'extrait suivant.

« Léandre, jeune homme de famille, au sortir d'un Breton, où il vient d'achever de perdre le reste de cent mille écus qui composoient la succession dont il a hérité de son pere, depuis trois ans, est au désespoir, et fait de tristes plaintes, avec Arlequin, son valet, à qui il doit encore tous ses gages. La Mauvaise-foi, personnifiée, se présente à Léandre, et lui promet de le secourir aussi-tôt qu'elle sera en possession de l'hôtel de Crédit. Elle lui recommande sur-tout d'éviter le Scrupule ; et, lorsqu'il s'est éloigné, avec Arlequin, elle frappe à la porte de l'hôtel de Crédit, se faisant passer pour la Bonne-foi, son épouse. Le Suisse, à qui la garde de cet hôtel est confiée, refuse de la laisser passer ; mais

La vue d'une bourse de cent écus lui fait changer de ton. Il la reçoit et reconnoît bientôt qu'elle n'étoit remplie que de fausse monnoie, et que la Mauvaise-foi l'a trompé. Dans le moment où celle-ci est prête à entrer chez Crédit, elle apperçoit Laverne, sa fille, la Déesse des larrons, avec une nombreuse suite. Elles entrent ensemble dans l'hôtel de Crédit, où elles mettent tout au pillage, et il est accablé, de tous côtés, ainsi que la Bonne-foi, son épouse, et ils meurent sous les coups de leurs adversaires. Pasquin, nouveau valet de la Mauvaise-foi, vient apprendre cette nouvelle au Suisse, qui prend son parti, étant las, depuis long-tems, de servir sans être payé, et voulant qu'on dise à l'avenir : *Point d'argent, point de Suisse*. Léandre et Arlequin reparoissent, et demandent Crédit à quelques personnes; mais on leur montre l'hôtel, sur lequel on a mis pour inscription : *Crédit est mort*. Plusieurs autres personnages viennent, tour-à-tour, exercer les talens de la Mauvaise-foi, en faisant d'abord des dupes de quelques-uns, et en le devenant ensuite eux-mêmes de quelques autres. Cette ingénieuse allégorie est terminée par un grand nombre de gens qui, la tête couverte de bonnets verts, témoignent leurs regrets de la mort de Crédit. »

La Robe de dissention, ou Le faux Prodige, Opera-Comique, en deux actes, en prose, mêlée de vers, de vaudevilles et de divertissemens; représenté, pour la première fois, au Théâtre

174 CATALOGUE DES PIÈCES

d'Honoré et Francisque, réunis, à la Foire Saint-Laurent, le 7 Septembre 1726 ; imprimé dans les Œuvres complètes de l'Auteur, &c.

Voici , à-peu-près , l'extrait que donnent de cette Pièce le *Dictionnaire des Théâtres de Paris*, des freres Parfaict, et le *Dictionnaire Dramatique*.

« Léandre, Cavalier François, et se trouvant dans une Ville d'Espagne, désespéré de ce que D. Pedre, frere de sa maîtresse, Isabelle, la marie à son rival, D. Fernand, prie Arlequin, son valet, de trouver quelque moyen de traverser ce mariage. Arlequin en imagine un ; c'est de se faire passer, dans l'esprit de D. Pedre et de D. Fernand, pour une espece de Magicien, et de leur persuader qu'une robe noire, qu'il a empruntée à un Alguazil, paroît couleur de feu et brodée d'or aux yeux des maris et des freres dont les femmes et les sœurs sont irréprochables. Plusieurs personnages veulent faire l'épreuve de cette robe, pour connoître si leurs femmes leur ont été fidelles. Les femmes, de leur côté, veulent la mettre en piéces. D. Fernand voit cette robe fatale, et la voit toute noire. Il prie Arlequin de la montrer à D. Pedre, aux yeux duquel elle paroît noire également. Alors, D. Fernand renonce à Isabelle, que son frere accorde à Léandre, qui la lui demande, et qui finit par lui expliquer le stratagème d'Arlequin. Des Danseurs, sous le nom de Génies élémén-

taïres, aux ordres du prétendu Magicien Arlequin, forment le divertissement du premier acte; et celui du second est exécuté par d'autres Danseurs, représentant les Nations Espagnole, François, Suisse et Turque, qui se réunissent pour célébrer le mariage d'Isabelle et de Léandre. »

« Cette Piece, qui est très-comique et très-bien intriguée, eut du succès, » ajoute l'Auteur de l'*Histoire du Théâtre de l'Opera-Comique*.

L'Ecole des Peres, ou Les Fils ingrats, Comédie, en cinq actes, en vers; représentée, pour la première fois, au Théâtre François, le 21 Octobre 1718; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée à la Duchesse douairière (d'Orléans), à Paris, la même année, chez Pault, fils, in-8°. , et, avec une Préface, des retranchemens et des changemens considérables, dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, donnée, par lui-même, en 1758, à Paris, chez Duchesne, in-12; depuis, dans ses Œuvres complètes, &c.

« Cette Piece, qui est restée au Théâtre, respire une excellente morale, et est remplie d'heureuses saillies et de vers dignes d'être retenus, dit M. Rigoley de Juigny. Le Public l'accueillit favorablement, et conçut les plus grandes espérances de l'Auteur. »

176 CATALOGUE DES PIÈCES

« Le principal défaut qu'on ait à reprocher à cette Comédie est celui du comique larmoyant , défaut dans lequel le sujet a peut-être entraîné Piron, malgré lui ; et il est étonnant qu'avec l'heureux naturel dont le Ciel l'avoit doué , il se soit si fort écarté du véritable caractère de Thalie. Il est vrai qu'il abjura bientôt cette erreur , et qu'il ne cessa depuis de verser , à pleines mains , le ridicule sur ce genre.... »

Piron fit sa coulpe à l'égard de cette Pièce , dans la Préface qu'il composa pour l'édition qu'il en donna , avec beaucoup de corrections et de retranchemens , en 1758.

« L'action principale de cette Pièce (observent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*) ne roule que sur le refus que font trois freres (Damis , Financier , Valere , Militaire , et Éraste , Auditeur des Comptes) d'épouser , au gré de leur pere , (Gêronte , Négociant , retiré du commerce) une orpheline , (nommée Angélique) fille d'un ami , (nommé Argante , Négociant aussi , mais mort) ruiné , à qui ce pere est redevable de tous ses biens , qu'il leur a prodigués (et dont il s'est entièrement dépouillé pour eux). Il s'agit donc moins ici de l'ingratitude de ces fils que de la prévention de leur pere , qui en leur offrant cette fille les croit aussi tendres , aussi généreux , aussi désintéressés qu'il l'est lui-même. Leur refus lui dessille les yeux. Il se désabuse , revient de ses préventions paternelles , se reproche sa facilité passée ; et , remis , de nouveau , en possession de ses biens , (qui sont

enlevés à ses fils par l'intrigue de son valet, Pasquin, aidé par Chrisalde, frere de Géronte, par son Fermier Grégoire, pere de Pasquin, et par Nérine, suivante d'Angélique) il redevient maître des ingrats qui l'avoient abandonné, (et il épouse, lui-même, Angélique, dont il est depuis long-tems amoureux, sans avoir osé le lui déclarer, à cause de la disproportion d'âge qu'il y a entre eux deux; mais qui se donne à lui volontiers, autant par l'estime que lui inspire la noblesse de son caractere que par la reconnaissance qu'elle doit à ses soins généreux). C'est là le dénouement de la Piece; et, par conséquent, *L'Ecole des Peres* en est le vrai titre. »

« L'Auteur lui avoit d'abord donné ce titre. On ignore les raisons qui le lui ont fait changer lors de la premiere représentation, » dit le *Mercur* de Décembre 1728, qui rend un compte très-favorable de la Piece, et de son succès.

L'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, prétend que ce qui engagea Piron à changer le titre de *L'Ecole des Peres* en celui des *Fils ingrats*, ce fut « que le premier déplut aux Comédiens, à cause de quelques Pieces peu goûtées, données, dans ce tems-là, sous le titre d'*Ecole*. »

Au reste, sans s'expliquer, d'une maniere positive, sur le vrai motif de ce changement, Piron, dans sa Préface, restitue irrévocablement le premier titre de cette Piece, comme le seul qui puisse absolument lui convenir.

178 CATALOGUE DES PIÈCES

Callisthene, Tragédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la première fois, au Théâtre François, le 18 Février 1730; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée à la Duchesse douairière (d'Orléans), un Avertissement et un Argument, en latin, contenant le sujet, tiré du livre quinzième, chapitre trois, de Justin, à Paris, la même année, chez Prault, fils, in-8°.; et, avec une Préface, des retranchemens et des changemens considérables, dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, donnée par lui-même, en 1788, à Paris, chez Duchesne, in-12; depuis dans ses Œuvres complètes, &c.

« Piron, nourri de la lecture des modèles de l'antiquité, dit M. Rigoley de Juvigny, et formé par l'étude qu'il en avoit faite, voulant s'exercer dans le genre de la Tragédie, et l'envisageant sous son vrai point de vue, choisit un sujet simple, pour son premier essai. Mais le caractère stoïque de Callisthene, quoique majestueux, n'étoit pas fait pour inspirer la pitié, ni la terreur, il ne pouvoit donc émuvoit profondément l'ame du Spectateur. Ainsi l'Auteur avoit manqué son but. La Pièce, qui eut peu de succès, fut retirée à la dixième représentation. Néanmoins, il faut convenir qu'il y a de grandes beautés dans

cette

cette Tragédie , et qu'elle est marquée au coin du génie. Aussi Piron ne se départit-il jamais de la préférence qu'il lui avoit donnée sur ses autres Pièces de Théâtre.... »

Tout le monde connoît ce sujet. Piron , dans sa Préface, a rapporté le trait historique de Justin qui en fait le fonds , qu'il a traduit en François et qu'il dit avoir arrangé de cette manière dans sa Tragédie.

« Alexandre flatté par Anaxarque dans le projet insensé qu'il forme de se faire adorer, et furieux de ne pouvoir engager Callisthene à le seconder là-dessus du grand crédit qu'il a parmi les Grecs , le condamne , sur d'autres prétextes , (sur ce qu'il blâme hautement sa conduite , et sur la fausse accusation qu'il est un de ceux qui conspirent contre ses jours) à des supplices longs et ignominieux , qui ne sont point désignés , et dont le délivre un poignard , que lui apporte son ami Lysimaque. Telle est l'action principale. L'intérêt de Léonide , sœur de Callisthene , amante de Lysimaque , et recherchée par Anaxarque , occasionne la mort de ce lâche favori. C'est l'épisode. La juste punition d'Anaxarque , ainsi que les regrets et les remords d'Alexandre , vivement pénétré des dernières paroles de Callisthene , indiquent le point de morale qui résulte de la Pièce. »

* *Gustave-Wasa* , Tragédie , en cinq actes , en vers , représentée , pour la première fois , au

180 CATALOGUE DES PIÈCES

Théâtre François , le 7 Janvier 1733 ; imprimée ; avec une Épître dédicatoire , adressée au Comte de Livry , à Paris , la même année , chez Le Breton , fils , *in-8°*. ; et , avec une Préface , une Piece de vers , adressée à la mémoire du Comte de Livry et des stances à la Reine de Suede , dans l'édition des Œuvres de l'Auteur , donnée par lui-même , avec des retranchemens et des changemens considérables , à Paris , en 1758 , chez Duchesne , *in-12* ; depuis , dans ses Œuvres complètes , &c.

La Ramée et Dondon , Parodie , en un acte ; en prose , mêlée de vaudevilles , de la Tragédie de *Didon* , de M. Le Franc de Pompignan , et représentée , pour la première fois , au Théâtre de l'Opera-Comique , de Ponteau , à la Foire Saint-Laurent , le 22 Juillet 1734 ; non imprimée.

Cette Parodie , dont Piron n'a fourni que le plan ; selon ce que nous apprennent le *Dictionnaire des Théâtres de Paris* , de Lérès , celui des freres Parfaict et les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire* , « fut composée par Ponteau , Directeur de l'Opera-Comique , Pannard et Gallet , et fut goûtée du public. »

L'Amant mystérieux , Comédie , en trois actes, en vers ; représentée , au Théâtre François , le 30 Août 1734 ; imprimée , avec un Avertissement , dans les Œuvres complètes de l'Auteur , &c.

« L'original du principal caractere de cette Comédie étoit un homme de qualité , de la société du Comte de Livry , dit M. Rigoley de Juvigny. Cet homme étoit très-estimable ; mais il avoit la manie de mettre du mystere par-tout.... On proposa à Piron de traiter ce caractere. Il s'y refusa d'abord ; mais , forcé par des instances réitérées , qu'il regarda comme des ordres , de la part de ceux qui le pressoient , il s'en occupa sérieusement. Cette Comédie n'étoit point destinée pour le Public. Elle ne devoit être jouée qu'en société , et en présence même du personnage qui en fournissoit le fonds. Le sujet ne plaisoit point à l'Auteur ; et peut-être est-ce la raison qui l'empêcha de soigner avec plus de sévérité son Ouvrage. Dès que cette Comédie fut achevée , on la représenta plusieurs fois dans la société , et toujours avec un succès marqué , succès qui paroissoit d'autant moins suspect que les Spectateurs joignoient à l'usage du grand monde beaucoup d'esprit , et , par conséquent , étoient en état de prononcer. Aucun d'eux n'hésita ; tous la trouverent digne de paroître au grand jour , et l'on engagea Piron à la donner au Théâtre Fran-

182 CATALOGUE DES PIECES

çois. Enfin elle fut reçue par les Comédiens d'une voix unanime.... Malgré tant de motifs capables d'entretenir et de fortifier la sécurité, trop ordinaire, de l'amour-propre, un pressentiment intime affligeoit Piron sur le sort de sa Piece. Il ne l'eut pas plutôt livrée aux Comédiens qu'il en vit tous les défauts. Il la retoucha soigneusement ; mais pas assez heureusement pour la garantir d'un mauvais succès décidé. Il se repentit, mais trop tard, de sa complaisance, et se hâta de prévenir le jugement sévère du Public, en se plaisant à prédire, comme il le dit, lui-même, dans son Avertissement, la chute de sa Piece, plusieurs jours avant qu'on la jouât.... et il se soumit à la rigoureuse décision du Public, en la retirant, après la premiere représentation. »

Cet amant mystérieux est un jeune homme, nommé Valere, qui aime une jeune personne nommée Isabelle, fille de Géronte, riche Bourgeois de Paris, et qui en est aimé ; mais il met tant de soin à cacher ses sentimens pour elle que c'est sous les fenêtres de Célimene, amie et voisine d'Isabelle, qu'il fait exécuter une sérénade qu'il lui donne : ce qui fait prendre le change à Isabelle, et lui fait soupçonner qu'il est amoureux de Célimene, quoique celle-ci soit près d'être unie à un certain Philinte. Lisette, suivante d'Isabelle, et aidée de Pasquin, valet de Valere, n'étant point dans la confidence de cet amant mystérieux, et voulant le faire déclarer, lui persuade qu'Isabelle va épouser ce Philinte. Va-

lere se décele enfin , et fait à Géronte la demande de sa fille , qu'il lui accorde. Philinte épouse Célimene , et Pasquin est uni à Lisette.

Les Courses de Tempé , Pastorale , en un acte , en vers libres , avec un Divertissement , mis en musique par Rameau ; représentée , pour la premiere fois , au Théâtre François , le 30 Août 1734 ; imprimée , avec une Épître dédicatoire , aussi en vers libres , adressée à la Comtesse de Livry , à Paris , la même année , chez Le Breton , in-8°. , et , avec une Préface , dans l'édition des Œuvres de l'Auteur , donnée , par lui-même , à Paris , en 1758 , chez Duchesne , in-12 ; depuis , dans ses Œuvres complètes , &c.

Le Berger Sylvandre , arrivé , depuis peu , dans la vallée de Tempé , y est devenu amoureux de la Bergere Thémire , et lui a inspiré du retour ; mais un vieux Berger de la vallée , nommé Hylas , riche et avantageux , demande la main de Thémire à son pere , Polémon , dont il est favorablement écouté. Sylvandre apprenant cette nouvelle se désole. Mais Thémire , loin d'en être effrayée , se félicite de ce qu'il n'a pour rival déclaré que le vieux Hylas , parce qu'un usage de la vallée est qu'une Bergere qui refuse le Berger qu'on lui propose pour époux peut le

184 CATALOGUE DES PIÈCES

défier à la course , à l'exemple de la Nymphé Daphné , qui , dans ce même lieu , évita , par ce moyen , la poursuite d'Apollon. Si le Berger ne peut atteindre la Bergère , il perd ses droits sur elle. Aussi toutes les jeunes filles de ce canton s'exercent-elles , de bonne heure , à l'agilité , qui pourra leur être si nécessaire un jour. Thémire est une des plus fortes dans ce genre d'escrime ; et elle n'y redoute gueres le vieux Hylas. Mais Célémante , amant de Doris , sœur de Thémire , et ami de Sylvandre , se met aussi sur les rangs pour obtenir Thémire ; et détermine , en effet , Polémon à lui donner la préférence sur Hylas. Nouveau sujet de désespoir pour Sylvandre , et même pour Thémire , qui ne croit plus pouvoir échapper à ce jeune rival de son amant , et pour Doris , qui se croit victime de l'infidélité de Célémante. La course a lieu , et Célémante est vainqueur ; mais il ne s'est assuré la victoire que pour la ravir à tout autre rival de son ami Sylvandre , et pour lui en remettre aussi-tôt le prix. En effet , il annonce à Palémon son intention à cet égard , et lui fait accorder la main de Thémire à Sylvandre , en obtenant pour lui celle de Doris. Tout le monde est ainsi content , excepté Hylas , qui se flatte pourtant encore de trouver quelque autre Bergère à qui il pourra offrir l'hommage de son amour suranné.

Cette Pastorale , qui a le mérite d'être une des Pièces les mieux versifiées de toutes celles de Piron , réussit davantage que la Comédie de *L'Amant mys-*

gériaux , qui fut joué le moment d'auparavant.

« Piron alla le soir même , dit M. Rigoley de Juvigny , trouver ses amis au Caveau , et leur apprit la nouvelle du différent succès de ses deux Pièces , en leur disant : *Le Public m'a baisé sur une joue , et m'a donné un bon soufflet sur l'autre !* On le plaignit , on le félicita , à la maniere du Caveau ; c'est-à-dire , avec beaucoup de plaisanteries sur sa bonne et sur sa mauvaise fortune. Piron s'y livra de bonne grace ; et la soirée se passa délicieusement. Le baiser sur une joue avoit guéri la douleur du soufflet appliqué sur l'autre. »

* *La Métromanie* , ou *Le Poëte* , Comédie , en cinq actes , en vers , représentée , pour la première fois , au Théâtre François , le 10 Janvier 1738 ; imprimée , avec des stances dédicatoires , adressées au Comte de Maurepas , à Paris , la même année , chez Le Breton , in-8°. , et avec une Préface et des changemens , dans l'édition des Œuvres de l'Auteur , donnée par lui-même , à Paris , en 1758 , chez Duchesne , in-12 ; depuis , dans ses Œuvres complètes , &c.

Fernand Cortès , ou *Montézume* , Tragédie , en cinq actes , en vers , représentée , pour la première fois , au Théâtre François , le 8 Jan-

186 CATALOGUE DES PIÈCES

vier 1744 ; imprimée , avec une Épître dédicatoire , en vers , adressée à Philippe , Roi d'Espagne , et avec une Préface , dans l'édition des Œuvres de l'Auteur , donnée par lui-même , à Paris , en 1758 , chez Duchesne , in-12 , et , depuis , dans ses Œuvres complètes , &c.

Voici , à-peu-près , comment Piron , dans sa Préface , explique la Fable de cette Tragédie.

« Cortès , mal partagé du côté des biens , est devenu amoureux , en Espagne , et est parvenu à se faire aimer d'Elvire , fille de D. Pedre , irréconciliable ennemi de la maison de Cortès. L'inégalité des fortunes , et la haine invétérée des deux familles forment des obstacles insurmontables au bonheur de cet amour. Le brave et passionné Cortès n'a vu qu'un moyen de les surmonter ; c'est de conquérir des trésors , mais par des voies si glorieuses pour lui et si avantageuses aux Espagnols qu'en lui donnant des droits sur l'estime de D. Pedre elles pussent lui mériter encore la médiation du Monarque auprès de ce pere inflexible. L'Amérique vient d'être découverte : il y a porté ses vues ; il y est passé , il y combat et y triomphe. Parvenu jusqu'au Mexique , il en a fait le Roi Montézume prisonnier.... Il apprend que le peuple idolâtre de ces contrées , excité par le fanatisme sanguinaire de ses Prêtres , se dispose , au Temple de ses faux Dieux , à sacrifier deux Européens , que la

tempête a jettés , sans armes , sur ces bords... Il voie aux autels.... en enleve les victimes , qui se trouvent être Elvire et son pere. D. Pedre venoit en Amérique , avec sa fille et un certain D. Sanche , à qui , sans la consulter , il avoit promis la main d'Elvire , s'il pouvoit l'aider à traverser les hautes entreprises de Cortès , des succès duquel il étoit mortellement jaloux. D. Sanche avoit péri , en échouant sur les rives du Mexique , et en voulant sauver les jours d'Elvire et de son pere. Cortès ne les reconnoît pas d'abord.... Montézume devient amoureux d'Elvire ; et , de l'aveu de D. Pedre et par l'entremise de Cortès , lui-même , il est prêt à l'épouser , malgré elle , lorsque les deux amans se reconnoissent.... Tous les obstacles qui s'opposoient à leur bonheur sont levés par la tendre magnanimité de Cortès envers D. Pedre , par sa vaillance , et par la mort de Montézume , qui est tué d'une fleche empoisonnée , que lui lance un nouveau Roi qu'ont fait les Prêtres et le peuple Américain , pour le remplacer.... Le Mexique acheve de se soumettre aux Espagnols , le cœur de D. Pedre de se rendre , et Cortès et Elvire deviennent heureux , en s'unissant. »

« Ce sujet est un des plus beaux qui soient au Théâtre , dit M. Rigoley de Juvigny. On voit par plusieurs morceaux de cette Tragédie l'élévation à laquelle le génie de Piron pouvoit atteindre. Cependant le Public ne la goûta point. Il eut été possible , et même facile à Piron d'en faire disparaître les

défauts. Les Comédiens le presserent vivement d'y faire des corrections, et lui citerent l'exemple d'un de ses plus célèbres Confreres (Voltaire) qui corrigeoit et refondoit même quelquefois jusqu'à des actes entiers : *Parbleu ! Messieurs , je le crois bien* , leur répondit-il , *il travaille en marqueterie , et moi je jette en bronze !* Cette réponse n'est point vaine. Il est certain que l'homme de génie jette en bronze , et brise , ou abandonne , comme le Statuaire , tout ouvrage manqué à la fonte , » ajoute M. Rigoley de Juvigny.

La Rose , ou Les Jardins de l'Hymen , Opera-Comique , en un acte , en prose , mêlée de vers , de chants et de vaudevilles , précédé d'un Prologue et suivi d'un Avertissement ; représenté , pour la première fois , au Théâtre de l'Opera-Comique , à la Foire Saint-Germain , le 5 Mars 1744 ; imprimé avec un Avertissement de l'Éditeur , M. Rigoley de Juvigny , dans les *Œuvres complètes de l'Auteur* , &c.

Cette petite Pièce qui étoit faite et devoit être jouée dès 1726 , éprouva des difficultés pendant environ dix-huit ans , quoique l'Abbé Chénier , Censeur alors des Pièces de Théâtre , en ait rendu un compte favorable à M. Hérault , alors Lieutenant-Général de Police. Piron adressa enfin un Mémoire au Comte de

Maurepas , qui fit lever les défenses , « et la Piece fut représentée avec les plus grands applaudissemens , » dit M. Rigoley de Juvigny , dans son Avertissement , où il a inséré le Mémoire de Piron au Comte de Maurepas.

Voici quel est le sujet de cette Piece allégorique.

L'Amour et Mercure forment le Prologue. Ils viennent ensemble dans un lieu consacré à l'Hymen , qu'ils accusent de nonchalance à cultiver les fleurs de son domaine ; et ils se disposent à lui en ravir plusieurs , au moment où elles éclosent , avant qu'il ait pu s'en emparer. Ils se séparent dans ce dessein , pour l'aller exécuter , ensuite , sous des habits de jeunes Bergers.

Dans un village , Rosette , jeune Bergere , âgée de douze ans , prend soin d'un rosier , que sa mere , qui ne la perd pas de vue , lui a confié , en lui disant que dès que la premiere rose qu'il porteroit paroîtroit épanouie , elle la feroit cueillir par l'Hymen , et qu'elle lui donneroit ensuite au-dehors la garde d'un troupeau. Rosette raconte cela à Sylvie , autre Bergere , son amie , et plus âgée qu'elle. La fleur se montre. Rosette court en avertir sa mere , qui va chercher l'Hymen ; mais en recommandant bien à Rosette de ne laisser approcher aucun Berger du rosier , et en chargeant le rustre Colin , son valet , de veiller à ce que personne n'y touche , pas même lui , sous peine de la vie. Pendant l'absence de la mere , l'Amour , qui rode dans les environs , envoie un

195 CATALOGUE DES PIÈCES

Berger bel-esprit tenter Rosette , par des vers et des chansons ; un vieillard , par des richesses ; un jeune et joli Berger , par beaucoup de tendresse. Rosette est près de laisser cueillir la fleur par Colin ou par le Berger chanteur , ou par le vieillard , desquels chacun , vu à part , lui semble digne de la préférence , et lesquels , chassés l'un par l'autre , se nuisent mutuellement. Mais l'Amour , survenant , la détermine pour le jeune Berger ; et ils ouvrent ensemble la grille du jardin qui renferme le rosier , lorsque l'Hymen arrive , avec la mere. L'Hymen réclame son droit de nommer celui qui cueillera la rose. L'Amour veut que ce soit son protégé , ou menace d'envoyer une troupe d'Abbés , qu'il appelle ses grenadiers de Cythere , fourrager le rosier. Tout s'arrange. Le jeune Berger cueille la fleur , et donne , en échange , sa houlette à Rosette. Une troupe de Bergers et de Bergères , viennent , par des chants et des danses , célébrer cet heureux événement.

L'illustre Rameau composa la musique de plusieurs morceaux de chant de cette petite Pièce , qui , « avec des changemens , faits en 1753 , par MM. Favart , de La Garde et Le Sueur , fut , sous le titre des *Fêtes de l'Hymen* , remise au Théâtre , où on l'a souvent revue depuis , avec beaucoup de plaisir , » disent Lérin , dans son *Dictionnaire des Théâtres de Paris* , et l'Abbé de La Porte , dans ses *Anecdotes Dramatiques*.

La Fausse alarme , Pastorale , en un acte , en vers

vers libres ; non représentée ; imprimée dans les Œuvres complètes de l'Auteur , &c.

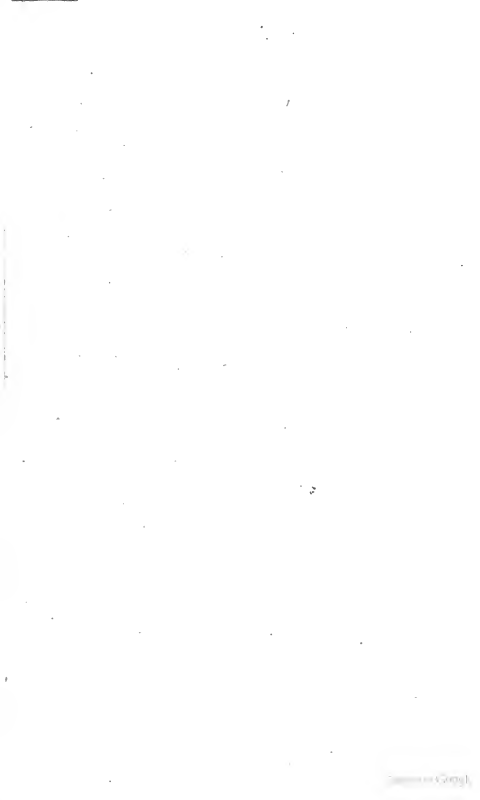
Sur les bords du Lignon , dans un champêtre asyle habité par des Bergers et des Bergeres , le Berger Lysis aime constamment la Bergere Sylvie , et en est aimé de même. Il lui a fait présent d'une brebis , qu'un loup vient de lui ravir , et le chagrin que leur cause cette perte jette de la tristesse dans tout le hameau. Mais un Berger plaisant , nommé Hylas , à composé une petite fête , au moyen de laquelle il prétend ramener la gaieté parmi les Bergers , et où il veut faire prendre dans cette fête un rôle de Berger inconstant à Lysis , qui a de la répugnance à s'en charger , parce que ce caractere est , tout-à-fait , opposé au sien. Cependant , Sylvie , avec une autre Bergere de ses amies , nommée Timarette , est cachée , par hasard , près de lui , lorsqu'il répète ce rôle , à haute voix ; et , croyant que ce sont ses propres sentimens qu'il exprime , elle jure de le fuir , pour jamais. Lui , de son côté , ne pouvant se résoudre à jouer ce perfide rôle , le rend à Hylas ; et , retrouvant la brebis chérie , que l'on croyoit dévorée par le loup , il vole auprès de Sylvie pour lui apprendre cette bonne nouvelle. Il la voit toute refroidie , à son égard , et refusant de reprendre la brebis. Ils s'expliquent ; et Lysis parvient à détromper Sylvie , qui accepte , de nouveau , la brebis , et rend son cœur et toute son estime à ce Berger fidele et délicat.

R

192 CATALOGUE DES PIÈCES, &c.

Cette Pièce , dont le fonds , comme l'on voit , est très-peu de chose , paroît avoir été destinée par Piron à être mise en musique , et accompagnée de fêtes champêtres et de danses. On ne nous dit point en quel tems , ni pour quel Théâtre il la composa. Elle est assez agréable à la lecture , étant facilement versifiée , et écrite dans le genre qui convient au sujet.

8256 - 11





BIBLIO

SCA

PLU

N.º